LA VIE
NTELLECTUELLE

Jean David

V. I. : La vérité difficile.

C. MOELLER : Et le Verbe s'est fait chair.

L. HAMON : Indépendances nationales et paix du monde.

P. GRIFEO : Emigration européenne.

M. CRUBELLIER : Graham Greene : La tragédie de la pitié.

LES SIGNES DU TEMPS

Réarmement et économies européennes.
Défense de la diplomatie artisanale.
Les élections britanniques.
Que veulent les bevanistes ?
L'Art et la police.
Rencontres franco-tunisiennes.
Les procès de Grand-Bassam.
L'éventail des salaires.
René Mayer devant la classe ouvrière.
Azimuts.
Robert Bresson.

LIVRES — THEATRE — CINEMA

Bulletin de philosophie.

VUE MENSUELLE

ÉCEMBRE 1951

ES ÉDITIONS DU CERF_PARIS

SOMMAIRE

V. I. : **La vérité difficile** 1
C. MOELLER : **Et le Verbe s'est fait chair** 4
L. HAMON : **Indépendances nationales et paix du monde** 26
V. GRIFEO : **Emigration européenne** 48
M. CRUBELLIER : **Graham Greene : La tragédie de la pitié** 57

LES SIGNES DU TEMPS

Réarmement et économies européennes (P. Bauchet) 79
Défense de la diplomatie artisanale (B. Féron) 84
Les élections britanniques (G. Rottier) 85
Que veulent les bevanistes (B. Féron) 88
L'Art et la police (R. Vrinat) 90
Rencontres franco-tunisiennes (G. Luzy) 93
Les procès de Grand-Bassam (P.-A. Martel) 97
L'éventail des salaires (J. Dumontier) 99
René Mayer devant la classe ouvrière (C. Savouillan) 102
Azimuts (A.-Z. Serrand) 105

PORTRAIT

J. Arbois : Robert Bresson ou le chemin du clacissisme 110

LETTRES — LIVRES

Bulletin de philosophie (P. Colin, S. Lewis) 113
Feu André Gide (J. Arbois, H. Gouhier) 126
Livres en vie (M. Chavardès, H. Muller, G. Venaissin) 132

THÉATRE

August Strindberg (H. Gouhier) 138

CINÉMA

Du rose au noir (J.-P. Chartier) 141

A nos Amis 144
Tables pour l'année 1951 145

La vérité difficile

Les élections cantonales passées, il faut regarder en face les questions et prévenir le pays que les menaces croissantes contre la paix, le déséquilibre économique résultant du réarmement obligent à une politique d'austérité et à de sévères restrictions.

Le gouvernement déclare qu'il va dévoiler quelque peu la vérité à un pays qui ne veut reconnaître ni sa perte d'influence ni son appauvrissement. Mais acceptera-t-il une impopularité qui doit être nécessairement assumée si la démocratie se refuse à mourir? Le peuple entier a perdu le souci de l'intérêt général, et ne veut entendre de ses dirigeants politiques que des discours agréables, fussent-ils purs mensonges. Le chrétien, qui parle sans cesse en notre temps d' « agir dans le temporel », pourrait trouver ici quelque opportunité pour son action. Témoin de la Vérité, il doit retrouver pour lui-même et pour ses frères le goût de la vérité.

Il lui faudra reconnaître pour cela que la vérité est difficile. Difficile à dire tout d'abord. Car il ne s'agit pas simplement d'avoir le courage de dire ce qui peut déplaire, il faut aussi savoir parler pour être compris. Trop souvent on imagine la parole vraie comme si elle avait à

être dite pour soi-même, dans la solitude du cabinet. Or le discours suppose au moins un auditeur. Même réduit à cette simplicité, il pose déjà de difficiles problèmes. Les mots n'ont pas le même sens pour tous. Dès là que l'on est deux, les équivoques de la conversation sont à craindre. Que ne peut-on redouter quand l'interlocuteur est un peuple tout entier?

Mais la vérité n'est pas seulement difficile à dire, elle est difficile à reconnaître. Ce n'est pas seulement dans son expression en discours, mais dans les pensées qu'elle peut prendre des visages multiples. Parce que le chrétien sait qu'au plan de sa foi il n'y a qu'Une Vérité, il est plus à même de comprendre qu'en s'éloignant de l'Unique nécessaire et en travaillant en terrain si mouvant qu'est le gouvernement d'un pays, il est plus vrai de parler de multiples vérités. Car les moyens sont variables en raison du but choisi, les jugements sur les faits changent selon la cité que l'on veut construire. L'esprit fermé à la multiplicité des perspectives et incompréhensif des divergences d'appréciation, ne rétablira pas autour de lui le sens de la vérité.

Mais toutes difficultés admises, il faudra être d'autant plus impitoyable à l'égard du mensonge, qui est peut-être le mal de notre temps. On refuse les vérités gênantes. Le chrétien doit être le premier ennemi du mensonge.

Il ne peut l'être que si le témoignage rendu à la Vérité l'est dans une attitude totalement vraie. Or le chrétien risque aujourd'hui, parfois même pour les motifs les plus louables, d'être atteint par la démission générale, par la perversion commune.

Ne répète-t-il pas trop souvent : « Nous qui possédons la vérité... » Or, la vérité, nul homme ne la possède. Le

hrétien pas plus qu'un autre. Il espère, par sa foi, être ossédé par elle; ce qui est tout différent. Au sujet de la 'érité qui le possède, il ne peut être qu'intransigeance : Seigneur et Maître, dont-il est le témoin, est la Vérité ième, Vérité présente dans un corps de chair, visible il a bientôt deux mille ans; toujours présente depuis, mais e façon invisible et toute de mystère, dans et par 'Église, Mais cette intransigeance ne doit qu'accroître 'humilité à l'égard de la rencontre en tous domaines de uelque vérité.

« Mes pensées ne sont point vos pensées », répète nlassablement la Bible. Dès les premiers balbutiements le sa foi, le chrétien apprend qu'il n'est pas la mesure de e qui est, mais que la pensée humaine est mesurée par utre qu'elle. Dans le monde où se posent les problèmes olitiques, envisagés en ce billet, la haine du mensonge ne suffira pas à énoncer, et encore moins à résoudre, les éritables problèmes qui se posent aux cités contempo-aines. Il y faut en outre cette connaissance exacte des faits, cette expérience, cet approfondissement des techni-ques anciennes et nouvelles sans lesquels il n'est en ce domaine aucune affirmation valable. Tel est le reflet dans la vie courante de l'attitude chrétienne qui se refuse à « posséder la Vérité », mais se veut « possédée par elle ».

Le seul effort valable est donc d'approcher toujours da-vantage de la vérité que l'on ne peut pleinement embras-ser. Telle est la haine authentique du mensonge. A la maintenir implacable, tous les problèmes ne seront sans doute pas déjà résolus, mais tout au moins pourront-ils être bien posés. Et possibilité sera alors ouverte de les résoudre avec vérité.

V. I.

ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR

Pour le quinzième centenaire
du concile de Chalcédoine et la fête de Noël

Le 8 octobre 451, dans la basilique de Sainte-Euphémie, en présence des légats de saint Léon, s'ouvrait le quatrième concile œcuménique. La ville de Chalcédoine avait été choisie en raison de sa proximité de la capitale. L'empereur Marcien, successeur du faible et bon Théodose, voulait veiller sur le concile. Il estimait nécessaire de mettre fin, par la promulgation d'une formule précise de la foi, à l'agitation déchaînée par Eutychès. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, s'était signalé, au « brigandage » d'Éphèse, en 449, par ses violences contre les légats du pape Léon. La mort de Cyrille n'avait pas mis fin à l'ambition des « papes » d'Alexandrie. Comme le dit Duchesne, « ni l'ambitieuse politique d'Alexandrie, ni la théologie qui lui servait de prétexte, n'avaient été embaumées avec le défunt patriarche ». Soutenu par Dioscore, Eutychès, un saint homme, le chef spirituel incontesté des moines de Constantinople, avait refusé de se soumettre à la sentence de déposition prononcée contre lui par le patriarche Flavien.

La situation était aussi embrouillée qu'aux plus mauvais jours de l'affaire nestorienne. Le synode de Chalcé-

oine, déférent aux désirs de l'empereur, promulgua la élèbre définition qui proclame que le Christ est « en eux natures, une seule hypostase et une seule personne ».

Le chrétien moderne se demande sans doute pourquoi l est utile de rappeler l'anniversaire de ce vénérable oncile. Les hérésies anciennes sont mortes et bien nortes. Qui se souvient encore d'Eutychès et de Dioscore ? Ne sommes-nous pas actuellement en présence l'hérésies infiniment plus dangereuses puisqu'elles menacent les fondements mêmes de toute religion ? Tout chrétien a appris, jadis, la formule de Chalcédoine. Mais elle lui paraît abstraite. Les mauvais souvenirs qu'il garde du catéchisme y sont pour quelque chose. Quelques sermons ennuyeux ont fait le reste.

Les théologiens de métier ont mauvaise presse auprès des croyants. Il faut reconnaître qu'ils ne l'ont pas toujours volé. Il semble parfois qu'ils se sont donné le mot pour transformer en fleurs d'herbier les vérités vivantes de la foi. « Nestorianisme, monophysisme », ces vocables obscurs ressemblent fort à ces étiquettes des flacons qui ornent les rayons des vieilles boutiques des pharmaciens. Qui songerait à ouvrir ces flacons, qui ne sont là qu'à titre d'ornement ?

Je voudrais en ouvrir quelques-uns cependant parce qu'il n'y a parfois rien d'aussi archaïque que certaines prétendues nouveautés et rien d'aussi actuel que certains prétendus « objets de musée ». Les hérésies anciennes sont toujours vivantes, non point sans doute dans leurs formules précises, condamnées une fois pour toutes, mais dans *l'esprit* qui les animait.

J'ai parfois l'impression que l'on peut développer, sans trop de danger, des hérésies authentiques devant

les auditeurs chrétiens. Ce public met longtemps à s'en apercevoir. Tant que l'on ne touche pas à des formules stéréotypées, qui sont dans toutes les mémoires, on peut aller fort loin dans l'imprécision doctrinale. Le cas de Simone Weil en est un exemple récent. D'aucuns, et non des moindres, nous ont présenté son message comme étant celui « d'une presque catéchumène ». N'est-il pas évident cependant que si la charité de Simone Weil fut héroïque, si ses grâces mystiques furent authentiques, sa doctrine tourne résolument le dos à l'essentiel de la foi chrétienne, *puisqu'elle exclut l'incarnation* du Christ. Autant le témoignage religieux d'une non-chrétienne m'intéresse, autant je refuse de ranger dans les prolégomènes de la foi catholique une doctrine qui est du pur catharisme [1].

L'engouement de trop de chrétiens pour Simone Weil montre qu'ils ne savent plus très bien de quoi ils parlent quand ils confessent que le Verbe s'est fait chair. J'ai peur que la remarque d'un de mes amis soit plus qu'une boutade. Au fond, me disait-il, ce que l'on prêche aux chrétiens, ce dont ils vivent en tous les cas, c'est « une sorte d'islamisme sans la polygamie » [2]. Le mot est dur. Il doit être nuancé. Mais il exprime une tendance trop répandue. Pour combien de chrétiens le christianisme est-il plus qu'une morale surtout sociale à pratiquer devant un Dieu créateur et maître? La grâce est

1. La lecture de *La connaissance surnaturelle*, la dernière œuvre de S. Weil, met ce point hors de doute. *Dieu Vivant*, n° 17, et *Études*, janvier 1951, établissent la vérité sur le cas de Simone Weil; le P. Perrin lui-même est revenu récemment sur ses opinions antérieures.

2. On voudra bien considérer ce propos comme un « mot à l'emporte-pièce ». Il y a longtemps que Louis Massignon nous a restitué le « vrai visage » de l'islamisme.

ramenée à ce secours momentané de Dieu, qui oriente, en dernière seconde, notre volonté déficiente dans le sens du bien (c'est ce que les théologiens nomment « grâce actuelle). En d'autres termes, on se contente souvent d'une sorte de déisme assez vague, de type moralisant. Sans doute il est meilleur d'avoir un Dieu que de n'en avoir pas. Loin de moi l'idée de condamner cette « religion » de nos chrétiens. Mais enfin, qui ne voit qu'il y va de tout? Si nous voulons que les chrétiens redeviennent dans le monde ce ferment de joie qui bouleversa le monde antique, il faut à tout prix *qu'ils soient chrétiens pour des motifs chrétiens*. Ceci n'est pas une tautologie, hélas! C'est la bonne nouvelle de la résurrection du Verbe incarné qui est à l'origine de la catéchèse apostolique. C'est le message pascal de mort et de vie, la foi en la transfiguration du monde et de l'homme, corps et âme, matière et esprit, par l'humanité glorieuse du Christ, présente par la puissance de l'Esprit, qui opérera ce fameux « ressourcement » chrétien dont nous voyons déjà les prémices actuellement.

Lorsque l'on voit la passion avec laquelle tous les milieux, dans l'Empire byzantin, s'enthousiasmaient pour les formules de la foi en Jésus-Christ, on croit rêver. Les moines syriens qui soutenaient les évêques lors du brigandage d'Éphèse avaient sans doute une théologie fort courte. On pouvait surtout compter sur eux quand il s'agissait de hurler et d'assommer! Mais ces violences témoignent à leur manière du profond sentiment chrétien qui animait les couches les plus modestes de la population. Chacun sentait qu'il y allait de tout. Chacun des partis voulait évidemment faire triompher sa théologie personnelle; les hommes ne changent pas; *mais les chrétiens avaient une théologie*. Se battre jus-

qu'au sang pour savoir s'il fallait dire « une nature incarnée de Dieu le Verbe », ou « deux natures unies hypostatiquement », prouve au moins une chose : en ce Ve siècle de l'histoire de l'Église on croyait au salut par le Christ. On ne se contentait pas d'un déisme vague. Personne n'aurait pu prétendre retrouver du christianisme authentique dans le message de Simone Weil, si, par impossible, elle avait vécu à cette époque.

La partie la plus vivante des communautés chrétiennes actuelles sent le besoin de se replonger aux sources de la foi. Ces chrétiens n'ont pas tort, parce que, actuellement encore, les mêmes problèmes se posent pour la foi. L'avenir de l'Église en dépend.

Eutychès et l'eutychianisme

On ne m'en voudra pas, j'espère, de raconter brièvement les péripéties du drame qui se clôtura par la définition de Chalcédoine. Comme on va le voir, cette histoire ne manque pas d'intérêt. S'il prenait fantaisie à quelque lecteur d'en relire le détail dans *L'histoire de l'Église*, de Fliche et Martin, je n'aurais pas perdu ma peine.

Cyrille d'Alexandrie, en faisant condamner Nestorius au concile d'Éphèse, avait exclu toute formule tendant à faire croire que Jésus était un homme divinisé, et que sa nature humaine était à ce point individualisée qu'elle était « une personne », unie « moralement » à la personne divine[3]. La proclamation de Marie, comme Mère

3. La théologie personnelle de Nestorius est difficile à établir. Il fut sans contredit fort imprudent dans son langage, surtout au sujet de la formule « Mère de Dieu ». Ce qui compte ici, c'est l'hérésie que l'Église condamne, non la pensée personnelle de Nestorius.

de Dieu, mettait en évidence l'union indissoluble de l'humain et du divin dans le Christ. Cette union allait si loin qu'il ne pouvait plus être question que d'une seule personne, divine, dont on devait « dire » toutes les activités de « l'homme qui avait nom Jésus ».

Si le « Pharaon alexandrin » s'en était tenu là, sa mémoire n'aurait jamais été en butte aux discussions passionnées qui l'entourèrent durant plus d'un siècle. Malheureusement il voulut faire triompher, en même temps, sa *théologie personnelle*. Le concile d'Éphèse ne l'a évidemment pas suivi dans cette voie; mais les disciples de Cyrille n'eurent de cesse qu'ils eussent fait entériner, par un concile, la terminologie proprement alexandrine de leur théologien incontesté. *Tous les malheurs sont venus de là.* C'est un phénomène classique de l'histoire des sociétés; c'est « *l'intégrisme* ».

Que valait cette terminologie du patriarche d'Alexandrie? Elle était parfaitement orthodoxe[4]. Seulement elle représentait un système *spéculatif*, parfaitement légitime en lui-même, mais qui n'aurait jamais dû engager que la responsabilité d'une *école* théologique. J. Lebon a dessiné magistralement les grandes lignes de cette christologie en écrivant : « La christologie alexandrine... s'était attachée avant tout et par-dessus tout à la contemplation du Verbe éternel. Descendant avec lui de ces hauteurs mystérieuses, elle voyait dans l'Incarnation une sorte *d'épisode*, un événement de sa vie et de son activité

4. Sévère d'Antioche, disciple de Cyrille, ne fut pas non plus un hérétique au sens réel du mot. Il admettait parfaitement la réalité et l'intégrité de la nature humaine en Jésus-Christ. Son « hérésie » fut de s'opposer opiniâtrément à la définition de foi de Chalcédoine : il ne voulut jamais reconnaître que la même foi christologique s'y exprimait. C'est son fanatisme froid et inexorable qui fut la cause des schismes monophysites.

propre. L'alexandrin ne changeait nullement l'objet direct de ses considérations en passant du Fils au Christ; sa préoccupation était de maintenir l'unité absolue et l'identité totale du Verbe avec lui-même avant et après l'union à la chair [5]. »

Cyrille exprimait cette christologie qui éclaire magistralement un des aspects essentiels du mystère du Christ, l'unité de sa Personne, dans une série de formules qu'on appelle les *Anathématismes*. Dans une lettre à Nestorius il le sommait d'accepter, *en plus de sa condamnation*, cette terminologie. Une formule appelée à une longue et tragique histoire dominant toutes les autres : pour dire clairement l'unité du Christ avant et après l'Incarnation Cyrille disait : « Une nature incarnée de Dieu le Verbe ».

Cette expression était susceptible d'un sens orthodoxe. On essayera même de montrer plus tard qu'elle signifiait exactement la même chose que « deux natures en une hypostase ». Ce fut l'œuvre d'un mouvement, né après le concile de Chalcédoine, que l'on nomme le « néo-chalcédonisme ». Il s'efforçait en effet de concilier le Cyrille des *anathématismes* avec la définition de foi de Chalcédoine. Mais, comme le dit Duchesne, « ces explications ne pouvaient être que fort alambiquées : du moment que l'on veut exprimer la croyance à la dualité des natures, le mieux est de ne pas commencer par dire qu'il n'y en a qu'une ».

La formule de l'unique nature était susceptible aussi de graves contresens parce que, et cela Cyrille l'ignorait, *elle était d'origine hérétique* : ce sont les disciples d'Apollinaire, ce redoutable dialecticien qui prétendait expliquer le mystère de l'Incarnation en disant que le Verbe

5. J. Lebon, *Le monophysisme sévérien*, Louvain, 1909, p. 178. — C'est l'ouvrage classique en la matière.

s'était uni à une chair humaine *dépourvue d'âme*, qui avaient fabriqués cette formule. Ils l'avaient mise sous le patronage d'Athanase, du pape Jules de Rome, de Grégoire le Thaumaturge. Cyrille crut, de bonne foi, que le terme de « l'unique nature » se recommandait de la tradition romaine et de la foi des Pères. On ne découvrit la fraude que vers les années 514. Trop tard, on s'en doute. Le mal était fait.

Nestorius refusa la terminologie particulière de Cyrille. Théodoret, « qui était, pour l'Orient, à cette époque, une sorte d'Augustin », écrivit contre les *Anathématismes*.

En face de la christologie particulière des alexandrins existait en effet une christologie rivale, celle des Pères d'Antioche. Théodoret, dont l'orthodoxie ne peut plus faire, maintenant, de doute pour personne[6], en était le représentant le plus illustre. « Les théologiens d'Antioche, écrit un historien, ... insistent tellement sur la perfection des natures (du Christ), qu'ils *semblent* parfois attribuer à chacune une individualité propre, faire de chacune une personne, si bien que l'unité qu'ils posent dans le Christ paraît à leurs adversaires n'être qu'une feinte[7]. » Les théologiens d'Antioche, qui avaient polémiqué avec vigueur contre les doctrines d'Apollinaire, ne pouvaient accepter la formule de Cyrille. Ils ne pouvaient l'interpréter que dans un sens hérétique.

Cyrille et Théodoret étaient deux saints. C'étaient aussi de grands hommes. En 433 ils acceptèrent un « acte d'union » qui fit force de loi dans l'Empire byzan-

6. Des textes récemment publiés mettent ce fait hors de doute. Après Chalcédoine, Théodoret se sépara nettement des « nestoriens » qui ne voulaient pas admettre le synode de 451 à cause de la formule : « une seule hypostase ».

7. *Ibid.*, p. 74, n. 2.

tin. Cyrille renonçait à faire « canoniser » sa formule; il admettait celle de Théodoret (« deux natures », « une personne »), parce qu'il reconnaissait qu'elle était susceptible d'un sens orthodoxe. La paix s'établit dans l'Église.

Sans renoncer à sa théologie personnelle, le Cyrille « officiel » acceptait donc un accord : la formule exprimait *la foi commune aux deux écoles* au sujet du Christ. C'était remettre à sa vraie place, légitime mais sans aucun titre à exprimer *la foi*, sa propre théologie spéculative.

Cette attitude est exactement celle de Rome en toute cette affaire. Les papes ignoreront jusqu'en 519 les fameux *Anathématismes* de Cyrille. « Ni à Rome ni à Constantinople on ne s'intéressait au succès spécial de la théologie alexandrine. La paix de 433 avait mis la foi en sûreté; des *Anathématismes* il adviendrait ce qui plairait à Dieu. »

Ce bref rappel des faits était nécessaire pour comprendre le drame d'Eutychès, pour saisir aussi les remarques que je ferai en finissant sur le danger « monophysite » qui menace la piété des chrétiens modernes.

Eutychès va rompre l'état de paix qui régnait dans l'Église. Si Cyrille savait parfois mettre de l'eau dans son vin, il s'en faut de beaucoup que ses disciples fanatiques le fissent jamais. A la tête d'une troupe de moines fanatisés, l'archimandrite Eutychès dépassait encore l'outrance de certains propos de Cyrille. « Il contestait absolument que l'humanité du Christ fût une humanité comme la nôtre, ou, en termes techniques, que le Christ fût « consubstantiel » aux autres hommes. » Plus soucieux de formules pieuses que de précision théologique, Eutychès ne voulait parler que de « l'humanité de

Dieu » : elle rentrait en quelque sorte dans l'unique nature du Verbe incarné. La formule des « deux natures » lui répugnait profondément [8].

On ne pouvait traiter de radotages les propos d'Eutychès. Il était malheureusement le père spirituel du tout-puissant eunuque Chrysaphe. Celui-ci faisait la pluie et le beau temps à la cour impériale. Eutychès avait le bras long. L'Égypte était avec lui, on s'en doute, ainsi que tout ce que l'Orient comptait d'apollinaristes décidés et de monophysites. « Laisser faire Eutychès, c'était s'exposer à voir bientôt inculquer, d'un bout de l'Empire à l'autre, un enseignement où la réalité historique de l'Évangile, souvent compromise par les fantaisies mystiques, aurait sombré tout à fait. »

Théodose, trop faible, publia, en février 448, un rescrit impérial d'une incroyable brutalité; il empiétait cyniquement sur le domaine proprement religieux. Irénée de Tyr était destitué, le symbole d'union de 433 était répudié, et « Cyrille, bien entendu avec ses *Anathématismes*, élevé à la situation de régulateur de l'orthodoxie ». C'était revenir à la situation chaotique qui avait précédé la paix de 433. C'était déchaîner à nouveau la bataille entre deux théologies, chacune légitime en son domaine, mais qui ne pouvaient aucunement prétendre à devenir *la règle de la foi*.

C'est alors que Flavien, patriarche de la ville impériale, condamna Eutychès. On lui demanda même de professer sans ambages la formule des deux natures. C'était peut-être excessif; mais l'usage outrancier qu'Eutychès faisait de la formule cyrillienne de l'unique nature

8. Les textes cités entre guillemets sont, dans l'article, repris à l'*Histoire de l'Église*, de Fliche et Martin, qui s'inspire largement des ouvrages historiques de L. Duchesne.

mettait en péril la saine compréhension de la nature humaine de Jésus.

Le pape saint Léon avait parlé, du reste. Son célèbre *Tome* (juin-juillet 449) exprimait la foi de Rome en termes clairs et pondérés. Saint Léon n'aimait pas la formule de l'unique nature, telle qu'Eutychès la professait : « Qu'entendait-il, écrivait-il dans sa lettre, en professant deux natures avant l'union, une seule après? C'était justement le contraire. Avant l'union il n'y a que la nature divine; après, il y a la nature divine et la nature humaine, unies sans confusion. » La vraie doctrine est celle-ci : deux natures, dans l'unité d'une seule personne; deux vraies natures, capables d'agir et agissant chacune pour son compte, d'accord bien entendu, et en coopération [9]. Le *Tome* condamnait donc Eutychès, et aussi la théorie alexandrine, « *au moins dans la forme excessive et exclusive que lui donnaient ses tenants actuels* [10] ».

Ce fut un beau tapage à Alexandrie. Dioscore, qui

9. « *In integra veri hominis perfectaque natura verus natus est Deus, totus in suis, totus in nostris... Agit utraque forma* (forma Dei, forma servi) *cum alterius communione quod proprium est.* »

10. Le pape Léon n'aimait pas la formule de l'unique nature : « Sache, écrit-il à Paschasinus, qu'il faut détester totalement tous ceux qui, selon la démence et l'impiété d'Eutychès, osent dire qu'il n'y a pas, dans le Seigneur, deux natures, c'est-à-dire la nature parfaite de la divinité et la nature parfaite de l'humanité; bien plus, ils pensent qu'ils parviendront à tromper notre diligence en affirmant qu'ils croient en une nature *incarnée* de Dieu le Verbe (*et putant quod possent nostram diligentiam fallere, cum aiunt se unam Verbi naturam credere incarnatam*). Saint Léon ne voit pas la possibilité d'expliquer cette formule ambiguë autrement que dans un sens hérétique. L'erreur d'Eutychès et de Dioscore, et, après eux, de Philoxène et de Sévère, fut de refuser tout compromis et de vouloir faire canoniser la formule de l'unique nature. Cyrille n'avait pas commis cette erreur, puisqu'il avait signé l'acte d'union de 433.

résidait le concile d'août 449 à Éphèse, empêcha les égats romains de lire les documents du pape; Eutychès ut réhabilité, Flavien, odieusement brutalisé, fut desitué. Ce concile, qui mérite le nom de « brigandage » que l'histoire lui a donné, déchaîna une véritable terreur blanche dans l'Empire.

La théologie alexandrine avait payé trop cher son riomphe; les violences provoquèrent une levée générale le boucliers. D'innombrables plaintes affluèrent à Rome. Jn providentiel accident de cheval débarrassa le monde lu faible Théodose. L'exécution de Chrysaphe, l'âme lamnée de toute cette lamentable histoire, fit tourner le vent. Marcien, le nouvel empereur, décida de réunir un nouveau concile à Chalcédoine.

Les meilleurs esprits du temps estimaient suffisant que cette assemblée réparât les injustices du brigandage d'Éphèse. En condamnant Eutychès, mais en usant de miséricorde pour les autres évêques, en s'abstenant surtout de toute nouvelle définition de foi, on aurait sauvé l'essentiel : Jonas une fois jeté à la mer, le navire aurait continué sa marche. L'empereur voulut une *définition* de foi. Après la condamnation d'Eutychès (à laquelle se rallièrent du reste beaucoup de « monophysites »), la destitution de Dioscore (qui avait risqué l'acte énorme de destituer le pape saint Léon), on procéda à l'élaboration d'une formule de foi. C'est la célèbre définition de Chalcédoine : deux natures, une hypostase, une personne; deux natures unies sans confusion, sans séparation, sans changement.

C'était la première fois que l'on imposait *à la foi* une formule comportant les termes *deux natures*. Mais si les termes « deux natures, une personne », étaient d'origine antiochienne, le vocable « une hypostase » venait en

droite ligne de la théologie alexandrine. Ce petit fait montre le souci de l'Église, en matière de foi, de se tenir toujours sur la *via media*, qui, sans condamner aucune théologie particulière, n'en reprend, telle quelle, aucune, mais s'efforce de définir les données communes, essentielles à la foi dogmatique. De plus, le concile se déclara solennellement d'accord avec Cyrille; il ne s'agissait évidemment pas du Cyrille des *Anathématismes*, mais de celui de l'acte d'union de 433.

C'était malheureusement le Cyrille des *Anathématismes* qui intéressait surtout les théologiens alexandrins. Ils avaient été mis en échec à Chalcédoine. La terminologie d'Antioche avait été complétée par la formule alexandrine de *l'unique hypostase;* mais c'est elle qui avait été choisie par le concile comme plus propre à exprimer la foi sur l'Incarnation.

Ces faits expliquent l'opposition croissante des « monophysites » au concile qu'ils nommeront bientôt « le synode maudit ». Tout comme le terme « consubstantiel », du concile de Nicée, avait déchaîné un siècle de controverses et de schisme, la formule « en deux natures » provoquerait une véritable marée de discussions et de polémiques. Certains théologiens orthodoxes s'en tiendront à la lettre de Chalcédoine[11]. D'autres, les néo-chalcédoniens, crurent servir « l'esprit » de la christologie de 451 en s'efforçant de la réconcilier avec les *Anathématismes* de Cyrille[12].

Malgré le schisme monophysite le bilan final de ce

11. Ce sont les *chalcédoniens stricts*, comme Léonce de Byzance, Hypatius d'Ephèse, l'auteur du *De Sectis*.

12. Ce sont les *néo-chalcédoniens*, dont les principaux représentants sont : Jean le Grammairien de Césarée, Léonce de Jérusalem, Justinien, Ephrem d'Antioche, Théodore de Rhaïtou.

iècle de controverse prouve que l'Église eut raison de définir la foi en de tels termes.

La formule de Chalcédoine coupe court au double danger qui menaçait la foi, celui de séparer et de celui de confondre. En parlant d'une seule hypostase, le concile posait le fondement de la doctrine qui s'élaborerait plus tard sur la sainteté *substantielle* qui assure à tous les actes de la nature humaine du Christ leur valeur infinie. En se déclarant avec une égale solennité sur la ressemblance parfaite de la nature humaine de Jésus avec la nôtre, le Synode préparait la doctrine sur les deux énergies et les deux volontés du Verbe incarné que définirait le concile de Constantinople en 681.

Je crois rester dans l'esprit du concile de Chalcédoine en signalant l'importance de cette double doctrine complémentaire. *En ce sens*, l'humanité de Jésus sauve l'homme « parce qu'en elle réside corporellement la plénitude de la divinité »; ce texte de saint Paul exprime cette sainteté ontologique, substantielle, qui fonde la valeur infinie de *tous* les actes de Jésus; mais il indique aussi que son humanité est réellement sanctifiée par la grâce créée : « c'est par un homme que la mort est entrée dans le monde, c'est par un Homme qu'est venue la résurrection des morts », écrit-il encore. On voit dès lors comment, dans l'Eucharistie, c'est la chair glorieuse, hypostatiquement unie au Verbe, que nous recevons. C'est Dieu qui sauve, mais par la nature humaine du Christ, parce qu'elle est substantiellement consacrée dans l'union ineffable des natures.

On comprend aussi comment les souffrances et les joies de l'âme humaine de Jésus ne sont pas du « trompe-l'œil »; si son âme jouissait de la vision béatifique, cette bienheureuse vision n'empêchait pas que le même Jésus

dise, sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » La lumière de gloire qui irradie la Passion du Sauveur n'enlève pas une lettre à la vérité des paroles de l'épître aux Hébreux : « Devenu pontife selon l'ordre de Melchisédech... Il a appris, au sein de ce qu'il a souffert, ce que c'est que l'obéissance. » Ce n'est pas le Christ en tant que Verbe au sein de la Trinité, abstraction faite de l'Incarnation, qui est notre grand-prêtre, mais le Verbe agissant dans l'homme, par l'homme; c'est son humanité, ontologiquement consacrée, mais agissant *aussi* sous l'influx de la grâce sanctifiante, qui opère notre salut. Saint Anselme n'a-t-il pas dit qu'il fallait une personne d'une dignité infinie pour racheter la faute adamique, mais aussi un être humain, parce que c'était *l'homme* qui avait péché?

En ce sens également, l'Église n'est pas sanctifiée par la divinité de Jésus, séparée de son humanité, mais par la vie divine hypostatiquement unie à l'*humanité* du Sauveur : de cette manière également, l'Église est « le corps » du Christ.

En un mot, le concile de 451, par l'enrichissement ultérieur qu'il inspira dans la christologie, assura pour jamais *le réalisme surnaturel et divin de l'économie sacracramentaire* [13].

13. Pour ceux de nos lecteurs qu'intéresserait une formulation un peu plus technique, nous emprunterons quelques phrases à un théologien connu, Mgr Bartmann. « La doctrine monothélite (une seule volonté, une seule énergie dans le Christ), écrit-il, risquait de faire croire que la nature que l'on conservait devait être considérée... comme un instrument sans énergie entre les mains du Logos. Le Logos serait donc non seulement le principe *dirigeant*... de la nature humaine, mais encore *l'agent* proprement dit et unique, et la nature humaine serait ravalée au rang d'un instrument mort, purement passif. »

Et, plus loin, — je résume ici sa pensée, — si la nature humaine

Actualité du concile de Chalcédoine

L'autorité des quatre premiers conciles, disait saint Grégoire, est semblable à celle des quatre évangiles. Si e danger nestorien est loin d'être un mythe actuellement, la signification historique du concile de 451 nous nvite cependant à insister plus spécialement sur le risque le « monophysisme pieux » qui déforme parfois inconsciemment l'âme chrétienne. Il ne s'agit évidemment pas d'hérésie formelle, mais d'impondérables qui colorent subtilement un enseignement religieux, une piété. On me permettra de citer quelques lignes d'un ouvrage déjà ancien, mais toujours remarquablement actuel :

Quand nous pensons à Jésus et à sa conscience psychologique d'homme, nous y versons trop souvent du monophysisme (ou tout au moins de l'apollinarisme)... Beaucoup de catholiques mal instruits nuancent leur vision du Christ de reflets imprécis, troubles et instables, où se mêlent, on oserait presque dire, où dominent peut-être des ombres nestoriennes et *surtout* monophysites... *Le monophysisme est la tentation ordinaire des personnes pieuses mais ignorantes.* Le Christ qu'elles adorent et qu'elles prient, c'est, comme elles disent, *le bon Dieu.* Et elles entendent par là *Dieu faisant plus ou moins semblant d'être homme pour se tenir à notre portée.* Elles ne lui refusent pas un corps; ... mais ce corps n'est que le vêtement historique du Dieu désormais visible qui vit parmi nous avec tout son amour et son intelligence; et cet amour et cette intelligence sont l'amour éternel, l'intelli-

n'agit jamais séparément du Verbe (et, en ce sens, il est interdit de parler d'activité *autonome* du Christ homme), si même, en un sens large, tous les actes du Christ sont « théandriques » (divino-humains), il demeure que « la forme » d'après laquelle une âme créée *peut* devenir sainte et, d'après l'ordonnance divine, *doit* le devenir, est, en Jésus, la grâce sanctifiante. « Une forme incréée ne peut pas le faire, car « *finitum capax infiniti non est* »; il reste donc aussi bien *place* que *besoin* pour la grâce sanctifiante. »

gence infinie de Celui qui se penche vers sa créature sous des espèces d'emprunt [14].

On a très suffisamment insisté, en 1931, lors du quinzième centenaire du concile d'Éphèse, sur le danger nestorien, pour que je puisse me dispenser d'en parler ici. Le danger monophysite n'est pas moindre. Il revient à minimiser *pratiquement* dans le Christ, la réalité de *l'âme*, celle aussi du *corps*. On me permettra d'y insister en finissant.

Le Christ a une véritable âme humaine.

L'âme de Jésus n'agit jamais séparément de la volonté divine. La volonté humaine de Jésus est impeccable et sainte : elle est sans cesse mue par l'Esprit-Saint; elle obéit toujours aux inspirations de la grâce qui l'habite (celle que saint Thomas nomme « grâce créée »). Et elle le fait librement, car la *véritable* liberté n'est pas le pouvoir de choisir entre le bien et le mal (en ce cas le Christ ne serait pas libre), mais le don de soi, *l'accueil* de l'âme aux appels de Dieu.

De même, l'âme de Jésus eut la vision béatifique, car, entre autres raisons, il semble que le Fils de l'Homme ne put savoir, *en sa conscience humaine* (celle par laquelle il nous parle et nous atteint), de sa condition de Fils de Dieu, que si l'esprit du Rédempteur était illuminé par la vision de Dieu. L'union hypostatique, *comme telle*, ne peut être objet de conscience humaine.

Mais, on l'a vu, le même Jésus connut les souffrances. Ces souffrances attestées par les Évangiles ne sont pas seulement « corporelles »; elles sont également « psychologiques ». En aucune manière elles ne peuvent être « une façade, un décor » : tout le réalisme de la rédemp-

14. E. Masure, *Le sacrifice du chef*, Paris, 1932, pp. 130 et 133, note. C'est moi qui souligne.

tion implique cette vérité, car tous les Pères l'ont dit : « Ce qui n'est pas assumé, n'est pas racheté. » Hormis le péché, nous dit la définition de Chalcédoine, le Christ fut entièrement semblable à nous. *Salva proprietate utriusque substantiae,* affirmait aussi saint Léon.

Si la conciliation de ces deux aspects, glorieux et douloureux, est l'œuvre difficile des théologiens, *le fait* demeure : la coexistence d'une gloire authentique et de souffrances réelles dans le Christ constitue *l'aspect essentiel du mystère pascal* : la joie dans les tribulations, le « passage » de la ténèbre à la lumière n'auraient pas de sens si l'un des deux termes du drame était une fiction pieuse.

Le chrétien moderne, vivant dans un univers de violence et de douleur, est particulièrement sensible à ce réalisme des souffrances du Christ. C'est du contraste même entre ces douleurs affreuses et la prodigieuse gloire de la Pâque qu'il tire sa foi et son espérance; c'est le moteur secret de sa charité universelle, qui dépasse et transcende les ombres d'une philanthropie purement humaine.

La piété en l'honneur du Sacré-Cœur doit être éclairée en ce sens : on a parfois l'impression que le « cœur de chair » devient une sorte de « signe algébrique » symbolisant l'amour purement divin du Christ. Il est évident cependant que la vénération du cœur de Jésus porte sur l'amour humain du Christ; cet amour, hypostatiquement uni au Verbe, est rempli « de tous les trésors de la sagesse et de la science ». En d'autres termes, en réaction contre le déisme chrétien de la philosophie des lumières, la dévotion moderne au cœur de Jésus souligne l'amour divin du Christ, *incarné* dans la charité naturelle et surnaturelle dont son cœur de chair est le symbole.

C'est la « chair » du Christ qui nous sauve

S'il importe de se mettre toujours en garde contre les séquelles lointaines de l'apollinarisme, il faut aussi éviter les excès de parole dont l'ancêtre lointain est le malheureux Eutychès. C'est par sa chair réelle, son corps et son sang que le Christ nous sauve, âmes *et corps*. C'est elle qui, ferment d'incorruptibilité, prépare en secret la transfiguration du ciel et de la terre « en de nouveaux cieux et une nouvelle terre », lors de la résurrection universelle.

Il est évident que le chrétien qui ne voit dans le Christ « que le *bon Dieu* » ramène sa religion à une sorte de déisme vague. Lorsque, par exemple, j'entends certains commentateurs de la messe dire aux fidèles qu'au moment de la consécration « un grand miracle va se produire » parce que « le bon Dieu » va descendre sur l'autel, j'éprouve un malaise. Ce malaise croît quand j'entends ou lis des formules comme celles-ci : « par la communion, le bon Dieu est présent en notre âme, comme en un tabernacle », dans le tabernacle « le bon Dieu est présent parmi nous », afin que nous « l'adorions ».

La consécration n'est pas « un miracle », au sens strict du terme, car, dit saint Thomas, elle est « un mystère de foi »; *Mysterium fidei*, dit le texte de la messe. Ce n'est pas « le bon Dieu » qui descend sur l'autel, à la consécration, mais « *le corps et le sang de Jésus-Christ* », *l'humanité* glorieuse du Sauveur. La divinité est présente aussi, en vertu de l'union hyposta-

ique, mais, formellement, c'est le corps et le sang, *dans esquels* la divinité nous atteint, qui sont présents.

Qu'on ne dise pas qu'il s'agit ici de nuances théologiques, négligeables dans l'enseignement pastoral et la piété; qu'on n'affirme pas, de grâce, que l'essentiel, c'est « que les gens croient en Dieu » et observent le sixième commandement, en ajoutant que ces précisions sont bétilles de théologiens en chambre. Il y va de tout le message chrétien, parce qu'il s'agit tout simplement de la foi en l'Incarnation. Il y va de tout le concile de Chalcédoine. Péguy, qui n'était pas théologien, mais « qui avait pris son catéchisme au sérieux » (il ajoutait « que cela l'avait mené loin »), ne s'y était pas trompé : il mit la doctrine de l'Incarnation, dans la célèbre formule du « *temporellement éternel* », au cœur de son message de chrétien et d'homme.

Ce n'est pas la divinité, en tant que séparée de l'humanité de Jésus, qui s'offre à nous dans l'Eucharistie, mais la divinité unie hypostatiquement et présente *dans* l'humanité. Voilà pourquoi l'Eucharistie est le ferment de notre résurrection corporelle à la fin des temps. C'est à ce titre qu'elle est « le sacrement des temps futurs »[15].

15. Un exemple concret illustre l'importance de cette vue. L'état de grâce du chrétien rend présente en lui toute la Trinité comme objet de connaissance et d'amour. D'autre part, il faut l'état de grâce pour communier. Si ce que l'on « reçoit » dans l'Eucharistie, c'est « le bon Dieu », on ne voit plus pourquoi il est encore nécessaire de communier, puisque par l'état de grâce nous avons « Dieu en nous ». Si, au contraire, on sait que l'Eucharistie c'est le corps et le sang de Jésus, source d'incorruptibilité de notre être tout entier (âme et corps), que c'est aussi le sacrifice de l'Église, corps de Jésus-Christ, offert au Père, la place centrale de l'Eucharistie, sacrifice et sacrement, apparaît clairement. Toutes ces vérités dépendent d'une intelligence claire du Concile de Chalcédoine. Jamais un monophysite comme Sévère d'Antioche n'a mis en doute ces

Trop de chrétiens restent encore en deçà de ces vérités essentielles. Ils n'osent croire à la résurrection des corps; leur conception de l'au-delà se borne à un face-à-face purement spirituel de l'âme et de Dieu. Le jugement général, au moment de la manifestation glorieuse de la Jérusalem céleste, ne joue aucun rôle dans la piété vécue.

Le dogme de Chalcédoine (avec ses compléments importants, ceux de 553, 681, 787) couronne *un des thèmes essentiels de la révélation*. Le monde matériel est créé par Dieu; le temps de l'histoire a un sens; il n'est pas le vain retour des cycles éternels; le corps est sauvé lui aussi, parce que Dieu sauve l'homme tout entier, *et non pas seulement « des âmes »*. Voilà pourquoi l'Incarnation est l'assomption d'une nature humaine complète et authentique au sein de la divinité. L'Église, qui n'est autre que « le Christ communiqué par l'Esprit-Saint », est le *corps* du Christ : en elle l'humanité glorieuse du Sauveur transfigure le ciel et la terre, les corps et les âmes, par les sacrements, les bénédictions, les consécrations liturgiques. C'est toute l'humanité croyante qui devient comme « concorporelle » au Christ incarné. Avec Lui, en Lui, elle tend vers cette condition d'épouse de Dieu, « sous les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre », lorsque Dieu sera tout en tous.

Le ressourcement biblique, liturgique, patristique, qui marque notre temps, s'enracine ainsi dans le dogme de

vérités. Mais sa logique excessive va si facilement dans le sens de certaines simplifications de la piété chrétienne qu'il fallait prendre garde. Il est certain que le point de vue trop exclusivement « divin », qui guide les monophysites dans leur vision de l'Incarnation, risque d'égarer des âmes pieuses, mais ignorantes, dans le sens que nous avons décrit. — En tout cet article nous avons décrit des tendances, des climats de pensée, bien plus que des systèmes théologiques précis et circonstanciés. On voudra bien en tenir compte.

Chalcédoine. On me permettra de terminer cet article en remettant sous les yeux du lecteur le texte de la célèbre définition. Il est maintenant à même d'en voir la profondeur proprement *chrétienne* :

Suivant les saints Pères, nous enseignons tous unanimement un seul et même Fils, Notre-Seigneur-Jésus-Christ, complet quant à la divinité et complet quant à l'humanité, vraiment Dieu et vraiment homme (composé) d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel au Père selon la divinité et consubstantiel à nous selon l'humanité, semblable à nous en tout, hormis le péché; engendré du Père avant les siècles, selon la divinité, et, selon l'humanité, né pour nous et pour notre salut dans les derniers temps de la Vierge Marie, Mère de Dieu : un seul et même Christ, Fils, Seigneur, Monogène, en deux natures, sans mélange, sans transformation, sans division, sans séparation : car l'union n'a pas supprimé la différence des natures : chacune d'elles a conservé sa manière d'être propre et s'est rencontrée avec l'autre dans une unique personne et hypostase. De même, Jésus-Christ n'a pas été partagé ou divisé en deux personnes, mais il n'y a qu'un seul et même Fils, Fils unique, Dieu Verbe, le Seigneur Jésus-Christ, selon que les prophètes jadis nous l'ont annoncé, que le Seigneur Jésus-Christ l'a enseigné lui-même, et que le symbole des Pères nous l'a transmis.

CHARLES MOELLER.

Bruxelles.

INDEPENDANCES NATIONALES ET PAIX DU MONDE

I. — Le problème

Si l'amour du pays natal demeure toujours une vertu recommandée et bien portée, la souveraineté nationale, elle, a mauvaise presse; le goût du « supra national » est aujourd'hui requis. Pour le satisfaire, on parle beaucoup de fédéralisme; les plus audacieux des politiques suscitent la considération en parlant de mondialisme, d'Assemblée constituante ou de gouvernement mondial. Entre tant de nobles pensées, l'indépendance nationale fait piètre figure.

Cependant le nationalisme « dépassé » se porte assez bien. En son nom l'Asie se lève. Les Iraniens font l'étonnement et le désespoir des Européens en préférant interrompre leurs exploitations pétrolifères plutôt que les voir poursuivies sous la direction d'étrangers.

En Amérique du Sud, Péron gouverne une Argentine éprise de souveraineté nationale jusqu'à la xénophobie, les États-Unis en savent quelque chose. En Europe, le nationalisme allemand, qu'il s'exprime avec la véhémence du Dr Schumacher ou avec les accents trop familiers du général Ramke, est l'inquiétante aurore à

aquelle Bonn n'oppose qu'un apaisement crépusculaire.

Ces passions seraient-elles du moins réservées aux peuples attardés ou aux plus réactionnaires des Européens ? Non point. Déplorant ce qu'il appelle l'égoïsme national des socialistes britanniques, M. André Philip en est réduit à dire que décidément « les seules nationalisations qui aient réussi, sont celles des socialismes ». Cependant que M. Raymond Aron, avec sa rigueur distante, relève la concordance constante entre l'essor du socialisme et l'emprise croissante du sentiment national « L'ère des socialismes nationaux », *Le Figaro*, 11 mai 1951).

Le communisme n'est naturellement pas en reste. Tandis que ceux qui dénoncent ses adeptes comme de mauvais Français ne cessent de réclamer, avec plus d'audace que de logique, le « dépassement du cadre national », — c'est en invoquant les traditions nationales et en se présentant comme les continuateurs directs des héros de l'indépendance que les communistes, là où ils sont au pouvoir, réalisent l'intégration des différents pays à l'espace soviétique et la relève des équipes « nationales » par celles qui reviennent de Moscou.

Cette présentation des choses est d'ailleurs conforme à une vieille tradition bolchevique. La IIe Internationale regardait le sentiment national ainsi que la religion comme un « sentiment respectable », mais sur lequel on ne pouvait songer à s'appuyer. Seul un Russe obscur, J. Staline, publiait dans un organe de l'émigration à Vienne en 1913 un article sur « le marxisme et la question nationale ». Plus tard, commentant l'innovation de la révolution d'Octobre, Staline écrira [1]

1. *Le Marxisme et la question nationale*, Paris, Éd. Sociales, p. 91.

à l'époque de la IIe Internationale la question nationale, dont les proportions avaient été réduites à l'extrême, était ordinairement considérée en elle-même en dehors de sa liaison avec la révolution prolétarienne à venir (p. 122). Kautsky a toujours été et demeuré un dilettante dans la question nationale; un homme qui ne comprend pas le mécanisme du développement des nations et n'a point idée de la colossale force de stabilité des nations, un homme qui vantait servilement le travail d'assimilation des Allemands en Bohême... (p. 258)).

Au contraire, « le Léninisme[2] reconnaît l'existence dans le mouvement de libération nationale des pays opprimés, d'aptitudes révolutionnaires ». Ne nous étonnons donc pas si le nationalisme a été pour l'essor communiste un levier dont la puissance est attestée par les récents événements d'Asie, et, chez nous même, par la réussite du Front national.

Dans cette contradiction des paroles et des réalités, le goût de l'indépendance nationale, l'attachement à la souveraineté nationale ne passent donc pas aussi vite que le voudraient nos docteurs; du moins parviennent-ils souvent à donner mauvaise conscience à beaucoup de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs. Devons-nous donc, lorsque nous éprouvons la passion de l'indépendance nationale, continuer d'être gênés comme on doit l'être par une passion primitive et périmée? Quelle est, en cette seconde moitié du XXe siècle le mérite des idées d'indépendance et de souveraineté nationales?

La question n'a évidemment pas de sens pour qui considère la Nation comme la valeur suprême. Mais une telle option peut, sans doute, être contestée, beaucoup penseront qu'il y a, au-dessus même de la patrie, des valeurs

2. *Questions du Léninisme*, p. 56.

l'une universalité supérieure : l'humanité, pour ne parler que d'elle.

Confrontons donc, sans hésitation, l'idée d'indépendance nationale avec d'autres impératifs; afin de mieux apprécier sa valeur présente, insérons-la dans le contexte d'un monde que nous voulons pacifique. La souveraineté — mieux, l'indépendance nationale[3] est-elle, en 1951, davantage un élément de paix ou une occasion de guerre? On admettra que la première réponse lui confère incon-

3. Dans les discussions relatives à notre sujet, les expressions « souveraineté » et « indépendance » sont employées souvent concurremment l'une pour l'autre. Logiquement, les deux notions sont bien liées : la souveraineté n'est pas autre chose que l'expression juridique de l'indépendance; l'indépendance n'est pas entière si la souveraineté n'est pas illimitée : on le comprend si l'on retient un instant sa réflexion sur les mots couramment employés.

En fait, cependant, l'usage de la langue a incontestablement donné aux deux termes des acceptions pratiques différentes; et le travail d'érosion, de « disqualification », a davantage porté sur la notion de souveraineté que sur celle d'indépendance. L'analyse de la doctrine juridique s'est attaquée depuis quelques dizaines d'années déjà à une notion que son caractère technique soustrayait aux attachements populaires et dont on dénonçait l'absolutisme. L'indépendance, par contre, désignant non seulement une réalité juridique, mais une situation de fait, fonction d'une puissance économique, culturelle, militaire, etc., conservait sa valeur affective, et, par sa complexité même, s'accommodait aussi mieux de l'idée de limitation.

Au terme de cette évolution de pensée, la « souveraineté » désigne ce qui, n'étant que juridique, est illimité en ce domaine; l'« indépendance », au contraire, est une notion à la fois plus riche et plus souple; d'une part, elle conduit à revendiquer autre chose encore que la souveraineté juridique qui, théoriquement illimitée, peut être pratiquement réduite à néant par la sujétion économique (le Libéria est juridiquement souverain sans être indépendant en fait); d'autre part, l'indépendance, parce qu'elle est une réalité, et non seulement une figure logique, s'accommode de tempéraments que la rigueur de la souveraineté tend à proscrire.

Dans cette étude nous parlerons de l'indépendance, avec la conscience du contenu propre de cette notion, sans oublier cependant sa relation avec la souveraineté, et comment le démantèlement de celle-ci tend à amenuiser celle-là.

testablement une valeur universelle — et non pas seulement le caractère d'un « irrationnel » d'intérêt local.

Au siècle dernier, traitant du problème correspondant, les démocrates, les « progressistes » — Karl Marx comme les autres — faisaient une distinction entre les nationalismes des pays opprimés en quête de leur unité auxquels ils attribuaient une valeur de progrès, et les nationalismes des pays oppresseurs (Russie, Autriche-Hongrie), pour ne citer que ceux-là, obstinément combattus. Un relativisme dans l'espace a ainsi, de bonne heure, conquis droit de cité en matière nationale; mais n'y a-t-il pas également des considérations de temps à faire valoir ? ne faut-il pas, pour apprécier la valeur de l'idée d'indépendance, distinguer selon le temps, comme on a distingué selon les lieux ?

Pour dénoncer les dangers de la souveraineté nationale, on évoque volontiers les innombrables guerres balkaniques ou encore, pour faire montre d'objectivité, les conflits franco-allemands. Un plan généreux, objet de grands éloges, se voit attribuer la vertu de rendre « impensable » une nouvelle guerre franco-allemande; il n'y a qu'un inconvénient : critiques et éloges se réfèrent à des guerres dont le type ne menace plus le monde.

Certes, au temps de la Société des Nations, des pays d'Amérique du Sud (on ne sait plus très bien lesquels) avaient commencé à se battre à propos d'un territoire contesté, mais cela n'a pas duré longtemps. De nos jours, Israël et les pays arabes commencèrent une guerre; très vite, elle s'arrêta; de temps à autre des hommes tombent encore dans un incident de frontière, chacun comprend que ce n'est pas par là que la paix du monde peut être menacée. Aujourd'hui, les conflits des États secondaires seront vite interrompus si les « grands » sont

l'accord pour le vouloir, davantage encore s'ils ne sont pas derrière l'un et l'autre des antagonistes. Tant que ceux-ci ne représentent que leurs intérêts propres, l'affaire ne risque pas « d'aller loin ».

Pour parler clair, ce qui domine notre temps et angoisse le monde, c'est le conflit des deux Grands, l'Amérique et l'U.R.S.S. Ils ont découvert les moyens de se faire des « guerres partielles » soit en limitant la lutte à l'usage de certains moyens non homicides (on appelle cela la « guerre froide »), soit en limitant l'usage de presque tous les moyens à certains espaces, c'est la « guerre chaude localisée » de Corée. Froide et générale, ou chaude et localisée, cette guerre-là est autrement menaçante pour la paix de tous. L'instinct populaire ne s'y trompe pas : l'éclair de Corée a inquiété autrement que les rivalités de l'Inde et du Pakistan.

Ce serait dès lors une erreur que de vouloir juger une doctrine ou une attitude selon son influence sur les conflits de type indo-pakistanais, alors que c'est son influence sur le conflit de type coréen qui doit nous intéresser. S'interroger sur la valeur des souverainetés nationales équivaut ainsi à se demander quelle influence elles exercent sur l'affrontement des Grands.

*

En même temps que leurs puissances matérielles, les deux Grands développent des idéologies opposées; l'aspiration de l'un ou l'autre à l'hégémonie se confond avec l'universalisation de ses valeurs. Il est souvent difficile de dire laquelle est première, chronologiquement ou logiquement : la volonté de puissance d'un État ou l'entreprise de diffusion de son type de vie. A la veille de la seconde guerre mondiale, la réaction française, dans son hostilité à la sécurité collective, dénonçait le danger des

« guerres idéologiques ». Où est ce temps ? L'idéologie est aujourd'hui le mobile essentiel invoqué en vue du conflit, l'instrument magnétique privilégié pour le ralliement à l'un ou l'autre camp.

Comme il se doit, l'attachement à l'un se fortifie de la détestation de l'autre. Chacun des « Grands » travaille ainsi à répandre à une vue manichéenne du monde. Dans le champ de vision et de forces ainsi constitué, les souverainetés nationales des États « autres », de ceux qui ne sont pas les deux plus grands, apportent un élément de complexité qui tranche sur le dualisme exclusif auquel tend naturellement chacun des deux principaux antagonistes.

La complication se comprend aisément; une nation constitue un tout, avec ses données matérielles et idéologiques, ses traditions, ses aspirations, ses préoccupations. Les hommes que préoccupe l'indépendance de leur nation veulent avant tout retrouver ou conserver leur territoire, leur propre *way of life,* ils entendent sauvegarder la position de leur pays par rapport à un voisin qu'ils estiment trop menaçant, ils se préoccupent d'assurer à leur culture la plus grande audience possible, souhaitent que leur industrie reçoive les matières premières qui lui sont nécessaires. Ces questions ne sont certes pas ignorées des Grands, mais pour ceux-ci, résoudre ces problèmes n'est qu'un moyen d'étendre leur influence; on peut certes assurer du blé à l'Inde, ou du charbon à la France, mais c'est avant tout pour renforcer les liens qui unissent Delhi ou Paris à Washington ou Moscou.

Ainsi ce qui, pour les uns, est fin, n'est que moyen pour les autres. Les premiers voient naturellement avec intérêt un équilibre donné et s'en contentent, dès l'ins-

ınt où il les exauce. On peut dire qu'avec les soucis ont le fait national leur impose la complexité et la simulıméité, ils « traversent » le conflit mondial.

Ce faisant, l'aiguisent-ils ? Peuvent-ils au contraire apaiser ? Dans quelle mesure ? A quelles conditions leur ôle peut-il être bienfaisant ? Demandons-le à l'expéience de quelques-uns des pays dont la politique a témoiné d'une volonté particulière d'indépendance.

II. — L'Inde

On a beaucoup parlé de la neutralité de l'Inde. Son ıttitude ayant été invoquée par certains Européens à 'appui de leurs propres suggestions, d'aucuns se sont ıttachés à expliquer ce que n'était pas l'attitude hindoue : dans un article reproduit par l' *Hindustan Times* du 18 février 1951, M. Paul Ramadier essaie très utilement de distinguer le prétendu neutralisme de New Dehli et ses homonymes français. Et certes les attitudes de politique extérieure, comme les autres, ne sauraient se détacher de tout un contexte national et même individuel.

On a justement relevé chez le pandit Nehru la formation anglaise, les habitudes de vie de nos voisins britanniques; et la sympathie portée de longue date à l'U.R.S.S. pour son appui aux mouvements nationalistes asiatiques. Mais en réalité, par delà la personnalité de Nehru on retrouve vite les données mêmes de la position hindoue dans leur complexité : d'une part l'Inde, nation récemment émancipée, poursuit une politique d'union des peuples d'Asie, et cette politique requiert de bonnes relations avec tous leurs États, y compris la Chine nouvelle. D'autre part de terribles problèmes économiques

et démographiques se posent dans le continent » sud-asiatique.

Ces mobiles nationaux conservent aujourd'hui encore toute leur force pour animer la recherche de la paix : « son propre intérêt (de l'Inde) réside dans la préservation de la paix mondiale, car, à moins que la paix règne à l'étranger, elle ne sera pas libre de poursuivre son programme de développement intérieur afin d'assurer à sa population un niveau de vie raisonnable » (Citation empruntée à Subrahnanyam dans *Hindustan Times* du 15 août 1950. — *Documentation française*, n° 1927). En bref, l'Inde a besoin de vingt années de paix comme celles qu'a eues l'U.R.S.S.

En même temps que la sauvegarde de la paix répond à une nécessité naturelle du pays, elle traduit aussi sa tradition et son message — celui des plus illustres hindous, celui auxquels Gandhi a en dernier lieu attaché son nom.

L'ensemble de ces données a inspiré une politique qu'on peut caractériser par les formules suivantes :

— l'Inde ne s'affilie à aucun des grands blocs, elle entend entretenir de bonnes relations avec tout le monde, elle met son influence au service des causes de paix.

Réserve et pacifisme traduisent ainsi à la fois la conscience de la faiblesse et le culte de la paix.

A l'origine il semble que le gouvernement hindou a tendu à concevoir son rôle comme étant d'abstention pure et simple à l'égard des conflits du monde dont il serait sage de se tenir le plus éloigné possible : l'intervention n'aurait fait qu'accuser la faiblesse et le manque d'autorité.

En fait, cependant, les événements ont assez vite mué

tte abstention en interventions originales, et le souci isolement a fait place à celui d'indépendance. On con- it le rôle très actif joué par l'Inde dans un conflit iquel elle n'était pas directement intéressée, le conflit réen [4] : l'Inde vote le 25 juin 1950 la condamnation de Corée du Nord coupable d'agression; elle donne même ix Nations Unies une assistance sanitaire. Mais son tervention ne s'arrête pas là : le 13 juillet 1950, le andit Nehru adresse à Staline un message tendant à calisser le conflit et à obtenir le retour de l'U.R.S.S. au onseil de Sécurité en liaison avec l'admission du gou- ernement populaire de la Chine. Si Staline lui fait con- aître qu'il est d'accord « sur l'opportunité d'un régle- ient pacifique de la question coréenne par le Conseil de écurité avec la participation des cinq grandes puis- ances, y compris la Chine », la réponse d'Acheson, uquel le pandit s'adresse également, est plus réservée ur le lien à établir entre l'admission de la Chine et le **èglement du conflit coréen.**

Par la suite, l'Inde prend parti — et le fait publique- nent — en demandant le non-franchissement du 38e parallèle, selon un projet de règlement appuyé par la Birmanie et la Yougoslavie. C'est parce que cet appel n'est pas entendu, parce que le 38e parallèle a été fran- hi, que l'Inde refuse de siéger à la Commission des ons offices, comme elle vote également à Lake Success ontre la condamnation de la Chine agresseur.

Quand la fortune des armes a changé et que les sino- ord-coréens vainqueurs à leur tour, s'apprêtent à fran- chir le 38e parallèle, l'Inde prend l'initiative d'un appel,

4. Sur cette question, voir Frankenstein, « Les initiatives de l'Inde pour le règlement du conflit coréen », *Revue politique et parlementaire*, juillet 1951, pp. 53 et suiv.

bientôt signé par presque tous les pays d'Asie et par l'Égypte, pour demander aux hommes du Nord de renoncer à franchir à leur tour le 38e parallèle. L'Inde n'a pas eu davantage de succès auprès des vainqueurs de décembre, qu'elle n'en avait eu auprès des vainqueurs de septembre.

Mais de décembre 1950 à janvier 1951, elle suscite les initiatives de paix, propose les conditions d'une trêve, se heurtant tantôt à l'opposition américaine, tantôt à la dérobade chinoise; le pandit Nehru, le 28 mars 1951, au parlement hindou, critique sans le nommer le général Mac Arthur pour ses intrusions en dehors du domaine militaire.

Aux moments les plus difficiles, ceux où le pessimisme paraissait le plus général, l'Inde n'a cessé d'affirmer que les possibilités de négociations n'étaient pas épuisées. Il est permis de penser qu'ici le souci d'indépendance ne s'est pas exercé au détriment de la lucidité, et que Nehru a vu aussi juste que Mac Arthur et Vichinsky.

Dans d'autres domaines l'Inde s'inspire de préoccupations analogues. Pour le traité de paix avec le Japon elle demande la participation de la Chine communiste, de cette Chine qu'elle a d'ailleurs été la première à reconnaître et qui doit, pense-t-on à Delhi, recevoir Formose; cette opinion conduit l'Inde à refuser de signer le traité de San Francisco avec le Japon pour les motifs indiqués dans une note du 23 août 1951 au gouvernement des États-Unis...

Sans doute la presse américaine jugera-t-elle sévèrement cette note. Sans doute le gouvernement des États-Unis pourra, dans sa réponse, relever, non sans quelque raison, des contradictions entre divers arguments du

ouvernement hindou. La volonté de régler pacifique-
ent les rapports avec les différentes puissances asiati-
ques, même ex-ennemies, et de favoriser un rapproche-
ent entre elles, n'en demeure pas moins nettement
primée et poursuivie; Nehru la réitérera dans sa confé-
nce de presse du 29 août.

Si dans une déclaration du 15 mai dernier Nehru rap-
elait encore que l'Inde ne participerait pas à une guerre
moins d'être elle-même attaquée, il est à présent cer-
in qu'en fait, et contrairement à ce qu'on aurait pu
oire de prime abord, l'Inde intervient dans un nombre
e plus en plus grand d'affaires autres que celles qui la
oncernent directement.

Elle répudie même les formules primitives d'isolement.
ans sa déclaration de février 1951, répondant à ceux qui
itiquent l'affiliation de l'Inde au Commonwealth, Nehru
ait observer que cette affiliation, loin d'altérer l'origina-
té de la politique hindoue, lui a au contraire permis
'accroître son audience et d'infléchir l'attitude du Com-
nonwealth par la considération du point de vue hindou.

Hier encore Nehru spécifiait : « Notre politique n'est
as neutraliste, mais consiste à déployer des efforts pour
réserver et si possible établir la paix sur des bases
olides. Ce n'est que la méthode à employer pour attein-
re la survie de la liberté dans la paix qui change » (Ré-
onse à un appel de soixante et un libéraux américains.
Combat, 5 novembre 1951). Ainsi se développe une poli-
ique dans laquelle l'originalité et l'indépendance s'écar-
ent de plus en plus de l'abstention et même de la non-
ntervention dans les affaires du monde.

Nul doute qu'il y ait, pour inspirer cette politique, en
sus des soucis déjà rappelés, une volonté sinon de puis-

sance, du moins d'influence; l'Inde a d'abord voulu intervenir le moins possible en pensant qu'elle ne pèserait pas du poids qui lui était dû; elle sera d'autant plus active qu'elle se saura plus forte et plus influente : sa réserve actuelle est aussi le moyen d'obtenir par la liberté ce qu'elle craindrait de ne pas obtenir par la constance d'une solidarité diplomatique.

Du moins affirme-t-elle l'indépendance de tous les pays, le rôle de l'O.N.U. et la volonté de paix entre tous.

Quoi qu'il advienne, l'important est ici que nous devons procéder sur la base de laisser chaque pays évoluer pour lui-même en ce qui concerne ses affaires internes. Toute tentative, pour modifier de force sa politique économique ou aucune autre politique intérieure ou pour porter pression sur elle, conduit à des contre-pressions et à de continuels conflits. (*Independance and after*, p. 259. Discours au Conseil hindou des Affaires étrangères, club constitutionnel, 22 mars 1949.)

Certes, cette politique de Nehru ne fait pas l'unanimité aux Indes; elle avait été violemment attaquée par l'homme « d'ordre » de l'Inde nouvelle, le Sirdar Patel; même après la mort de celui-ci le parti religieux traditionaliste de droite, le Mahasabah, a critiqué la politique du pandit; on trouve encore l'écho de ses critiques par exemple dans le journal hindou, *The Thought*, du 12 juin 1951. Mais, s'il faut en croire les observateurs, la popularité de la politique de Nehru vis-à-vis de ses concitoyens va croissant; qui contestera qu'elle ait donné au jeune État un rayonnement international, qu'elle l'ait aidé à voir souvent plus clair que d'autres, et qu'il ait été par moment pour tous un espoir de paix et ceci dans la mesure même où, pour répondre à l'ensemble de ses préoccupations, pour tenir compte de ses données, il

s'écartait à la fois de la passivité, de l'isolement et de l'alignement[1] ?

III. — Les États arabes

Les données politiques des États arabes sont semblables à certains égards, différents à d'autres, de celles de l'Inde. On y retrouve le nationalisme commun à tous les peuples dont l'indépendance est récente et qui estiment avoir été colonisés en fait sinon en droit. Mais la religiosité musulmane, l'exaspération des passions donnent incontestablement au nationalisme arabe, différant en ceci de l'Inde, un tour xénophobe, fanatique, dans lequel la détestation de l'Occident paraît presque l'emporter parfois sur l'affirmation d'un message propre. Ainsi entrée de jeu, toute politique tendant à un rapprochement avec l'Occident aura contre elle le nationalisme xénophobe des masses : quand les gouvernants sont pour l'alliance avec l'Occident, l'opinion publique — ou ce qui en tient lieu — est contre.

L'affaire palestinienne est venue renforcer encore cette réaction. Les États arabes estiment qu'ils ont à se plaindre de l'O.N.U. parce que celle-ci a décidé le partage de la Palestine, consacré l'existence de l'État d'Israël, assez rapidement admis à Lake-Success. En sorte que si, dans d'autres pays, la collaboration avec l'O.N.U. peut constituer une présentation des plus acceptables pour l'apparentement à l'un des blocs, dans les pays arabes au

1. La revue américaine *Foreign Affairs* vient de publier dans son numéro d'octobre 1951 un excellent article sur « Le cas de l'Inde », exposant la politique de ce pays dans le conflit coréen et la défendant contre les critiques habituelles aux États-Unis.

contraire le désir d'user de représailles envers l'O.N.U. est une des données de la situation. A quoi s'ajoute le souci de valoriser son concours en ne le donnant pas d'emblée, de lui conférer plus de prix et par là même d'obtenir des conditions plus avantageuses en pratiquant ce que des esprits mal intentionnés pourraient appeler un marchandage.

Si les premiers éléments offrent quelque analogie avec la position hindoue, les autres sont, on le voit, bien différents. Mais il faudrait encore évoquer les données sociales, l'opulence des uns et la misère des autres : les inégalités ne sont sans doute pas le monopole des États arabes, mais tandis qu'à la tête de l'Inde se trouvent des gouvernants progressistes, que leur formation anglaise apparenterait à certains égards à des travaillistes, ce sont des féodaux qui dirigent les États de la Ligue arabe; ils éprouvent une « peur de classe » de l'intrusion soviétique et, en même temps, ils sont tentés de laisser le nationalisme se déchaîner pour faire diversion aux revendications sociales [5]. Tout ceci donne à « l'indépendancisme » des pays de la Ligue arabe un coloris assez particulier. Quelle a été son expression en politique étrangère ?

On sait que la guerre puis le blocus contre Israël constituent l'un des soins politiques essentiels de la Ligue arabe. Bornons-nous à constater que ce conflit local n'a pas duré dans sa phase guerrière et qu'il a dépendu des « Grands » d'arrêter l'effusion de sang.

Les Français, eux, sont de longue date payés pour savoir ce qu'on peut attendre de l'hostilité de la Ligue arabe; ses intrusions dans les affaires d'Afrique du Nord,

5. Cf. Ch. Bloch, « Le Proche-Orient dans la crise internationale actuelle », *Politique étrangère*, 1951, p. 79.

:s intrigues ne se comptent plus : là encore, elles n'ont ı, elles ne pouvaient amener un conflit armé grave. La rande-Bretagne elle-même a éprouvé, éprouve et éprou- ;ra encore avec l'Égypte des difficultés diverses. Elles ɔn plus ne semblent pas risquer d'entraîner la guerre, ais elles gênent évidemment les plans occidentaux de éfense du Moyen-Orient, sans pour autant favoriser une uelconque négociation avec Moscou. Le bilan de l'acti- ité locale de la Ligue arabe a donc été de charger toute atmosphère méditerranéenne de miasmes et de détes- ıtions sans risquer cependant jamais d'aboutir vérita- lement à une grave conflagration : il est plus facile de ;mer la haine, voire d'ébranler un équilibre, que de dé- naîner la guerre.

Mais quels ont été vis-à-vis du grand conflit interna- onal le rôle, la tendance des pays arabes ? Le premier ropos a été la création d'une sorte de troisième force, de loc neutre. Il s'est manifesté de longue date... et l'am- ition semble n'en avoir, à dire vrai, jamais été aban- onnée. Ce courant neutraliste n'a cessé d'être extrême- ıent fort dans l'opinion arabe. En mars dernier, ainsi, n appel au peuple irakien en ce sens, était lancé par ingt-quatre personnalités politiques importantes. Ce ıessage devait avoir dans les différents pays de fortes épercussions. En Irak encore le parti de l'Istiqual, qui onstitue une opposition de droite, affirmait une position emblable. En Égypte des opinions analogues se sont oujours manifestées préconisant déjà la neutralité dans 'affaire de Corée par le motif que les Nord-Coréens ı'avaient pas le monopole de l'agression. De fait, alors ıue tous les autres pays arabes se sont prononcés pour la :ondamnation de la Corée du Nord, l'Égypte elle, s'est ıbstenue dans le vote du 27 juin 1950; la dernière mani-

festation de neutralisme à propos de Suez a donc de nombreux précédents.

Mais en fait les pays arabes n'ont cessé de se débattre, d'osciller entre l'affirmation de la politique de troisième force, de neutralité, et celle d'obtention de conditions plus avantageuses pour une collaboration avec l'Occident.

Ainsi, le 2 janvier 1951, la Ligue décidait que les six États arabes, membres de l'O.N.U., s'abstiendraient dans le vote de la motion américaine condamnant la Chine communiste. Mais en réalité cette position ne devait pas être tenue : dès janvier l'Irak et le Liban faisaient défection en votant avec les États-Unis pour la condamnation de la Chine communiste. Le 2 février 1951, la Ligue arabe déclarait qu'elle s'en tenait aux principes de la Charte des Nations Unies et qu'elle lutterait dans ce cadre pour éliminer la menace de guerre. Mais elle subordonnait à l'obtention d'un certain nombre de satisfactions, sa collaboration à la politique de l'O.N.U.

Des courants contraires traversent ici une orientation générale; la Jordanie, plus sensible à l'influence anglaise, affirme que le communisme demeure le plus grand ennemi, la tendance de l'Égypte est inverse; ces conflits, qui empêchent l'établissement d'une position de défense commune, empêchent à plus forte raison une orientation commune efficace dans la politique entre les deux blocs.

La Ligue arabe ne pouvait, dans de telles conditions, jouer le rôle de négociateur, de frein aux extrémismes, qu'elle a laissé à l'Inde. Finalement l'indépendance à l'égard des blocs ne contribuera guère à apaiser les conflits mais tentera, avec un succès incontestable, de valoriser les positions propres. Le récent refus de l'Égypte d'accepter de s'associer à une défense du Moyen-Orient

et du Canal de Suez avec les trois Occidentaux et la Turquie, est, on le voit, dans la ligne de la politique antérieure. Et on se serait épargné une surprise si on avait mieux connu cet état d'esprit.

« L'Égypte n'envisage de signer aucun traité de défense, déclare Salaheddine pacha dans une conférence de presse le 5 novembre 1951 (*Le Monde* du 7); il précise aussitôt « tant que la Grande-Bretagne occupera Suez et le Soudan ».

Dans la presse syrienne (*Alif Ba*, 16 octobre 1951, *Orient-Occident*, n° 2280), c'est sur la nécessité d'un réglement préalable du conflit palestinien qu'on insiste : Le mouvement d'opinion fut si fort qu'il entraîna le remplacement d'un Premier Ministre trop occidental par un autre neutraliste.

C'est donc un état d'esprit général que résume Azzam pacha (déclaration au journal *Le Monde* du 4 novembre 1951) en affirmant : « Si nous obtenons satisfaction et que nos aspirations se trouvent réalisées, peut-être pourrons-nous alors envisager d'étudier avec les puissances occidentales des plans de défense éventuels. » (Comparer *Combat* 16 novembre 1951.) « D'ici là, seuls nos problèmes d'indépendance nous intéressent » (*Le Monde* précité).

C'est la lésion d'intérêts nationaux qui fonde ainsi un neutralisme déclaré provisoire.

« Défense de l'Orient, contre qui ? » titre *Al Chaiq*, journal libanais du 4 octobre (*Orient-Occident*, n° 2280). « C'est Washington, Londres et Paris qui sont les agresseurs effectifs du Moyen Orient. C'est contre eux que la logique veut que nous nous défendions. »

L'exemple de la Ligue arabe illustre ainsi très nettement la combinaison de données contradictoires : une

ostentation de neutralisme que nourrit la xénophobie de l'opinion publique mais qu'altèrent le défaut de coordination, et le souci d'obtenir des conditions plus avantageuses à une éventuelle collaboration. Le nationalisme de la Ligue arabe lui a fait désirer l'apaisement et afficher l'indépendance : son défaut de cohésion, l'absence de vues d'ensemble rendent précaire cette position — et font apparaître la ligue comme plus préoccupée de monnayer l'abandon de ces thèses que capable de les faire contribuer à une politique de rapprochement positif.

IV. — Israël

Les considérations de voisinage conduisent à traiter d'Israël aussitôt après avoir parlé des pays de la Ligue arabe.

Quelles sont ici les données ? Un État nouveau s'est créé. Sa première occupation est d'exister, et pour cela il a besoin, devant l'hostilité et la menace des États arabes, du bienveillant appui de toutes les grandes puissances. Le 18 mars 1948 il obtient celui des deux premières; entre les États-Unis et l'U.R.S.S. ce fut une course de vitesse disputée sur quelques heures pour savoir qui reconnaîtrait le premier le nouvel État. La majorité des dirigeants israéliens sont, par leur formation, religieuse ou socialiste réformiste, plutôt tournés vers l'Occident; mais le bloc oriental pourrait fournir à Israël des armes dont le besoin est tragique; au delà du Rideau de fer, il y a aussi des millions de Juifs qui constituent des immigrants possibles[6]. Cette complexité de données, cette

6. Sur ces éléments du problème voir Von Weisl, « Quelques problèmes économiques et stratégiques de l'État d'Israël », *Politique étrangère*, 1950, p. 277.

cuité et cette difficulté du problème de l'existence même ont qu'au début l'indépendance des blocs est apparue l'opinion israélienne comme un impératif très commu-ément admis.

Assez vite cependant, la situation internationale et les raisons de politique intérieure (notamment le conflit avec e parti socialiste pro-oriental du Mapam) amènent l'opi-ion à évoluer. Les débats parlementaires montrent que es conflits de politique intérieure et l'opposition du Ma-pam, loi de freiner l'évolution vers l'Ouest, l'accélèrent plutôt en amenant les gouvernants à attaquer des oppo-sants « qui ne jouiraient pas de la liberté dont ils usent en Israël s'ils étaient dans les pays qui ont leur sympa-thie » (Knesset, 21 juin 1949).

Déjà le 15 juin 1949, M. Moshe Sharret avait fourni une expression plus nuancée de la position d'Israël, en donnant l'assurance que son pays ne « s'identifierait » avec aucun des blocs. C'était la politique de *non-identi-fication*, suivant une formulation assez heureuse, déjà distincte de la neutralité primitivement envisagée.

C'est ainsi qu'Israël a voté pour la condamnation de la Corée du Nord lors de son agression et qu'il a, dans l'ensemble, fait partie de la majorité de l'O.N.U. Toute-fois, par une attitude voisine de celle de l'Inde, son représentant a déconseillé le franchissement du 38e paral-lèle et suggéré la poursuite des négociations avec la Chine. Si Israël n'a pas été avec l'Inde au nombre des signataires de la « motion des douze », en faveur des pourparlers avec la Chine populaire, c'est parce que les États arabes avaient fait savoir qu'ils ne signeraient pas à côté d'Israël et que, dans ces conditions, les nombreux États arabes ont naturellement été préférés comme co-signataires à l'unique Israël.

Le déplacement politique, l'éloignement de la neutralité première ne pouvaient passer inaperçus d'une opinion évoluée : aussi les dirigeants s'efforcent-ils de s'écarter le moins possible des apparences d'indépendance à l'égard des blocs. Le 18 mars 1951, prenant la parole à Tel-Aviv devant le congrès du parti Mapai, M. Moshe Sharett, ministre des Affaires étrangères, annonçait que le gouvernement d'Israël avait demandé des armes aux puissances orientales et occidentales. Après avoir déclaré que le gouvernement israélien ne perdait pas l'espoir de récupérer un jour les millions de Juifs se trouvant en Russie, il insistait sur la « neutralité absolue » de l'État d'Israël et démentait formellement les informations selon lesquelles son gouvernement aurait reçu des États-Unis une offre d'aide dans le cadre du plan Marshall, et celles selon lesquelles les États-Unis auraient exercé une pression quelconque sur Israël pour le faire entrer dans le groupe des Nations occidentales. M. Sharret déclarait en terminant que l'État d'Israël ne pouvait adhérer à aucun « mouvement pour la paix » sous l'égide soviétique, un tel mouvement impliquant, selon lui, une prise de position pour une idéologie contre une autre contraire à l'idée de neutralité. Et le 30 avril 1951, M. Ben Gourion insistait sur le sort des millions de Juifs de l'Europe orientale empêchés par l'U.R.S.S. de rejoindre la Palestine.

Aujourd'hui encore on parle beaucoup du rôle éventuel d'Israël dans les plans occidentaux de défense méditerranéenne; la qualité de l'armée israélienne semble être pour le jeune État un atout propre à diriger la faveur des Trois vers Jérusalem plus que vers Le Caire. Le récent débat de la Knesseth laisse penser qu'Israël fera écho à cette invitation et acccentue son orientation occidentale, au moins jusqu'à un autre point.

Ainsi la politique d'Israël est passée de la neutralité firmée à un rapprochement avec l'Occident plus encore ıns les faits que dans les mots.

Cette évolution s'explique, sans doute, à la fois par le ouvement général du monde peu favorable à la neualité, comme aussi par la situation même du nouvel tat; ne recevant pas du bloc oriental l'aide en immiants, qu'il avait espérée, il se tourne nécesairement ıi lui est indispensable, et la garantie dont la contiıelle menace arabe fait sentir la nécesisté à un État olé dans un voisinage violemment hostile. Cependant état d'une opinion politiquement évoluée, à forte inıence socialisante, fait rechercher dans le camp occiental des positions conciliantes et compréhensives. sraël voudrait faire plus pour la paix du monde, qui intéresse dans son existence nationale comme dans la réservation physique des parents de ses ressortissants pars à travers le monde; mais il est trop menacé pour ouvoir beaucoup s'avancer.

(*A suivre.*)

LÉO HAMON.

EMIGRATION EUROPEENNE

A l'occasion de la conférence de Naples, convoquée par l'Organisation Internationale du Travail pour proposer une « Administration des Migrations », vingt-sept nations et diverses organisations intergouvernementales, comme la F.A.O., l'O.E.C.E., l'O.I.R., s'étaient rencontrées au début d'octobre, et si elles n'avaient pas réussi à adopter une solution constructive, elles avaient pu constater, chiffres en main, l'énorme surpopulation de plusieurs pays d'Europe occidentale.

En effet, le rapport de l'Autriche montrait que, depuis la fin de la guerre, 350.000 réfugiés ou expulsés étaient entrés sur son territoire. Actuellement 170.000 personnes (sans compter leur famille) devraient et voudraient émigrer. Elles ne sont pas, pour la plupart, de nationalité autrichienne, sauf quelques médecins et autres personnes appartenant à des professions libérales.

La République fédérale d'Allemagne annonçait la présence sur son territoire de 7.800.000 réfugiés ou expulsés, sans compter 1.300.000 Allemands de la zone orientale. L'Allemagne occidentale peut intégrer dans son économie une bonne partie de ce superflu, mais elle estime que 1.200.000 personnes au moins devraient émigrer.

En Grèce la guerre civile a provoqué le déplacement de 700.000 personnes : 140.000 réfugiés n'ont pas encore pu trouver un établissement. De plus, le nombre des

meurs des villes s'élève à 160.000. Le chômage dans campagnes est imposible à calculer parce qu'il est squé par le travail à mi-temps.

En Italie le nombre des travailleurs qui ne peuvent être orbés par l'économie est de 3.700.000 : ce nombre nprend les chômeurs inscrits, ceux qui ne le sont pas viron 700.000), les chômeurs partiels de l'agriculture 0.000) et les travailleurs employés en surnombre dans dustrie et dans l'agriculture (100.000 environ). Le ffre total représente des manœuvres industriels et icoles, des ouvriers qualifiés, et des personnes apparant aux professions libérales.

Malte estime que 12.000 personnes devraient émigrer que année pour équilibrer son économie.

Les Pays-Bas évaluent à 25.000 âmes le minimum nuel qu'ils devraient pouvoir expatrier définitivement.

Le territoire de Trieste annonce qu'en juin 1951 il ait 18.000 chômeurs et 12.000 réfugiés.

Il faut ajouter à cette énumération les 150.000 person- qui sont encore à charge de l'O.I.R. : elles sont, de ites, les moins faciles à utiliser et à faire accepter par communautés nationales.

La France et la Belgique sont encore aujourd'hui des ys d'immigration : elles ont d'ailleurs dans leurs colo- s et protectorats des terrains d'expansion, qui ne comrtent plus autant de possibilités qu'avant guerre, mais stent de bonnes soupapes de sûreté. Il en va de même ur le Portugal, dont le surplus peut se déverser sur Mozambique.

Le Royaume-Uni appelle sur son territoire des travailirs manuels provenant des pays d'émigration; mais, autre part, il envoie dans tout le Commonwealth des oyens britanniques techniciens ingénieurs ou diverseent qualifiés. Cependant, de l'Inde pendant la guerre, Moyen-Orient lors des récentes affaires de Perse, et entôt d'Égypte et du Soudan, ces mêmes ingénieurs,

techniciens, médecins, personnel hospitalier, remontent vers l'Angleterre. Jusqu'ici les possibilités d'expansion offertes par les colonies africaines et les débouchés largement ouverts aux citoyens britanniques dans tout le Commonwealth compensent surabondamment le reflux créé par la fermeture des portes orientales, éloignant l'appréhension, même lointaine, d'une pression démographique exagérée en Grande-Bretagne. Il n'en vas pas de même pour tous les pays coloniaux d'Europe : d'Indonésie vers la Hollande, d'Ethiopie, d'Erythrée de Lybie vers l'Italie un grand replis de colons, de personnel administratif, de techniciens, de simples agriculteurs a depuis huit ans compliqué le problème démographique de ces nations et de ce fait, resserré l'Europe sur elle-même.

D'autre part, le rideau, dit de fer, empêche la moindre émigration de l'Occident vers l'Orient, mais, par un curieux phénomène d'osmose, pendant longtemps il n'a pas entravé le mouvement contraire. En 1946 il y eut l'exode massif des Italiens de la Vénétie Julienne et de la Dalmatie vers l'Italie centrale; ces réfugiés laissèrent leurs pays, leurs terres, leurs maisons et souvent leurs biens meubles : ils vinrent surcharger une communauté qui, ne pouvant leur fournir des emplois, les aidait seulement par des subsides d'assistance, solution, à tout point de vue, désastreuse.

Pendant toutes les années qui ont suivi la guerre, comme le démontrent les chiffres énoncés au début de cet article, des réfugiés ou des expulsés ont afflué en Autriche et en Allemagne occidentale : ils arrivaient démunis de tout et sans travail. Ainsi l'Europe occidentale qui voyageait autrefois pour administrer ses gens et ses richesses, d'Extrême-Orient jusqu'en Extrême-Occident, semble aujourd'hui paralysée, resserrée entre les nations d'obédience communiste auxquelles elle n'a garde de s'attaquer, et ces vastes pays d'au delà l'Océan, encore très peu peuplés, mais dont les habitants nous opposent un nationalisme de grands propriétaires terriens. Ces

erniers ont tous une origine européenne : anglo-saxonne, spagnole, allemande, portugaise, italienne; mais ils s'en ouviennent moins qu'ils ne se sentent responsables de es immenses territoires dont ils portent fièrement le om. Ils sont jaloux de leurs richesses latentes et metent leur gloire à les conquérir, comme nous, étroits pays l'Europe, avons employé notre vitalité, siècle après siècle, à dominer le bassin méditerranéen, à nous enfoncer par les armes ou le commerce dans le Moyen-Orient, à nventer l'Amérique et l'Australie, à coloniser l'Afrique, à voler quelque morceau d'Extrême-Orient et à nous comporter d'ailleurs en maîtres sur les terres dont nous ne nous étions pas emparés *manu militari*.

Ces nations nouvelles, au contraire, doivent conquérir eur propre territoire : la frontière est déjà tracée bien au delà de leurs possibilités actuelles de peuplement. Ils doivent se choisir des habitants, trouver des capitaux pour exploiter leurs biens et les porter à un maximum de rendement. Ils entendent faire cela en évitant les sottises que nous avons accumulées un peu partout (à côté des réussites qu'a réalisées notre dynamisme). Ils connaissent toutes les techniques, s'il leur arrive d'ignorer les philosophies. Les techniques agissent toujours davantage sur la vie humaine elle-même et remplacent les doctrines sacrées. Ils savent que des machines en voie de perfectionnement continuel aident et remplacent les bras humains et parfois les cerveaux : à cause de cela ils savent qu'ils n'auront pas besoin d'une quantité massive de main-d'œuvre. L'espace qui les sépare évite entre eux la haine; ils ne s'aiment pas non plus : à quoi cela leur servirait-il ? De même ils n'éprouvent à l'égard de notre vieille Europe qui se croit encore le centre des cœurs, ni sympathie ni répulsion, ni respect, ni même mépris. En ce moment nous représentons pour eux un réservoir de main-d'œuvre et de capitaux; nous sommes aussi l'un des points où une poussée communiste pourrait se produire. Si les citoyens des États-Unis, qui sont infiniment

plus solidaires et plus informés de nos problèmes, plus fermement engagés dans la lutte anticommuniste, prennent au tragique une telle éventualité, les Australiens, par exemple, s'en préoccupent moins que des mouvements d'Extrême-Orient : ils n'accéléreront pas pour autant leur politique d'immigration. Pour eux, celle-ci doit avant tout représenter une bonne affaire, et les bonnes affaires se font lentement, en fatiguant l'adversaire : c'est ainsi qu'ils entendent importer au meilleur prix des capitaux et des hommes. Au contraire, l'urgence pour certains pays d'émigration est telle qu'ils sont disposés à contribuer au financement d'entreprises hors de leurs territoires, sans la perspective d'autres bénéfices que l'emploi de leurs émigrants, dont ils perdront complètement le capital-travail, car ceux-ci prendront bientôt la nationalité de leur nouveau pays. Ces financements se font et se feront au moyen de capitaux qui se trouvent déjà dans les pays d'immigration (crédits gelés) et aussi de capitaux que les pays donneurs exportent de leurs territoires nationaux eux-mêmes.

Quant à la main-d'œuvre, les missions des pays employeurs viennent la choisir sur place. Leurs commissions médicales n'éliminent pas seulement les faibles et les malades : elles sélectionnent les hommes de plus belle race. Un service d'enquête politique extrêmement mystérieux et qui ne semble pas toujours en contact avec les administrations locales, élimine les candidats qui portent la moindre tache de nazisme, fascisme ou communisme. Il est difficile, sinon impossible, de leur faire comprendre combien ces étiquettes ont souvent signifié, pour les humbles, dans le passé et dans le présent, une réaction de révolte devant l'impossibilité de vivre et qu'elles sont dangereuses seulement si la misère se prolonge et si on organise le potentiel de ces sentiments; au contraire, rassurés sur leur avenir, insérés dans une économie productive, les extrémistes se révèlent souvent hors d'Europe d'excellents démocrates. Mais les pays

d'immigration ont le temps, et si, curieusement, cela ne les pousse pas à réfléchir, cela leur permet de composer leur population avec art. Il leur faut des sujets parfaitement sains, politiquement indifférents, célibataires de préférence, et pour la plupart du sexe masculin : une famille formée avant que le travail n'ait commencé à produire des bénéfices représente un poids et un danger pour la société. De plus, si elle arrive déjà constituée, elle risque de devenir un centre de cette civilisation européenne techniquement indéfendable.

Comment devons-nous juger ces procédés ? Mais nous n'avons pas à les juger du tout. Ces gens conçoivent l'amour de leur pays à leur manière : l'amour des nôtres nous porta, il n'y a pas si longtemps, à des actes encore moins justifiables. Les pays d'immigration n'ont aucune raison de s'attendrir sur nos problèmes. C'est à nous, Européens, de les résoudre.

Avant de nous y attaquer il faut nous demander si nous voulons vraiment considérer cette affaire comme une affaire européenne ou bien si les pays qui ne sont pas directement intéressés, c'est-à-dire l'Angleterre, la France et la Belgique pensent qu'il n'est pas nécessaire pour eux de se solidariser avec les pays d'Europe pour qui surpeuplement et misère deviennent un problème tragique.

En effet, la solidité des liens qui unissent l'Angleterre au Commonwealth et la France à la France d'outre-mer, les possibilités congolaises de la Belgique et l'insertion extra-européenne que ces liens communiquent surtout aux deux premiers pays, peuvent leur permettre de penser qu'une union plus étroite avec des nations strictement enfermées dans leurs frontières locales ne leur convient pas et ne constitue pas pour eux un devoir. L'Allemagne, l'Autriche et l'Italie furent leurs ennemies durant la dernière guerre. La Hollande dont le gouvernement est resté leur allié pendant la guerre a, depuis, perdu ses

colonies et le jugement des Nations Unies n'a pas été étranger à ce fait. Quant à la Grèce, leur alliée vraiment héroïque, elle n'a pas retiré un réel bénéfice du traité de paix et demeure extrêmement pauvre, incapable de nourrir sa population, anxieuse de débouchés pour elle. Convient-il à l'Angleterre et à la France, grandes puissances extra-européennes, de cimenter leur union avec cette Europe boiteuse par une action commune pour résoudre des problèmes qui ne sont pas directement les leurs? Elles peuvent dans l'immédiat se permettre le plus splendide des isolements.

Si ces deux nations ne collaborent pas à un plan quel qu'il soit, capable de résoudre le problème de la surpopulation d'une manière non pas ruineuse, mais enrichissante pour l'Europe, les cinq grands pays d'émigration sont obligés de le résoudre en se désolidarisant eux aussi de l'unité « Europe » et en employant les moyens à leur portée : ils se serviront d'abord des possibilités offertes par l'Australie, les pays d'Amérique du Sud et le Canada. Pour l'Italie et la Grèce, seule l'Amérique du Sud peut être un débouché important, car les deux autres leur opposent des objections religieuses ou raciales (préférence évidente pour les Européens du Nord et la religion protestante). D'autre part, ces pays d'émigration peuvent compter depuis la fin d'octobre sur un crédit de dix millions de dollars voté par le Congrès des États-Unis pour contribuer aux frais de transports des émigrants dans un avenir immédiat. On pense aussi que les navires dont l'O.I.R. se servait pour les voyages de ses réfugiés pourraient servir (après la dissolution de l'O.I.R. en décembre) aux transports lointains des émigrants. Le coût du transport, qui est un problème pour l'émigrant pauvre et son gouvernement, sera singulièrement allégé par ces deux formes de contributions.

Mais en admettant que l'on réussisse à faire partir 150.000 personnes de janvier à juin 1952, le problème de la surpopulation européenne ne sera certainement pas

ore résolu et notre appauvrissement non plus : la pau-
isation de certaines régions d'Europe occidentale con-
uera d'augmenter; avec elle s'accentuera la désorga-
ation sociale. Pour peu que l'Europe communiste
r'ouvre ses frontières et nous envoie pour compenser
légement d'un premier départ un flot de quelques cent
le réfugiés inutilisables, nous serons Gros-Jean comme
rant. Et que fait-on en l'an de grâce 1951 de cinq ou
millions d'hommes inutilisés? La réponse est évi-
nte : on les mobilise comme soldats ou comme ouvriers.
est une réorganisation, mais massive et brutale. Qui
bilisera ces hommes? Eh bien! celui des deux blocs
i se trouvera en temps et lieu maître de l'Europe occi-
ntale.

Mais lorsqu'on est Européen, et donc doué depuis l'an-
tre Ulysse d'un esprit inventif et fertile, lorsque l'Afri-
e est à nos portes avec ses terres peu habitées et ses
hesses, elles aussi partiellement exploitées, lorsque les
oblèmes à résoudre sont simplement des problèmes de
mat et d'irrigation et que nous avons en main cette
meuse technique reine de notre âme et de notre temps,
y a quelque ridicule à se laisser utiliser de droite et de
auche au lieu d'entreprendre ensemble, avec imagina-
on, réalisme, solidarité, une exploitation commune de
continent que nous connaissons, sans aucun esprit
impérialisme, mais avec celui, plus efficace, qui carac-
rise les entrepreneurs. Si vous permettiez dans tout le
ontinent africain (sauf bien entendu en Afrique du Sud)
libre circulation des hommes et des capitaux, la libre
onstitution des sociétés et des entreprises, si vous limi-
ez cette liberté seulement par le respect des populations
ndigènes auquel veillerait un corps para-militaire d'élite
ecruté avec soin, instruit de même, animé d'un esprit
hevaleresque et un corps judiciaire correspondant, si
ous faisiez cela, Européens (mais vous ne le ferez pas
ar égoïsme, paresse, manque d'imagination et de dyna-

misme), il n'y aurait plus de problème de surpeuplement ni d'appauvrissement chez nous.

Mais, objectez-vous, que diraient l'Égypte, ou l'Éthiopie, par exemple? L'Égypte et l'Éthiopie seraient enchantées, pourvu qu'on leur envoie des entreprises et non des administrateurs ou des informateurs politiques. L'attitude actuelle de l'Éthiopie vis-à-vis des techniciens italiens en témoigne. Et que diraient les États-Unis? Si on parlait aux États-Unis de sociétés anonymes, d'enrichissement probable des individus d'Europe occidentale, d'équilibre des marchés, si on leur faisait comprendre que sur le continent africain il y aurait de nouveaux acheteurs pour leurs produits parce que les réfugiés misérables se transformeraient en entrepreneurs et travailleurs équilibrés financièrement, si on excluait le colonialisme administratif et militaire, les États-Unis approuveraient des deux mains, trop heureux de n'avoir plus à faire vivre la défaillante Europe. Trop heureux aussi de penser que, par ce système, l'Afrique entrerait pour de bon dans l'économie occidentale. Et puis, personne ne les empêcherait de venir eux aussi, dans une certaine mesure, entreprendre des travaux et exploitations là-bas.

En écrivant ces lignes j'en mesure l'inutilité; l'Europe n'a plus assez de dynamisme, plus assez d'esprit d'entreprise pour réaliser un si vaste projet. Alors? Alors elle sera ce que ses maîtres d'Orient ou d'Occident en feront... un réservoir de main-d'œuvre et rien d'autre.

VALDETTA GRIFEO.

LA TRAGÉDIE DE LA PITIÉ

d'après les romans de Graham Greene[1]

DES trois vertus théologales, s'il en est une qu'a méconnue notre temps, c'est assurément l'espérance. Tant bien que mal, la foi défend ses positions. La charité est étonnamment dure à déraciner, même du cœur des incroyants. Mais que vaut encore la *charité sans l'espérance* ? Telle est la question que nous pose avec insistance, avec angoisse, l'œuvre de G. Greene. Essayons donc de la poser avec lui, après lui : ce peut être l'occasion d'une salutaire méditation.

La charité sans l'espérance : définition sommaire mais, croyons-nous, exacte de la pitié greenienne. En veut-on une plus précise et nuancée ? Il faut la demander au roman *Le Fond du Problème* (*The heart of the matter*, 1948[2]). Le héros est un officier de police de Freetown (Sierra-Leone), le major Scobie, catholique que possède

1. On s'est limité volontairement à l'analyse de ces romans : *Le Fond du Problème*, *Le Ministère de la Peur*, *Rocher de Brighton*, *La Puissance et la Gloire* et *La Fin d'une liaison*, parce qu'ils semblaient les meilleurs et les plus représentatifs de la tendance étudiée. Il est bien certain que d'autres œuvres — comme *Tueur à gages* (*A Gun for Sale*, 1936) — pourraient fournir encore d'utiles indications.

2. Les dates indiquées sont toujours celles de la publication anglaise, seules importantes pour la chronologie de l'œuvre de Greene.

littéralement cette « passion », la pitié. Par une pente qu'on dirait presque fatale, toutes ses affections se dégradent en pitié. — Ainsi son amour pour sa femme : il avait rêvé de compréhension mutuelle; le bonheur, ç'aurait été cela; le rêve jamais n'est devenu réalité; et, les années passant, il n'a plus même la force de s'en étonner vraiment; du moins se console-t-il en pensant qu'il fournira toujours à Louise se succédané de bonheur : une protection vigilante, sa fidélité, des égards, une position honorable, les gestes de la tendresse, « cette pitié ». Mieux que quiconque, Scobie a conscience de son échec, aime son échec. « J'aime les vaincus », dit-il. La pitié, quand elle est à ce point lucide, ne va pas sans beaucoup d'amertume. — Scobie se flattait d'être fidèle à Louise, Mais Louise éloignée (elle s'ennuyait à Freetown et désirait prendre du repos en Afrique du Sud), il a fait la connaissance d'une malheureuse jeune femme, Hélène Rolt, rescapée d'un naufrage, qui pourrait être sa fille et sur laquelle il entend veiller paternellement. Il n'éprouve pour elle que compassion. C'est à cause de son « absence de beauté », de sa solitude, du besoin qu'elle a de lui, qu'il l'aime. Elle n'a que lui pour l'aider et la conseiller. Ce qu'il n'avait pas prévu — ou pas voulu prévoir — arrive un soir. Un instant de trouble, un baiser, qui les achemine à de plus coupables étreintes. Désormais l'un et l'autre se jouent la comédie de l'amour sans y croire. Parfois, cependant, il arrive qu'Hélène regimbe. Il est dur de n'être aimée que par pitié. La pitié ne rassasie pas la faim d'amour. Elle proteste alors : « Je ne veux pas de votre pitié... »

Mais qu'elle en voulût ou non était hors de question : elle l'avait. La pitié dans le cœur de Scobie couvait comme le feu brûle sous la pourriture. Jamais il ne pourrait s'en débarrasser. Il le savait par expérience : toute passion meurt, tout

nour s'épuise, mais la pitié survit à tout. Rien ne parvient user la pitié. La vie la nourrit sans cesse. Il ne connaissait l'une personne au monde qui fût indigne de pitié : lui-ême (p. 238-239).

Alertée par de « bonnes âmes », Louise Scobie rentre récipitamment d'Afrique du Sud. C'est le déchirement, : drame. Pris entre ces deux femmes, dont il aurait orreur de rejeter ou seulement de contrister l'une comme autre, Scobie ne saurait longtemps jouer un impossible ouble jeu. Non qu'il craigne de se compromettre. Mais ne peut éviter de faire souffrir : et c'est ce qui lui est lus que tout insupportable. Plus insupportable que de ıentir, bien que le mensonge coûte beaucoup à sa nature roite. Drame banal si l'on veut, mais qui tire toute sa randeur du fait que la volonté de Scobie le situe dans le egard même de Dieu. Nous disons bien la volonté de cobie et non celle de Louise. Car si Louise, pour 'assurer la fidélité de son mari, lui impose de commu-ier aux grandes fêtes liturgiques, c'est bien Scobie, seul, n pleine conscience, qui assume et son adultère et le acrilège qui ne réussit pas même à le masquer. Les ages les plus étonnantes du livre sont incontestablement elles où le triste héros hésite non entre sa pitié pour Louise et sa pitié pour Hélène, mais entre sa pitié pour es deux femmes et son amour (car c'est de toutes ses ffections, la seule que la pitié n'ait pas encore tout à fait ervertie), son amour de Dieu. Sans doute en vient-il par ne transposition aberrante à prêter à Dieu même un mour désespéré des hommes — sans espoir ou, du noins , sans autre espoir que des crachats sur sa face, le l'éponge de fiel et du coup de lance — une divine pitié. Abus évident, bien sûr : Scobie n'a nullement le droit de conclure, de ses affections déçues, déçues parce que défi-

cientes, à la déception finale de l'amour divin. Mais quel alibi pour un pécheur comme lui, *si Dieu même avait échoué*! — Le sacrilège étant trop lourd à porter, Scobie se résout au suicide : le péché suprême, qui scellera, croit-il, sa damnation. Car sa lucidité ne l'abandonne à aucun moment.

> Oh! mon Dieu, dit-il, c'est moi le seul coupable, car je n'ai jamais cessé de connaître les réponses. J'ai préféré te faire souffrir plutôt que de peiner Hélène ou ma femme, parce que ta douleur, je n'en suis pas le témoin, je ne puis que l'imaginer. Mais il y a des limites à ce que je puis te faire... à ce que je puis leur faire... (p. 354).

L'homme qui n'a pu supporter le scandale de la souffrance, aux abois à présent, ne peut plus que se supprimer lui-même pour supprimer le scandale, puisqu'il n'a pas su découvrir l'autre issue qui aurait été l'acceptation et le dépassement de la souffrance. L'unique autre. Car il n'y en a pas de troisième, La troisième issue imaginée par les modernes n'en est pas une : on ne supprime pas la souffrance. Scobie est assez bon catholique pour le savoir : il est dommage qu'il ne le soit pas assez pour endosser la souffrance comme le Christ a fait de la Croix. Son excuse est, sans doute, qu'il a trop baigné dans l'atmosphère délétère de notre temps. L'espérance terrestre, c'est-à-dire l'espérance dégradée, a acheminé chrétiens et non-chrétiens, chacun dans sa sphère, mais selon un même rythme, au désespoir. Voilà l'évidence que nous inflige G. Greene.

La preuve que la pitié de Scobie n'a pas retenu ce qui est l'essence même de la charité : la joie et la communion dans la joie, c'est qu'elle le condamne à la tristesse et à la solitude. Il veut donner aux autres le bonheur. Mais

orsqu'il lui advient une fois par hasard d'y goûter lui-même, quelle navrante expérience!

A part le bruit que faisait la pluie en tombant sur la route, ur les toits, sur son parapluie, il n'entendait absolument rien. eule, la mourante plainte des sirènes continua un instant de ibrer à son oreille. Plus tard, Scobie eut l'impression qu'il vait atteint, à ce moment-là, l'extrême limite du bonheur : tre seul, au milieu des ténèbres et sous la pluie battante, ans amour et sans pitié (p. 178).

Et l'on comprend que ceux qu'il aime, que ses proches 'accusent d'égoïsme. Louise, Hélène, Wilson (le fonc-ionnaire-poète qui courtise Louise) lui redisent tour à our : « Vous n'aimez personne. Vous n'aimez que ous. » Accusation injuste. Et pourtant, dans son avidité prendre et garder par devers lui toute souffrance, il y un véritable égoïsme. Comment partagerait-il la joie elui qui refuse de partager la souffrance? Et n'a-t-il pas létruit en son cœur ce qui pouvait accrocher et retenir 'amour? « *Il n'aimait vraiment que Dieu* », concluent Louise et le P. Rank à la dernière page du livre — sans loute parce qu'il n'eut jamais le courage de faire souffrir que Lui seul. S'il n'épuise pas le destin du major Scobie, e mot contient sa part de vérité.

En la personne d'Arthur Rowe, le héros du *Ministère de la Peur* (*Ministry of Fear*, 1943), Scobie avait déjà un frère aîné. Mais Rowe n'était qu'une esquisse; Scobie offre le portrait achevé. Aussi bien Greene n'a-t-il classé *Le Ministère de la Peur* que parmi ses *divertissements*, tandis qu'il conférait au *Fond du Problème* la dignité du *roman*. Couverture verte pour celui-ci, bleue pour celui-là : les pratiques de l'éditeur Laffont ont leur symbolisme. Et le cas Rowe ne mériterait guère de nous rete-

nir s'il ne nous permettait d'élargir le débat en nous transportant du plan individuel au plan social.

Il n'est pas niable qu'après Scobie, Rowe apparaît quelque peu sommaire. La passion de la pitié le possède aussi :

> Il ne pouvait tolérer la souffrance chez autrui. Et pour l'apaiser il aurait fait n'importe quoi. Oui, n'importe quoi (pp. 25-26).

Il a tué sa femme, malade incurable, pour abréger son supplice. Le jury l'a d'ailleurs acquitté, *par pitié* aussi. Car tout le monde, dans l'Angleterre des années 1930 (jury, presse, public des tribunaux), semblait encore communier dans le même idéal de pitié facile. Idéal pourtant anachronique déjà. Déjà s'élevait la vague des totalitarismes menaçant de tout submerger. Et la guerre a suivi. C'est la guerre quand commence l'action. Londres est la proie des bombes allemandes. Les bombardements, qui jouent à plusieurs reprises leur rôle dans l'action, constituent l'orchestration très significative du drame. Parmi ces bombardements, — et tant de décombres déjà, — parmi la guerre, il n'est plus possible de cultiver ni ses vieilles habitudes ni sa morale coutumière. Rowe en fait l'expérience, non sans effroi. C'est ainsi que, au cours d'un rêve qu'il fait dans un couloir du métro, pendant une alerte, il croit voir sa mère et lui parle :

> — Tu sais, maman, nous vivons une vie artificielle maintenant, le thé servi sur la pelouse, les vêpres, le croquet, les amies, leurs potins et le jardinier poussant sa brouette chargée de feuilles mortes... Tout cela c'était le bon vieux temps et, bien que des romanciers nous en parlent encore dans de nombreux livres, toutes ces choses n'appartiennent plus qu'au passé (p. 87).
>
> ... Tu avais l'habitude de te moquer de Mlle Savage et des livres d'aventures qu'elle lisait, oui, les espions et criminels avec leurs poursuites éperdues en automobile, mais, maman,

c'est la vie que nous vivons à présent... c'est ce qu'est devenu le monde depuis que tu l'as quitté... Le monde a tant changé que l'on pourrait croire qu'il a été remodelé par un Conan Doyle ou un William Le Queux (p. 88)[3].

La fin du rêve semble revêtue d'un sens particulier. Elle suggère ce dénouement nouveau à la tragédie de la pitié : la révolte de la pitié qui soudain se change en furie. Et, à ce compte, elle indiquerait déjà comment la pitié peut se muer en son contraire.

(Un jeune chien) ... ayant attaqué un rat, le secouait et le malmenait avec les mille gambades particulières à un chiot.
Tout à coup, Arthur ne put supporter ce spectacle et, saisissant une batte de cricket, il assomma le rat et ne s'arrêta plus de frapper de peur qu'il fût encore vivant...
Et personne ne devina que son acte avait été motivé par son aversion de la souffrance et par charité (p. 89).

Quoi qu'il en soit, Rowe incarne le *parti de la pitié*, est promu par les circonstances champion de ce parti contre le parti adverse, contre le *parti impitoyable*. Les bombes ne sont pas toute la guerre. Celle-ci a un autre visage : la « cinquième colonne » — espionnage, chantage organisé, toute confiance sapée systématiquement. C'est le « ministère de la Peur » (p. 166). Un méchant hasard a mis Rowe en contact avec ses représentants, astucieux voleurs de documents qui ne respectent ni la morale courante ni la vie humaine. On entrevoit tout un réseau camouflé sous les apparences hétéroclites d'une association charitable et d'un club de spirites. La cheville ouvrière en est Hilfe, un émigré autrichien, qui se donne pour une victime du nazisme. C'est de lui — et de tous ses complices — qu'Anna Hilfe, sa sœur — une âme

3. On peut penser que Greene justifie ici la forme du roman policier si souvent adoptée par lui.

pitoyable égarée dans le parti impitoyable — déclare à Rowe :

> Vous vous croyez pire que les autres, mais vous n'avez agi [allusion au meurtre de sa femme] que parce que vous ne pouviez voir tant de souffrance. Mais *eux*, croyez-moi, peuvent voir souffrir indéfiniment. Ce sont des gens que rien n'émeut (p. 137).

Avec Hilfe, nous butons contre le dilemme de notre société moderne laïcisée, et laïcisée jusque dans son espérance. En effet, ses tenants ont toujours postulé la même fin : le maximum de bonheur pour tous ici-bas. Ils s'opposent toutefois dans le choix des moyens. Les uns (Scobie, Rowe) veulent prendre sur eux la souffrance de ceux qu'ils aiment pour les en délivrer — en vain, nous l'avons vu. Les autres consentent passagèrement à la souffrance, voire à une orgie de souffrance, pour, à ce prix, l'abolir à jamais. C'est la théorie de Hilfe, empruntée à Lénine et à ses émules :

> Concentrez vos efforts afin d'exercer la terreur maximum pendant une période minimum (p. 288).

Double illusion condamnée à un double échec. Pour ceux qui refusent le dilemme, Greene n'imagine que deux échappatoires : la perte de la mémoire et le mensonge. Rowe, conscient et pitoyable, est « un homme malheureux » (titre de la première partie); frappé d'amnésie à la suite d'une explosion, coupé de son passé, réfugié dans l'oasis paisible d'une maison de santé, il redevient « un homme heureux » (titre de la deuxième partie). Malheureusement l'amnésie ne dure pas. Le passé émerge peu à peu et se regroupe dans sa mémoire. Il se rappelle — ou on lui rappelle — tout : ses angoisses, son crime. Il rapprend que vivre c'est faire souffrir. Il n'a plus

qu'un recours alors, ce recours qui répugnait tant à Scobie, le mensonge. Et c'est sur le mensonge qu'il fondera son amour pour Anna Hilfe, son amour et leur commun bonheur à venir.

Longtemps, ils restèrent immobiles et silencieux. Leurs preuves ne faisaient que commencer. Ils étaient comme ces explorateurs, qui du haut d'une montagne découvrent un marécage s'étendant à l'infini. Toute leur vie ils avanceraient pas prudents, ne parleraient jamais à la légère. Ils s'épieraient comme des ennemis : ils s'aimaient tant. Ils ne sauraient jamais s'affranchir de la crainte d'être découverts (p. 318).

De même que les deux Cités — la terrestre et celle d'en haut — sont, selon saint Augustin, inextricablement mêlées, de même les deux partis greeniens — le pitoyable et l'impitoyable — confondent souvent leurs effectifs. Ainsi, avons-nous vu Anna Hilfe enrôlée malgré elle sous la bannière de la peur. Un autre personnage, épisodique d'ailleurs, Mrs Wilcox, offre le cas inverse. Fanatique, son fanatisme est simplement mis au service de la « bonne cause », la cause de l'Angleterre et du passé — qui avait donc aussi ses « impitoyables ». Le débat va loin. L'individu et la société, vidés de leur espérance, hésitent, au fond, entre la pitié et la cruauté provisoire — provisoire pour combien de temps ? La société, l'individu bronchent parce que la souffrance leur est devenue un scandale. La chrétienté presque entière bronche aussi parce que, aujourd'hui plus que jamais, la Croix est redevenue le suprême scandale.

Pour douteuse qu'elle soit, l'issue cherchée existe. Mieux, elle est restée à portée de notre main. De la pitié à la charité, l'écart est infime autant que décisif. Mais l'erreur la plus habituelle consiste à confondre cet écart

avec celui — codifié, mesurable — qui sépare le juste de l'injuste.

Comme la pitié, dans *Le Ministère de la Peur,* la justice dans *Rocher de Brighton* (1938) a son champion : Ida Arnold. Curieux champion, en vérité, que cette grosse femme, « maternelle et nourricière », capable sans doute de *pécher fortement,* mais toujours dans les règles : dans les règles qu'elle s'est une fois fixées. Car elle se flatte d'être *régulière,* si elle n'est pas morale au sens où l'entend la société bourgeoise, et elle aime qu'on le soit. Les cadres de son éthique sont sommaires. Ils n'en sont que plus rigides, et elle ne les défend qu'avec plus d'âpreté. De sorte que si la pitié trouve place dans sa vie — sa pitié pour Fred Hale, par exemple, vivant, puis mort — elle se contient à l'intérieur de ces cadres. Bornée et féroce, dès qu'elle sent son univers compromis, elle est, supérieurement, le policier du roman : elle tient l'exacte comptabilité du juste et de l'injuste; mais elle reste imperméable au travail de la grâce. La dramatique partie qui se joue entre les deux protagonistes, Pinkie, l'apache, l'adolescent chef de bande, et Rose, l'humble serveuse de « chez Snow », lui demeure totalement incompréhensible. Aussi le satanique Pinkie, en fin de compte, passe-t-il infiniment plus près de Dieu qu'elle. « Entre l'étrier et le sol »... répète-t-il plusieurs fois sans plus se rappeler la fin du dicton entendu dans sa petite enfance et à moitié oublié. Il en a retenu assez, pourtant. « Entre l'étrier et le sol », il y a encore tout le temps que Dieu se manifeste. Vigny, dans *Eloa,* avait déjà mis en scène la toute-charité qui se perd dans l'espoir d'arracher Satan au mal. Dans un contexte totalement différent et dans une intention plus profonde, Greene a repris le sujet du poème. Rose est l'innocence

la pitié — Pinkie est le crime et le péché. Du moins nt-ils — ne disons pas parce que catholiques et oyants, mais parce que lucides et sincères — sur le ême plan, ce plan auquel Ida Arnold et ses pareils n'atindront jamais, le plan de la Grâce. « Elle n'est pas mme nous », dit très simplement Rose en parlant Ida. Chez Scobie et Rowe, images de trop de nos conmporains et peut-être de nous-mêmes, nous assistions la dégradation de la charité en pitié. Ida Arnold est la tié prisonnière de la norme, une pitié exsangue, morionde. Avec Rose s'amorce le mouvement de remontée e la pitié vers la charité.

Rose aime Pinkie. Pas à cause, certes, de son illusoire uissance dans le mal. C'est son âme qu'elle aime en lui. on âme faible et orgueilleuse. Elle a pitié de lui, sainement pitié. Elle partagera son pain maudit : sinon ses rimes (qu'elle devine avant de les connaître), du moins a jeunesse sans joie, le mariage sans la bénédiction du rêtre, et, s'il le faut, le châtiment, la mort, le suicide à eux — au bout du compte, l'Enfer éternel. De toutes es forces, elle le défend contre la justice (Ida Arnold), omme elle voudrait pouvoir le défendre contre Dieu même. Mais contre Dieu, elle est impuissante si Pinkie e l'aide; et elle le sait. Elle en prend même son parti ans la mesure où il lui semble qu'il ne lui est demandé ue de témoigner sa pitié. De faibles échos s'éveillent l'ailleurs peu à peu dans l'âme du gamin.

Ce qu'il y avait en lui de plus mauvais avait besoin d'elle et ne pouvait subsister sans un peu de sa vertu.

C'est-à-dire que le mal n'existe jamais à l'état pur. Pur, il se détruirait. Une injection de bien l'entretient — mais en le niant du même coup. La pitié de Scobie

pour Louise se perdait dans les habitudes et les conventions. La pitié de Rose pour Pinkie atteint le tuf sacré de l'être. Car, enfin, Scobie ne pouvait être tenu pour seul responsable de son échec; Louise y avait sa part. L'un et l'autre, au fond, péchaient par défaut d'espérance. L'espérance, chez Rose, lutte jusqu'au bout contre le désespoir et ranime la flamme vacillante mais non pas morte chez Pinkie. « Entre l'étrier et le sol »... Sans doute Pinkie songe-t-il à la fin à provoquer la mort de Rose (par un double suicide, simulé de sa part) pour faire disparaître un témoin gênant. L'intervention d'Ida *in extremis* sauve Rose. Pinkie meurt d'une mort atroce : il se jette du haut de la falaise dans la mer après avoir reçu en pleine figure le vitriol qu'il destinait à son camarade Dallow. Sauvée, Rose se désole de n'avoir pas partagé la mort et la damnation de son amant. Elle le déclare au confessionnal à un vieux prêtre. Et voici que celui-ci lui révèle la charité, — assurément plus la pitié, cette fois, toute équivoque cessante, la charité qui vient de Dieu à l'homme et que l'homme, par ses frères, restitue à Dieu.

— Mon enfant, vous ne pouvez concevoir, ni moi, ni personne... l'extraordinaire, l'inimaginable... miséricorde de Dieu...

Il s'agissait de cet amour plus grand que tous : de l'homme qui donne son âme pour son ami (il frissonna et éternua). Il nous faut espérer et prier, espérer et prier. L'Église n'exige pas de nous de croire que le pardon est refusé à une seule âme (p. 359).

Telle est en effet la mesure de l'espérance chrétienne : tout le temps qui s'écoule d'aujourd'hui jusqu'au Jugement. Et telle est aussi la durée de son efficacité. Dans cette totale durée de l'espérance — et en elle seule — la charité retrouve sa plénitude. Concrètement, un enfant

: Pinkie, dans la chair de Rose, incarne, peut-être, cette pérance...

Le retour de la pitié à la charité s'amorçait tout juste ıns *Rocher de Brighton*. Il s'affirme avec beaucoup de rce et de nuances dans *La Puissance et la Gloire* (*The ower and the Glory*, 1940). En outre, Greene y a sougné dans un couple antagoniste de figures, celle du lieunant de police progressiste et humanitaire et celle du être, la pitié selon le siècle et la pitié selon la foi, dont vrai nom est charité. Ainsi sa thèse atteint à un degré netteté inégalé dans les autres romans.

Le lieutenant est un révolutionnaire honnête et conıincu. La révolution a triomphé dans son petit état exicain. L'aube du bonheur pour tous a point. Il suffit 'extirper encore les vieilles souches, de trancher les erniers surgeons des anciens maux. Avec une tendresse orte et contenue, une tendresse mâle, il se penche sur s garçonnets qui vivront son rêve réalisé :

Il voulait éliminer de leur enfance tout ce qui l'avait rendu, ıi, si malheureux : toute la pauvreté, la corruption, la ıperstition. Ils méritaient la vérité, et rien de moins que la érité; dans un univers, un monde qui se refroidissait, le droit e faire leur bonheur comme bon leur semblait. Il était prêt se livrer pour eux à un massacre — d'abord l'Église, ısuite les étrangers et enfin les politiciens — son propre chef ıi-même devrait y passer à son tour. Il voulait recommencer monde avec eux dans un désert (p. 97).

Mais sa vérité est triste. Triste comme la science, omme

... la certitude absolue que, dans un monde mourant qui se efroidissait, des animaux avaient évolué jusqu'à devenir des tres humains, absolument sans but ni raison (p. 47).

La suppression de la souffrance n'est pas une finalité

suffisante pour l'histoire humaine. Elle est trop purement négative. Ou bien c'est une lutte indéfiniment renouvelée — au mieux la victoire, qui serait pire, mortellement stérilisante.

Le prêtre est, ou, du moins, a été, aux jours heureux, un prêtre médiocre et vaniteux. Traqué à présent, réduit à un ministère clandestin, il est en proie à la peur et à l'ivrognerie, la seconde lui permettant de lutter contre la première. Il a forniqué avec une Indienne; une triste enfant est née de son péché. Il reste le prêtre pourtant (Greene ne lui donne pas d'autre nom), l'homme de Dieu. Et sa charité, de temps à autre, bien qu'hésitante et fragile, authentique cependant, le soulève au-dessus de lui-même. Non qu'il ignore la tentation de la pitié. Sa définition de l'amour de Dieu, à un moment donné, rappelle un peu celle de Scobie :

— Aimer Dieu est absolument la même chose qu'aimer un homme... ou un enfant. C'est vouloir être avec Lui, auprès de Lui. Ses mains esquissèrent un geste découragé : « C'est vouloir Le protéger contre soi-même » (p. 273).

Ce qui le sépare de Scobie et de Rowe, ce qui le met au-dessus d'eux, malgré son indignité, ce qui féconde sa vie, c'est qu'il a deviné le prix de la souffrance. Elle a cessé d'être pour lui un scandale. Elle s'intègre à son système du monde. Elle ne le sépare pas de Dieu, mais le ramène à lui. Loin de tuer son espérance, elle la nourrit. Au cours d'une messe célébrée à la hâte et terminée par l'arrivée des soldats qui le traquent, il prononce un étonnant sermon, point culminant du livre, à notre avis, et clé du problème qui nous préoccupe.

— Un des Pères (commence-t-il) nous apprend que la joie est tributaire de la souffrance. La souffrance est partie essentielle de la joie. Quand nous avons faim, songez comme la

pourriture nous paraît bonne. Quand nous avons soif... (p. 116).

Argument bien fait pour toucher son misérable auditoire d'Indiens. Car, pour eux, la souffrance est tout autre chose qu'une ascèse volontaire, une technique de purification et de vie mystique. La souffrance et la joie, indissolublement mêlées, c'est le pain quotidien de leurs âmes. La souffrance qu'habite la joie et d'où sourd l'espérance.

Voilà pourquoi je vous dis que le ciel est ici : ceci fait partie du ciel, comme la douleur fait partie de la joie. Priez, dit-il, d'avoir à souffrir encore et de plus en plus. Ne vous lassez jamais de la souffrance. Les gendarmes qui vous épient, les soldats qui ramassent les impôts, les coups que vous recevez sans cesse du *jefe* parce que vous êtes trop pauvres pour payer, la petite vérole, la fièvre, la faim... tout cela fait partie du ciel et vous y prépare, etc. (p. 116).

Il continue en bafouillant. N'importe. Cette fois, le scandale de la Croix est levé. Et l'action du prêtre, dans ses meilleurs moments, s'accorde avec ses paroles. Lorsque le lieutenant saisit un otage, il s'offre pour prendre sa place, mais sans révéler à l'ennemi son caractère sacré. Il se prouve ainsi à lui-même son courage (il en a besoin); et il se réserve à son ministère. Le souvenir de sa fille Brigitte, l'enfant du péché, s'attache à lui avec ténacité et le poursuit jusqu'au poteau d'exécution : souvenir cruel, à cause de sa faute et plus encore à cause de la fillette elle-même, prématurément vieillie et triste comme le péché. Ce souvenir ne l'incline cependant pas au désespoir. Simplement, il s'offre pour la sauver.

Oh! mon Dieu, protégez-la, pria-t-il. Damnez-moi, je l'ai mérité, mais donnez-lui la vie éternelle (p. 326).

Et il voudrait pouvoir prier pour toutes les autres

âmes comme il prie pour celle de son enfant. Le même esprit explique sa conduite à l'égard du métis qui a su flairer le prêtre en lui et qui finalement le livre à la justice pour obtenir l'indemnité promise. Ce n'est pas la souffrance seulement qui est nécessaire, c'est aussi le péché. Il convient donc de l'accepter aussi quand sa nécessité est avérée. Judas trahit Jésus : et, par ce moyen prédestiné, l'espérance et la grâce entrèrent dans notre monde.

G. Greene ne nous a pas refusé le plaisir d'une confrontation entre les deux héros du roman et les deux thèses qu'ils incarnent. Le prêtre est alors tombé aux mains du lieutenant et redoute une mort inévitable. Il ne brille pas par sa dialectique. Il se défend si mal que le lieutenant flaire on ne sait quelle ruse sous son humilité. Tout est bien plus simple, en fait. C'est que le lieutenant a raison presque jusqu'au bout de sa pitié et le prêtre ne songe pas à le nier. Le pain et les livres sont bons pour le peuple, et meilleure encore serait l'abolition de sa misère. Seulement, si vraiment on est incapable d'y mettre fin (et le lieutenant lui-même souffre sans pouvoir le dissimuler), on n'a pas le droit de la lui masquer, de lui voler son espérance au prix d'un mensonge. Et, soudain, un seul mot du prêtre dégonfle la généreuse rhétorique de son interlocuteur :

— Eh bien, nous aussi, nous avons nos idées, disait le lieutenant. Plus d'argent pour dire des prières, plus d'argent pour construire des édifices où l'on dit des prières. Au lieu de cela, nous donnerons à manger au peuple, nous lui apprendrons à lire, nous lui donnerons des livres. Nous veillerons à ce qu'il ne souffre plus.

— Mais si le peuple aime ses souffrances...

— Un homme peut aimer violer les femmes. Devons-nous le lui permettre parce qu'il en a envie ? Souffrir est un délit.

— Et vous, vous souffrez sans relâche, commenta le prêtre,

es yeux fixés sur ce visage plein d'amertume derrière la amme de la bougie. Comme tout ce programme sonne bien!

La remontée de la pitié vers la charité s'effectuait, ans *Rocher de Brighton,* d'une manière dramatique et isquée; elle paraissait exiger, dans *La Puissance et la loire,* des circonstances exceptionnelles, une âme marquée du sceau du sacerdoce éternel. On comprend que Graham Greene ait voulu nous découvrir un cheminement plus normal, ce qui ne veut pas dire moins gratuit. Tel aurait été, selon nous, le dessein (ou du moins l'un des desseins) de son dernier roman, *The End of the Affair* (1951)[4].

Ce roman offre d'étroites analogies avec *Le Fond du Problème,* qu'il suit d'ailleurs immédiatement dans la production greenienne. Il en constitue comme l'envers ou, pour parler plus proprement, disons qu'il présente l'endroit d'une opération de salut dont *Le Fond du Problème* présentait au contraire l'envers.

Tout aussi banale, voire sordide, est l'intrigue. Un adultère. Non plus un homme entre deux femmes, mais une femme entre deux hommes, son mari, son amant. Et comme Scobie l'était à Louise et à Hélène, Sarah Miles est liée à Henry — son mari — et à Maurice Bendrix — son amant — par le lien d'une affection où la pitié a beaucoup de part. Ainsi, elle se trouve également incapable de rompre une union conjugale qui n'est pourtant qu'habitude (une union qui n'a pas été consacrée, qui à peine a été consommée) et incapable, pendant longtemps du moins, non pas tellement d'accepter la souf-

4. Édité par W. Heinemann, London. Les pages indiquées sont celles de cette édition. Traduction française chez Robert Laffont, sous le titre : *La Fin d'une liaison.*

france que lui causerait une séparation avec Maurice que d'accepter la souffrance qu'elle lui causerait *à lui*. Jusqu'au bout, sa charité, une charité pourtant très épurée déjà, reste pétrie d'humaine pitié. S'adressant à Dieu, elle écrit dans son journal :

> Apprenez-moi à aimer. Je n'ai cure de ma douleur. C'est leur douleur que je ne puis supporter. Que ma douleur dure encore et encore, mais mettez fin à la leur. Mon Dieu, si seulement vous pouviez descendre un moment de votre Croix et m'y laisser monter à votre place. Si je pouvais souffrir comme vous, je pourrais guérir comme vous (p. 144).

De la même situation apparente, du même très fort penchant à refuser toujours la souffrance d'autrui, Sarah et Scobie tirent toutefois des conséquences opposées. Pour Scobie, c'était le désespoir et la mort; pour Sarah, ce sera, au contraire, l'éveil à la grâce et à l'amour véritable. Comment donc cela se peut-il ?

Remarquons d'abord que le point de départ des deux héros était différent. Depuis son enfance, Scobie vivait dans l'Église et de l'Église. Il avait été nourri des sacrements et de la grâce qu'ils communiquent. Avantages incontestables. Avec ce risque toutefois, ce risque cruellement expérimenté par le fils aîné dans la parabole de l'enfant prodigue, de l'accoutumance qui émousse la confiance et la joie, qui sape l'espérance. Celui qui a tout reçu d'abord, comment ne vivrait-il pas dans la crainte de *perdre* plutôt que dans l'espoir de recevoir encore. Tel semble bien être le cas de Scobie; à un interlocuteur qui se moque de sa définition de l'enfer, il répond profondément :

> Peut-être n'avez-vous jamais rien perdu qui fût vraiment important... (p. 263).

Sarah Miles n'appartient à aucune confession, a vécu hors de toute foi. Baptisée, mais par un caprice de sa mère, elle a méconnu, oublié même le sacrement reçu, et si la grâce baptismale opère en elle, c'est bien à son insu. Mais elle est consciente de sa misère spirituelle, elle est prête à accueillir ardemment tous les biens, authentiques, frelatés, qui s'offrent à elle, elle les valorise exagérément, follement, en son cœur. Elle s'effraie du *désert* qu'elle endurerait s'ils venaient à lui manquer. Elle confesse humblement « ce lâche besoin qu'(elle) éprouve de n'être pas seule » (p. 109).

De cette première opposition en découle une autre — nous semble-t-il — dans la qualité des affections humaines de Sarah et de Scobie. Scobie n'attache pas grand prix aux siennes. Habitude de vaincu ? conscience de la fatalité de l'échec, résignation à l'échec ? voire goût malsain pour l'échec ? Il y a sûrement de cela dans son cas. Il y a plus aussi. Rappelons-nous le texte que nous citions plus haut : Scobie ne croit pas à la joie, comment croirait-il donc qu'un être peut donner la joie à un autre, comment croirait-il à l'amour ? Avare plus encore que pauvre, ses engagements sont toujours partiels, jamais pléniers. Et peut-être se flatte-t-il ainsi de conserver au lien sacré qui le relie à son Dieu sa valeur suprême, unique. Il refuse en fin de compte le mouvement intégral de la charité qui retourne de l'homme à Dieu directement, oui, mais indirectement aussi, par l'intermédiaire du prochain.

Très différentes, les affections de Sarah sont totales. Elle s'y livre toute, s'y abandonne. Même les plus charnelles (et elles le sont tellement qu'on pourrait les croire exclusivement charnelles) sont pour elles l'occasion d'un

don complet d'elle-même. L'humble talent reçu, la pièce douteuse, elle sait, elle, les faire valoir. A la longue, pareil apprentissage du dénuement de l'âme s'avère fécond.

> Même la première fois, à cet hôtel près de [la gare de] Paddington, nous dépensâmes tout ce que nous avions. Vous étiez là, nous enseignant à dilapider, comme vous l'avez enseigné au jeune homme riche, afin qu'un jour plus rien ne nous soit laissé excepté l'amour de vous... (p. 148).

La pitié est aumône de riche, de faux riche. Celui-là seul qui donne tout ce qu'il a, sachant qu'il donne peu, donne vraiment parce qu'il donne en espérance.

Essayons de creuser encore un peu plus profond ce parallèle. Scobie avait refusé la paix pour avoir refusé le sacrifice d'une affection, celle d'Hélène Rolt, puisque, dans sa perspective de catholique, le sacrifice de l'autre était impossible. Avait refusé la paix *par pitié*. Par pitié, c'est-à-dire par refus de la souffrance de l'autre. Oui, mais aussi par refus de la souffrance de l'autre en lui. Par refus de sa propre souffrance. Nous avons dit la part d'égoïsme qu'implique une telle attitude. Nous avons dit aussi qu'elle est surtout coupable pour un chrétien en cela qu'elle nie la fécondité et le sens même de la souffrance, qu'elle compromet par suite toute croyance en la Rédemption.

Au contraire, à l'origine de la remontée de Sarah, il y a un sacrifice, un sacrifice consenti librement, même si Dieu semble l'y avoir acculée, même si Dieu l'aide fortement tout au long de sa consommation. Et cette aide qu'elle reçoit, pouvons-nous croire qu'elle aurait fait défaut à Scobie ? D'ailleurs, le sacrifice de Sarah reste coûteux. Sa marche en avant est jalonnée d'innombrables faux pas, de retours. La vérité entrevue dans l'éclair d'un

moment, il reste à la gagner. Mais l'offrande sincère du sacrifice engage suffisamment. La prière de Sarah pour son amant qu'elle croyait mort l'a engagée :

« ... Qu'il vive et je croirai. Donnez-lui sa chance. Laissez-lui son bonheur. Faites cela et je croirai. » *Mais ce n'était pas assez. Cela ne fait pas de mal de croire*[5]. Aussi je dis : « Je l'aime et je ferai n'importe quoi si vous lui rendez la vie. » Je dis très lentement : « Je l'abandonnerai à jamais, laissez-le seulement vivre avec sa chance »; et je pressais et je pressais et je pouvais sentir la peau s'ouvrir [sous mes ongles], et je dis : « Les gens peuvent s'aimer sans se voir, n'est-ce pas, ils Vous aiment toute leur vie sans Vous voir », et alors il entra... (p. 113).

Ainsi le sacrifice témoigne de la réalité de l'espérance et épanouit la charité. Ainsi le vœu de Sarah la rend sœur du prêtre de *La Puissance et la Gloire*. Elle n'est pas plus ferme que lui, pas plus assurée dans la voie. Mais elle est engagée dans cette voie et cette voie est celle qui conduit au Christ — cette voie est le Christ.

On peut ne pas aimer la dernière partie du livre — et nous avouons ne l'aimer guère. Les quasi-miracles opérés par l'intercession de Sarah morte, pour discrets que Greene les ait voulus, sont encore un peu trop voyants à notre gré. Nous reconnaissons cependant qu'ils ont leur signification. Ils attestent la victoire de Sarah. Scobie n'était peut-être pas damné, Sarah est certainement sauvée. La pente de la pitié n'est peut-être pas fatale — à qui a-t-il jamais été donné de mesurer la divine miséricorde ? — la charité retrouvée, réorientée par l'espérance, ouvre sûrement le ciel.

Que nous vivions un temps de crise, je pense que personne ne songe plus guère à le nier. Sous nos yeux

5. C'est nous qui soulignons.

s'opère le passage d'un monde caduc à un monde nouveau. A un monde meilleur ou pire? Comment le saurions-nous d'avance? Pareille métamorphose ne va pas sans déchirement, sans souffrance. La pitié, dont s'honorait une société hier encore si sûre d'elle-même, à présent s'avère radicalement impuissante. Les plus lucides parmi les incroyants s'en rendent compte — ce qui ne veut pas dire qu'ils aient quelque chose de valable pour la remplacer. Mais ce que nous découvre Graham Greene, c'est que notre christianisme, pour s'être naguère trop bien adapté à l'ancien monde, traverse lui aussi une semblable crise. Qu'il possède en lui-même le moyen de dépasser cette crise, nous n'en doutons pas, mais à condition, d'abord, de se connaître dans sa misère réelle, ensuite d'écarter des solutions très faciles qui pourraient le tenter comme elles tentent la société laïque, enfin et surtout de se replonger dans l'infaillible courant de l'espérance.

MAURICE CRUBELLIER.

LES SIGNES DU TEMPS

Réarmement et économies européennes

Il est frappant de voir qu'aux difficultés politiques qui menacent le bloc atlantique s'ajoutent des ıcohérences économiques non moins graves. Elles se ıanifestent avec une brutalité qui ne laisse aucun doute ur leur importance et fort peu de délai pour les résoudre. :lles menacent l'efficacité du réarmement beaucoup plus ûrement que les divergences politiques relatives à ses mites et à ses fins.

La guerre moderne est totale, c'est-à-dire économique t sociale. La conférence d'Ottawa a semblé faire décourir à un certain nombre d'hommes d'État que les plans ıe défense ne sont pas seulement des additions de divi-ions. Mais il reste à savoir si cette prise de conscience uffira à rétablir l'équilibre souhaitable.

A) Résumons d'abord les divers aspects du désordre :conomique des nations européennes et ses conséquences ur le réarmement de ces nations [1].

Après avoir, quelque temps, amélioré la balance des ›ays européens vis-à-vis des U.S.A., la politique du réar-nement accroît aujourd'hui le déficit dollar [2]. La vente

1. Pour plus de détails nous renvoyons à l'article très complet de M. Yves Séguillon, « L'Europe face au réarmement », *Économie :ontemporaine*, juillet-août 1951.

2. Le déficit global de la balance des paiements des pays de 'O.E.C.E. vis-à-vis des U.S.A., de huit milliards de dollars en 1938 ›tait tombée à un milliard de dollars en 1950.

aux U.S.A. de produits comme l'acier et l'alcool français ne pouvait être que temporaire et cesser après la reconversion de l'industrie américaine de paix en industrie de guerre. Aujourd'hui ces facteurs favorables ont disparu et sont remplacés par une série d'éléments défavorables aux balances européennes. Les matières premières mondiales ont été stockées et leur demande accrue a provoqué des hausses de prix qui n'ont été que partiellement freinées par les mesures de contrôle international relatives à un petit nombre d'entre elles. Les pays européens, gros consommateurs de ces matières, ont été obligés d'importer plus cher et donc d'exporter davantage. Le poids du réarmement, qui use des produits importés sans accroître la production exportable, a contribué à accélérer le déficit des balances.

Cette augmentation des charges improductives ne pouvait également que provoquer sur le plan intérieur des États des désordres inflationnistes.

La production civile des pays européens plafonne en raison du manque de certaines matières premières comme le coke, les tôles d'acier et les métaux non ferreux. La production militaire, bien que faible, achève de déséquilibrer une situation dont nous savons la fragilité antérieure. La demande de produits et services s'accroît par contre en raison d'un marché de l'emploi tendu par le réarmement et des revenus de tous ordres nés du supplément d'activité économique.

Ces déséquilibres de l'offre et de la demande provoquent des hausses de prix[3] accrues par l'affolement psychologique et par l'habitude de l'inflation.

Enfin les budgets nationaux sont presque fatalement en déséquilibre puisque en période d'inflation les dépenses réelles dépassent souvent les dépenses prévues et que

3. De juin 1950 à mai 1951 les prix de gros ont augmenté d'un pourcentage allant de 21 % à 29 % dans les divers pays d'Europe

les augmentations d'impôts suivent les hausses avec un certain retard.

Le réarmement souffre de ces désordres d'une façon directe et indirecte. Tout d'abord en période d'inflation, les sommes prévues pour les besoins militaires vont correspondre à des réalisations inférieures aux prévisions, puisque les prix auront augmenté. Toutefois cet aspect est le moins grave. L'inflation accélérée va conduire à une désorganisation du système de production et de distribution de revenus qui indirectement réagit sur le réarmement.

L'expérience prouve que même dans un État travailliste comme le fut l'Angleterre, les bénéficiaires de l'inflation sont finalement les entrepreneurs et les intermédiaires. La classe ouvrière et les rentiers en font les frais. Outre les effets psychologiques, l'excès des marges de profit conduit à une série de conséquences funestes. Les producteurs ne sont que médiocrement incités à améliorer la productivité et à accroître les investissements puisque leurs marges bénéficiaires sont liées plus à la hausse des prix qu'à la baisse des coûts. De plus, ils vont s'orienter vers la production de biens de semi-luxe ou de luxe sur lesquels se dirige la masse des revenus excédentaires. D'autres distortions préjudiciables au progrès économique ne manqueront pas de se produire.

Dans ces conditions, il devient difficile de faire comprendre à des salariés incités par une propagande, que le réarmement n'est pas une machine à détruire les réformes sociales et à améliorer le sort des classes privilégiées, et qu'il est indispensable pour maintenir leurs libertés. L'efficacité du réarmement en est donc largement compromise.

B) Passons maintenant rapidement en revue les remèdes proposés. Le plus simple est évidemment un secours en dollars correspondant aux charges militaires et permettant ainsi à l'Europe de faire face au déficit de ses

balances. On insiste en même temps sur la nécessité de rationaliser cet armement, de le spécialiser entre les divers pays européens de façon à alléger le fardeau commun. Des accords relatifs à la distribution des matières premières internationales et aux systèmes monétaires, une coordination européenne et un « dirigisme » international qui ne serait plus seulement administratif mais économique, permettraient d'éviter le pire et de réaliser la défense de l'Occident.

Toutefois, à l'observateur attentif, les vrais problèmes ne paraissent pas être les charges du réarmement et les mesures prises seulement à son égard peuvent sembler insuffisantes.

Il faut insister sur le fait que le déséquilibre « Dollar » et les déséquilibres budgétaires ne sont pas seulement des désordres de guerre ni les seules contradictions du bloc Atlantique.

Le déficit dollar est déjà ancien puisqu'il existait avant guerre et que le conflit mondial de 1940-1945 n'a fait que l'accentuer. On a même affirmé que sous son aspect germano-américain il avait été l'une des causes de ce conflit. Sans aller jusque-là, disons que dès le temps de paix il présentait une gravité indéniable.

Les déséquilibres intérieurs des divers pays ne sont pas non plus nouveaux. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le sous-emploi permanent et sur les crises économiques qui évoquent toute une série de problèmes du temps de paix, nationaux et internationaux : exportation du chômage des pays dominants vers les pays dominés, commerce difficile entre États qui n'étaient pas parvenus au même degré de développement économique. Des auteurs américains qui ne peuvent être soupçonnés de progressisme comme John M. Clark ont été jusqu'à dire que la guerre et sa préparation avaient été, peut-être, les meilleurs remèdes aux difficultés du temps de paix. Serait-ce donc que le bloc Atlantique est voué à osciller entre le sous-emploi de paix et l'inflation de guerre sans

mais atteindre un équilibre ou tout au moins ne pas passer un déséquilibre tolérable « pour une démo-atie »[4].

Ces constatations nous conduisent à poser le problème 1 réarmement et des économies européennes sur son ai plan. Il n'a fait que mieux apparaître les contradic-ons et les insuffisances d'une organisation mondiale de guerre aussi bien que de la paix. Si les mesures qui ont prises ne sont que des mesures exceptionnelles de uerre, il est à craindre que non seulement sa prépara-on et son déroulement ne se passent pas suivant « les lans établis à l'avance », mais encore que la paix venue, le bloc Atlantique ne retombe dans des ornières ue la guerre n'aura pas fait disparaître.

Ne croyons pas que ces perspectives soient chimé-ues; la paix comme solution des difficultés économiques eut être envisagée par certains, et la guerre n'est pas, tout prendre, la seule issue possible. Il semble que, epuis un mois, les milieux de Wall Street, en face des harges imposées à l'industrie américaine par la prépa-ation à la guerre des États-Unis et de l'Europe, souhai-eraient une limitation des armements et une entente avec 'Union Soviétique pour le partage des zones d'in-luence[5]. Mais la paix comme solution des difficultés de guerre est une illusion.

S'il est vrai que la guerre est totale, qu'elle exige une coordination économique et sociale, pour ne pas dire déologique, la paix présente aussi les mêmes caractères. Elle ne sera possible que si les déséquilibres sont com-battus par une coordination des diverses politiques mon-diales et des préoccupations économiques et sociales qui doivent rester à la base de toute stratégie militaire ou pacifique.

4. Nous empruntons cette notion à François Perroux, qui l'utilise propos du sous-emploi.

5. Cf. *Le Monde*, 17-18 novembre 1951.

La science des mœurs consolait Pascal de l'étude des sciences exactes. Souhaitons qu'elle console aussi les dirigeants et les peuples du monde atlantique quelque peu déçus par des stratégies trop exactes.

PIERRE BAUCHET.

Défense de la diplomatie artisanale

Il n'est à peu près rien sorti de la discussion générale à l'O.N.U. Parmi les quelques soixante-dix questions inscrites à l'ordre du jour on compte deux plats de résistance, les projets de désarmement déposés par l'Est et par l'Ouest.

On pourrait trouver des points communs entre ces deux plans, mais l'obstacle fondamental n'a pas été levé qui empêche le véritable accord : les Américains ne veulent pas détruire leur stock de bombes atomiques — comme l'exigent les Russes — avant d'être assurés que l'U.R.S.S. n'est pas plus armée qu'eux, et ne risque pas de l'être. Les Russes veulent bien ouvrir leur territoire à une commission de contrôle international, mais tant qu'ils n'ont pas confiance en la majorité de l'O.N.U. ils exigent de contrôler pratiquement et de diriger toutes les alliées et venues de cette commission.

Dans la situation actuelle, ces programmes ne peuvent être qu'articles de propagande. Au reste, à l'O.N.U., MM. Vychinski et Acheson n'ont manifestement pas cherché à se convaincre. Au contraire, MM. Eden et Schuman ont apporté une note plus humaine dans ce concert. En défendant le plan occidental de désarmement M. Eden l'a exactement situé en signalant que la première tâche à entreprendre était de négocier des accords peut-être limités, mais sur des points précis. Il est évident que la question allemande et les guerres d'Extrême-Orient ont beaucoup plus d'importance dans l'immédiat que les vastes plans. Quant à M. Schuman, il est venu visiblement en renfort du ministre anglais et a cherché les mots qui pouvaient le mieux toucher M. Vychinski.

En ce début de session, les deux grands noms ont voulu ndre en gros leur marchandise de paix. Mais pour rétablir confiance indispensable, il faudrait régler d'abord d'innom- ables questions de détail, et peut-être envisager à ce propos, mme le souhaitait M. Vincent Auriol, de discrètes ren- ntres d'homme à homme. On souhaite presque une victoire la diplomatie artisanale sur la diplomatie (et la propagande) dustrielle des deux plus grands.

BERNARD FÉRON.

Les élections britanniques

Avec une étonnante constance dans leur indécision, les habitants du Royaume-Uni ont élu, le 25 octo- re, un Parlement qui diffère tout juste assez du précé- ent pour qu'un cabinet conservateur succède avec une ible majorité à un cabinet travailliste paralysé par une ajorité encore plus faible, par la division au sein du arti, et par la mort ou la maladie de ses deux éléments s plus remarquables. Il n'y a qu'une cinquantaine de ouveaux noms sur une liste de six cent vingt-cinq dépu- és, le déplacement direct de voix entre les deux grands artis a été très faible et le résultat final a été dû, autant u'à ce déplacement de voix, au choix des électeurs à ympathies libérales dans les cinq cent seize circonscrip- ions où leur parti ne présentait pas de candidat. Malgré ela, le climat politique mondial et le fait que l'enjeu du lébat était la dernière chance d'un retour au pouvoir de V. Churchill ont transformé ces élections en un événe- nent d'une exceptionnelle signification internationale. Les premiers commentaires n'ont pas manqué de signa- er, au moins implicitement, le paradoxe d'une solidarité le fait telle que les choix en matière de logement ou de services sociaux de trente millions d'électeurs d'un petit

archipel puissent conditionner le destin de la communauté atlantique tout entière.

Peu d'élections ont été cependant moins spectaculaires. La loi limite les dépenses de propagande électorale de chaque candidat à une somme qui n'a pas été modifiée, alors que les coûts du papier et de l'impression sont très supérieurs à ce qu'ils étaient en 1950. Les caisses des partis n'avaient pu, d'autre part, se remplir suffisamment depuis les dernières élections. Le résultat a été de restreindre la surface des affiches électorales et le volume des professions de foi distribuées. Si l'on excepte l'entrée en scène de la télévision (par la présentation de courbes du coût de la vie aussi soigneusement truquées que la malhonnêteté électorale peut le permettre), et une débauche de sondages d'opinion, de commentaires sur les sondages et de commentaires sur ces commentaires, le grand débat se serait exprimé à la radio et dans la presse. Mais il n'y a malheureusement pas eu de grand débat digne de l'enjeu. Les deux discours radiodiffusés les plus intéressants (par une curieuse logique ceux de MM. Attlee et Churchill) quelque remarquables qu'ils aient été, n'ont fait que résumer le thème général. D'un côté : « Pourquoi changer ? Ça n'a pas si mal marché depuis six ans. » De l'autre côté : « Nous sommes tous d'accord sur les problèmes fondamentaux, mais leur difficulté même oblige à mettre un attelage neuf dans les brancards. » La controverse la plus directe de la campagne n'a fait que traduire ce refus de parler en termes de politique, pour se borner au domaine de l'administration et des hommes. La campagne des conservateurs a été largement consacrée à exploiter l'échec de Morrison au « Foreign Office », et la parade travailliste a été le slogan malhonnête « Churchill : la guerre », à la fois répandu et désavoué, et qui s'est malheureusement avéré rentable. Les rares propositions concrètes des manifestes électoraux : trois cent mille logements par an, dénationalisation des transports routiers,

« municipalisation » du commerce des fruits et légumes, etc., quelque intéressants qu'ils puissent être pour certains groupes d'électeurs, se situaient tous plutôt au niveau d'un conseil municipal élargi que de la « mère des Parlements ». Les vrais problèmes à long terme n'ont été effleurés que grâce à la parution inopportune des sophismes de M. Bevan [1]. Le vrai problème à court terme, celui de financer un programme donné de réarmement sans crise économique, n'a été posé en termes clairs par personne. Il ne pouvait pas l'être plus par les travaillistes, pour qui toute difficulté économique résulte d'une injustice du destin ou d'une machination de l'étranger, que par les conservateurs, qui acceptent leur responsabilité et sont prêts à la traduire par n'importe quelle politique, pourvu qu'elle ne lèse les intérêts particuliers d'aucun électeur. Et il s'agit pourtant là d'un problème politique beaucoup plus que de technique économique. Il s'agit de faire accepter à un pays démocratique la nécessité d'une baisse de son niveau de vie, et de choisir qui en subira principalement les effets. Le drame est qu'en Grande-Bretagne comme en France le mécanisme politique n'est peut-être pas capable de poser et de résoudre ce problème en temps de paix.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que l'électeur britannique n'ait pas marqué un choix beaucoup plus net qu'il y a dix-huit mois. Il risque cependant d'être heureux et important pour le monde libre qu'il soit parvenu à choisir MM. Churchill et Eden.

Londres, 15 novembre 1951.

GEORGES ROTTIER.

1. Dans le *Signe du Temps* ci-après B. Féron analyse le pamphlet de M. Bevan. On verra qu'il le traite avec faveur. Nos deux collaborateurs gardent la responsabilité de leur opinion. (N.D.L.R.).

Que veulent les bevanistes?

Le vainqueur à terme des élections britanniques, a-t-on écrit après le scrutin du 25 octobre, est un certain Aneurin Bevan. Il faut dire qu'au moment où se développe une crise très aiguë à l'intérieur du monde atlantique, le pamphlet *One way only,* présenté par Bevan voilà six mois, paraît à beaucoup d'une singulière lucidité.

En tout cas, qu'on en partage le point de vue ou qu'on le combatte, personne ne peut plus ignorer le programme que le *bevanisme* propose à l'Occident [1]. La politique atlantique court à sa perte, car elle prend des remèdes qui ne sont pas à l'échelle du problème contemporain. Effrayé par les menaces militaires, on arme précipitamment, comme si la seule menace soviétique était d'ordre militaire. Mais pendant ce temps, nous perdons la partie, là où se joue réellement le conflit. Tel est l'argument principal qui court tout au long de ce pamphlet.

Sous la direction américaine, l'Occident est donc peu à peu amené à sacrifier tous les autres objectifs à la réalisation des plans de réarmement. Or pourquoi la situation mondiale a-t-elle en ce moment un caractère « explosif »? Tout d'abord à cause de l'effroyable inégalité des ressources entre nations. Aux États-Unis, le standard de vie est bien au-dessus du minimum vital. En Angleterre, si la misère est pratiquement éliminée, il reste encore de la pauvreté. En Europe occidentale, la misère est déjà considérable. Et les deux tiers des habitants de la terre ne disposent pas en ce moment du minimum vital.

Un rapport récent des Nations Unies signalait qu'il fallait de toute urgence élever de deux pour cent le revenu national des « territoires arriérés » (qui groupent 1.075 millions d'habitants non compris les pays communistes). Ce qui exige une somme annuelle de quatorze milliards de dollars. Ceci n'est

1. Le pamphlet a été édité en français sous le titre « Sens unique », par *L'Observateur,* 5, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris.

reste qu'un plan d'urgence destiné à donner à ces pays tains services sociaux tout à fait élémentaires. Après quoi, audra mettre en œuvre l'exploitation industrielle des ma- es premières qui s'y trouvent en abondance.

Or, après le programme de réarmement, l'Occident a prau- uement abandonné les projets d'aide mutuelle tel le « point » de M. Truman, ou le plan britannique de Colombo. Asie tout entière reçoit cette année la trois centième partie sommes que l'Amérique consacre au réarmement, et l'on ribue deux cents millions de dollars au titre du point IV, ndis que le budget militaire américain comprend trente- ux milliards de dollars.

Les pays sous-équipés ou coloniaux ont pourtant le droit de npléter leur révolution sociale. C'est là le grand fait du Xe siècle. Or, au lieu de les soutenir, nous nous appuyons r les Tchang Kai-Cheik, en réalité les meilleurs alliés de aline.

Par ailleurs, le programme de réarmemnt tel qu'il est conçu croit l'inégalité entre l'Amérique et ses partenaires. Les ats-Unis peuvent dans l'immédiat augmenter leur produc- on de guerre sans toucher essentiellement à leur consom- ation civile. Ils promettent à leurs ressortissants d'acquérir des canons », en gardant « toute la vache ». Mais ce fai- nt, ils accaparent les matières premières, font monter le ix sur l'ensemble du marché occidental, provoquent l'infla- on et déséquilibrent toute l'économie de leurs associés, para- sée par les fameux « goulots d'étranglement ». Si les indus- ies de réarmement demandent à leurs ouvriers de fournir s heures supplémentaires, les autres industries sont mena- es de chômage.

En fait, toute la politique actuelle des Occidentaux semble ndée sur une erreur; elle surestime grossièrement la puis- nce russe et agit comme si le seul danger à redouter était ne agression militaire. Mais tout indique, commentent les vanistes, que le Kremlin agira avec beaucoup de sang-froid. taline n'a pas oublié ce qu'un jour il disait à Roosevelt : Votre potentiel sera chaque fois vainqueur en cas de con- it. » Le réarmement est sans doute nécessaire pour détour- er les Russes de faire la guerre, mais le programme des tats-Unis nous empêche de soutenir nos économies natio- ales et de lancer dans le monde une grande politique de libé-

ration humaine. En dépensant une trop grande part de no ressources à construire des instruments militaires, nou accroîtrons par là même le nombre de « chevaux de Troie sur lesquels le communisme compte davantage pour vainc que sur ses forces armées.

Autre risque : si la politique américaine est justifiée en se principes et si nous la partageons, nous voulons avoir le moyens de peser sur elle. Or nous ne savons quelle décisio prendrait un gouvernement de Washington dirigé par le républicains ou simplement soumis aux exigences d'une op nion publique affolée. Ne perd-on pas de vue à Washingto que l'objectif fixé à notre programme était de contenir le Russes et d'aboutir à des accords avec eux sur des poin précis ? La remilitarisation américaine suit sa propre logique on envisage maintenant de réarmer l'Allemagne et bient sans doute d'accueillir Franco dans l'alliance. Le momen est venu d'utiliser tous nos atouts pour freiner les Amér cains, et notamment cet atout que nous vaut l'installation su notre territoire de bases pour bombardiers atomiques.

Tel est réduit à ses très grandes lignes le pamphlet que so éditeur français appelle « le plus important document pol tique de l'année ». La qualification est à peine exagéré Dans les vingt pages de cette brochure un certain nombre d socialistes trouveront les idées-force d'une politique adapt aux problèmes de 1951. Et tous y trouveront une analy implacable des faiblesses de la politique occidentale, face a grand défi soviétique.

BERNARD FÉRON.

L'Art et la police

Le mardi 6 novembre 1951, alors que le présiden de la République, officiellement invité, allait ina gurer le Salon d'Automne, M. Baylot, préfet de polic après accord avec M. Cornu, secrétaire d'État au

Beaux-Arts, fit décrocher sept tableaux jugés subversifs. Le jury du Salon a élevé une protestation. Des députés communistes ont déposé des demandes d'interpellation. Car les œuvres en question appartenaient à ce qu'on appelle « peinture engagée », ou « réalisme socialiste », etc., et en un mot reprenaient en images les thèmes de propagande des journaux communistes.

1° Il est regrettable que des hommes qui se disent « artistes » donnent la primauté à l'anecdote, à la signification politique ou sociale. Succès de scandale immédiat, peut-être : cela n'a jamais payé devant la postérité. Mais reconnaissons que ces peintres ont le droit d'avoir leur idéologie, et qu'en cherchant à créer un incident ils ont obéi à la tactique générale de cette idéologie. Et cela ne peut surprendre personne doué d'un peu de bon sens.

2° Cela a surpris le jury du Salon d'Automne! Bien sûr, il n'est pas institué pour choisir les bonnes œuvres et rejeter les mauvaises; d'abord les sociétaires exposent d'office; et puis il ne faut faire de peine à personne... enfin à personne qui soit un peu connu et puissant; et naïvement aussi, il ne veut pas encourir le reproche de sectarisme. Toujours est-il qu'il accepta les œuvres incriminées et, suprême enfantillage, les groupa en une tendance!

3° La police a des pouvoirs — à défaut de discernement. C'est bien pour en user (je n'ose ici dire abuser). On la provoque? Courageusement, sans malice, elle fonce! Elle est même magnanime, car elle retire (momentanément dit-on) des œuvres qui, aux yeux des très rares connaisseurs qui ont le courage de visiter le Salon d'Automne — et parmi l'ensemble des peu nombreux visiteurs — n'auraient pu que ridiculiser auteurs et inspirateurs. Ces pauvres images semblent bien inoffensives, à côté des journaux et périodiques de même tendance, des affiches également provocantes qui s'étalent sur nos murs! Mais peut-être la même police retire-t-elle du courrier de monsieur le président de la République, de mes-

sieurs les parlementaires et hauts fonctionnaires, *L'Humanité* et les organes similaires? Peut-être leur cache-t-elle au long des rues les affiches injurieuses ou subversives? Cela expliquerait bien des choses.

En un mot, notre république démocratique de type occidental voit le respect f... le camp : respect de l'Art (de la part de ceux qui se disent artistes); respect de l'intelligence et de l'esprit critique du public; respect enfin de la liberté!

Et ce n'est pas par une surabondance de maladresses et de sottises qu'on améliorera la situation.

9 novembre 1951.

ROBERT VRINAT.

Dernière heure : Samedi 10 novembre, 13 heures, M. Cornu (*op. cit.*) fait raccrocher cinq des sept toiles retirées.

Toute dernière heure : Samedi 10 novembre, 17 heures. On (?) donne l'ordre de retirer trois des cinq toiles raccrochées.

N.D.L.R. — Nos lecteurs compléteront d'eux-mêmes la comédie... à leur gré.

Dernière seconde : « Sur l'initiative de M. J.-P. Palewski, député R.P.F. de Seine-et-Oise, vient de se constituer à l'Assemblée nationale un *groupe pour la protection de l'art en France et la protection de l'art français à l'étranger.* » (Les journaux, 12 novembre). Félicitons-nous de cette initiative, qui va sans nul doute permettre à des personnalités ayant une influence certaine de protester efficacement contre les mesures arbitraires dont furent victimes de la part de la police des œuvres d'art au Salon d'Automne.

Quant aux chuchoteurs qui susurrent que la première inspiration vient du plus haut personnage de la République en personne, nous refusons catégoriquement de les croire. Nous tenons trop à conserver un minimum de respect envers nos institutions démocratiques.

Rencontres franco-tunisiennes

Les contacts politiques franco-tunisiens, à Paris, se poursuivent parmi des équivoques qu'il serait bon de détruire.

Tout d'abord, un doute est entretenu sur leur nature même. Une partie de l'opinion française voudrait n'y voir que de simples conversations préliminaires, destinées à préciser les positions des partenaires. Du côté tunisien, on affirme au contraire qu'il s'agit bel et bien de négociations : sinon, pourquoi verrait-on à Paris, aux côtés du premier ministre, M. Chenik, trois membres du Cabinet tunisien, de tendances très diverses (la politique de parti, les affaires, la technique) ? La présence d'une mission aussi représentative indique la volonté d'étudier les problèmes à fond, et la faculté de s'engager éventuellement.

Mais, ce point une fois acquis, bien des incertitudes subsistent. Chacun des partenaires signale, dans l'autre camp, des divergences dont il s'inquiète.

Du côté français, on ne manque certes pas de relever, chez les Néo-destouriens, d'encourageants symptômes de compréhension. C'est ainsi que l'éditorialiste de l'hebdomadaire néo-destourien *Mission*, M. Hédi Nouira, qui a d'ailleurs rejoint à Paris la délégation tunisienne, se montre modéré : il fait aux Français de Tunisie de nettes avances, écrivant par exemple le 19 octobre : « A tous ceux qui, parmi les habitants de ce pays, s'intéressent sincèrement à son avenir et à sa prospérité, la Tunisie ne peut qu'ouvrir largement ses bras. » Mais ces lignes encourageantes ont eu moins de publicité que les déclarations prodiguées, sur un tout autre ton, par Me Habib Bourguiba à des auditoires anglo-saxons. Sans doute,

Me Bourguiba n'a-t-il pas prononcé le fameux « discours injurieux » de San Francisco qui lui a été prêté, chose piquante, par un nationaliste nord-africain en clair Aïd el Krim, M. Bouhafa; mais M. Farhat Hached, secrétaire général de l'Union générale des Travailleurs tunisiens, a dénoncé dans cette ville américaine « les régimes colonialistes qui dominent les peuples de l'Afrique du Nord et leur font subir les pires traitements qu'un régime de dictature ait jamais imposés aux hommes » (reproduit par *Mission* du 5 octobre). L'exagération du trait, qui met en parallèle l'action de l'administration française en Tunisie et les horreurs du nazisme, lui ôte toute portée, mais diminue la confiance à laquelle pourrait prétendre son auteur : or celui-ci aussi a rejoint à Paris la mission tunisienne. Certains, du côté français, parlent donc de duplicité.

A quoi l'on rétorque, du côté tunisien, qu'il n'y a pas une position française, mais deux, trois, peut-être davantage. Il y aurait celle de M. Robert Schuman, qu'on loue à Tunis d'avoir rappelé que la France « tenait à servir les populations des territoires d'outre-mer », et qu'on donne pour favorable à une évolution très libérale. Il y aurait celle des bureaux du Quai d'Orsay, beaucoup plus réticents. Il y aurait celle des Français de Tunisie qui passent pour fermement attachés à la théorie de la « cosouveraineté » française en Tunisie et au principe d'une « prépondérance » française qui serait la leur propre. Il y aurait enfin la position du Résident général, si nuancée, affirme-t-on, qu'on ne saurait se flatter d'en saisir exactement, encore moins d'en fixer, les contours du moment. ... A quoi s'ajoutent les appréciations de la presse parisienne d'opinion, qui préconise, selon la mystique ou l'opportunité, le conservatisme le plus strict ou un total laisser-aller. Aussi se demande-t-on parfois à Tunis si cette apparente disparate ne cache pas quelque machiavélique manœuvre.

Mais, plutôt que de s'attacher à ces griefs réciproques,

op facilement multipliés, mieux vaut tenter de discerner
; dispositions qui permettent de présager un accord.

Un premier point doit être signalé : au moment où
effervescence du monde oriental est à son comble, et
rte les gouvernements arabes du Levant, entraînés par
s courants xénophobes, aux extrêmes les plus irréflé-
is, le gouvernement tunisien négocie à Paris. Quoi
l'on puisse dire, c'est une preuve de courage : on sait
effet combien les esprits arabes sont sujets aux entraî-
ments collectifs, lorsqu'il s'agit de l'Islam et des
usulmans. Et c'est aussi une preuve de sagesse : l'élite
nisienne atteste ainsi que, toute consciente qu'elle est
ses liens culturels, religieux et sentimentaux avec
rabisme d'Orient, elle met à leur juste prix les atta-
es occidentales que lui procurent ses relations avec la
ance, et elle entend les sauvegarder pour l'avenir. Ces
spositions d'esprit, que l'opinion française ne semble
s avoir clairement aperçues, et dont elle sous-estime
ne le mérite et la valeur, interdisent tout pessimisme
principe quant aux futures relations franco-tuni-
ennes.

Il est un autre fait qu'il faut souligner avec satisfac-
on : la théorie de la « cosouveraineté » française en
unisie, le mythe de la « prépondérance » commencent
perdre de leur crédit chez les Français de Tunisie. L'un
ceux-ci affirme, dans *Marchés coloniaux* du 17 novem-
re : « Tout le monde est à peu près d'accord, pas depuis
ès longtemps, pour reléguer aux accessoires le prin-
pe de la « prépondérance »; et il suggère une associa-
on dont il propose une formule, certes discutable, de
on propre aveu, mais souple. Il y a là, sans nul doute,
signe d'un grand progrès dans les esprits.

Reste que le problème tunisien n'est pas uniquement
'équilibre politique : il est aussi de prospérité générale
de bonne administration. Certains, parmi les Français
e Tunisie, sont sensibles au fait que le gouvernement
unisien, tout à sa tâche de négociateur, n'imprime pas

à l'administration beaucoup de rigueur et d'élan : c
dont, sans nul doute, les résidents français souffriron
davantage que les hommes publics tunisiens, aux yeu
desquels un plus haut degré d'autonomie compense la
gement quelque diminution de l'efficacité des bureaux.

Reste enfin que les nouvelles institutions tunisienne
ne seront point aisées à définir : d'une part, sans qu
soit fait échec à leur caractère national tunisien, le
Français de Tunisie entendent y figurer effectivemen
d'autre part, les milieux politiques tunisiens craignent d
se retrouver, s'ils font des concessions, devant quelqu
forme larvée d'une cosouveraineté ressuscitée. Obse
vons simplement que, dans un État démocratique, le
assujettis à l'impôt (et l'on sait quelle large part le
Français de Tunisie en acquittent) ne peuvent être exclu
de son établissement. Ce sera la tâche, lourde et délicat
des négociateurs que de concilier ces points de vue diff
rents et d'ajuster ces intérêts, complémentaires certe
mais distincts.

Cette négociation, cette conciliation sont nécessaire
Elles le sont, ne craignons pas de l'affirmer, dans l'int
rêt de la France. Nous avons appris naguère, en Syri
combien il en pouvait coûter de ne pas s'adapter à l'évo
lution d'un pays : que n'aurions-nous pas donné, e
1945, pour passer avec Damas le traité qu'en 1937 not
gouvernement n'osa pas proposer à l'approbation d
Parlement! Notre position devant les Nations Unies,
forte lorsque nous déclarons que le Maroc médiéval
féodal a besoin de longues années de progrès sous not
égide, serait singulièrement affaiblie si, au même m
ment, nous refusions de tenir compte à la Tunisie de se
élite, sans doute restreinte encore, mais déjà notabl
Une occasion s'offre à nous de rénover et de consolid
pour de longues années les rapports franco-tunisiens;
ne serait pas sage de la laisser échapper.

Mais cette négociation ne sera pas moins avantageu
pour la Tunisie, à laquelle elle offre l'occasion d'

isible progrès; la présence de ses représentants à Paris tteste que ses milieux politiques les plus avancés l'ont ompris. Rien ne devrait donc s'opposer à ce que, pour-uivies de chaque côté avec une égale bonne foi, les égociations franco-tunisiennes aboutissent à un règle-ment équitable et fructueux des relations de la France t de la Régence.

GEORGES LUZY.

Les procès de Grand-Bassam

Depuis le début d'octobre, comparaissent, par groupes, devant la Cour d'Assises constituée à Grand-Bassam, es quatre cents Africains arrêtés à la suite des émeutes de Côte d'Ivoire en janvier-février 1950[1]. Il aura fallu presque leux ans pour qu'il soit enfin statué sur leur sort. Si le temps devait inciter les juges à la clémence, on pourrait s'abstenir le souligner cette lenteur de la justice des Blancs; mais ce serait encore oublier que plus de dix, parmi les inculpés, sont morts au cours de leur détention préventive...

Peut-on d'ailleurs parler de clémence ou de modération de la part du jury de Grand-Bassam? La Cour va siéger au moins jusqu'en février 1952. Celle qui, en mars 1950, avait jugé les accusés des émeutes de février 1949, avait fait preuve d'une rigueur soutenue. Celle d'aujourd'hui a pu faire preuve d'indulgence dans « l'affaire d'Agboville », où sur trente accusés, vingt-cinq ont été acquittés et cinq condamnés à des peines légères avec sursis. En revanche, dans « l'affaire de Bouaflé », elle a prononcé quatre condamnations à des peines de huit ans de travaux forcés et de dix années d'interdiction de séjour... En mars 1950, la première Cour d'Assises avait siégé dans des conditions telles et s'était prononcé de telle

1. Cf. *La Vie Intellectuelle*, mars 1950 : « Les incidents de Côte-d'Ivoire et le R.D.A. ».

façon que la Cour de Cassation vient de casser son verdict. Celle d'aujourd'hui connaît un climat plus paisible.

Entre temps, le pays a connu un calme relatif et, surtout, la situation du Rassemblement démocratique africain qui est, au fond, le grand accusé de ces affaires, a profondément changé. Depuis ses premiers succès apparenté au parti communiste, il s'en est séparé au début de cette année. Par quel concours de circonstances ? Certains mettraient en avant l'opposition des personnalités de son président Félix Houphouët, député de Côte d'Ivoire, et de son (ancien) secrétaire général, Gabriel d'Arboussier, Conseiller de l'Union française, celui-ci étant l'homme du P. C. Il est probable, en effet, qu'Houphouët a pu être persuadé qu'il gagnerait au décrochage, lui et son parti. Il avait d'ailleurs, à l'Assemblée, l'exemple d'un groupe d'élus africains dont le président occupe avec régularité, depuis deux ans, les fonctions de secrétaire d'État à l'outre-mer. Nous estimons, pour notre part, qu'il s'ajoute dans ce désapparentement la pression des cadres africains de base qui n'ont jamais désiré se trouver à la remorque d'un parti métropolitain, fût-il le « défenseur attitré » des peuples opprimés. Car le R.D.A. a ce trait pour lui de constituer sur le plan africain, une formation politique d'essence authentiquement autochtone, ce qui le différencie abondamment de toutes les succursales, avouées ou non, des partis de nos assemblées. C'est bien la raison pour laquelle le P. C. voyait dans le R.D.A. un instrument capital de pénétration de l'Afrique noire française, et spécialement de la Côte d'Ivoire, pays relativement riche où l'exploitation économique et sociale européenne a fait germer un prolétariat autochtone. C'est aussi pourquoi il poursuit de sa vindicte les cadres d'un parti qui a cessé d'être son allié. Il a bien tenté de récupérer les leviers au détriment des chefs. Ainsi lorsque le bureau du R.D.A. décida de substituer aux avocats engagés pour la défense des accusés de Grand-Bassam des défenseurs non communistes, les premiers, qui avaient seuls accès auprès des prisonniers, tentèrent-ils de s'interposer entre eux et leurs chefs.

Lors de son premier gouvernement, sous la précédente assemblée, M. Pleven avait salué l'entrée des élus R.D.A. dans la majorité. Depuis, le R.D.A. n'a pu contracter l'alliance qu'il recherchait auprès d'autres groupes, tel celui des

dépendants d'outre-mer qui comprenait, il est vrai, trop de s anciens (et futurs) concurrents électoraux. Les dernières ctions ont amené une forte diminution de ses élus à l'Asnblée nationale : et s'il serait malséant de dire que l'Admistration n'y fut pas étrangère, on peut assurer qu'elle en t enchantée. Qu'on se défie pourtant des apparences : juger mme quantité négligeable le R.D.A. privé de plusieurs de s élus et détaché de ses *initiateurs* communistes, serait un u trop sommaire. Ce serait ne pas tenir compte des sentients de la masse africaine que l'on aurait tort de considérer mme amorphe, indifférente et « perpétuelle mineure », — de ceux d'une élite qui monte, pleine d'ambition pour l'aver de son pays.

Auprès de l'une comme de l'autre, les verdicts de Grandssam auront de profondes et durables répercussions. La odération ne serait pas simple indulgence, mais la marque une volonté de construire, dans la justice, en Côte d'Ivoire, mme dans les autres territoires africains, une Union franise qui soit autre chose qu'un slogan de discours officiel.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

L'éventail des salaires

La grève des examens a ramené l'attention sur un problème toujours mal compris puisque mal posé : 'éventail des salaires et plus généralement la différence ntre les rémunérations de certains postes élevés et celles lu manœuvre. La C.G.T. s'est faite le champion d'un etour à l'éventail existant avant la guerre.

Ceci n'est pas chose nouvelle. Dans un de ses livres, M. Jean Fourastié nous montre que le traitement d'un Conseiller d'État exprimé en salaires de manœuvre est de plus en plus petit, et dans son si intéressant petit opus-

cule de la collection « Que sais-je ? », consacré au capitalisme, M. François Perroux met en garde celui-ci contre les dangers qu'il encourrait à assurer un niveau de vie trop faible aux élites, qui ne vivent pas du profit. Il n'est pas dans notre intention de défendre les revenus des négociants en beurre, œufs et fromages vis-à-vis des professeurs de faculté, mais seulement de préciser qu'*entre les salaires*, la diminution de l'éventail est une loi inéluctable de l'évolution économique.

D'une part, du côté de l'offre. Les intellectuels sont de plus en plus nombreux, car l'instruction va en se généralisant. Certes, nous ne sommes pas encore au stade où le mérite seul permettra d'accéder à la fonction, mais le temps où une instruction même symbolique permettait aux enfants des familles bourgeoises d'avoir automatiquement une situation bien au-dessus de celle des enfants du peuple commence à être révolu. Aux États-Unis, où l'éducation est donnée obligatoirement jusqu'à dix-sept ans et où les études supérieures ne sont pas extrêmement poussées, sauf pour les spécialistes et les professeurs, l'avantage de l'éducation pour le choix d'une profession est de moins en moins net; il n'est qu'à voir, par exemple, les échelles de fonctionnaires où l'on peut accéder suivant les divers grades universitaires : en fait, ils diffèrent très peu au début.

On est généralement moins averti de l'évolution des facteurs qui commandent le rétrécissement de l'éventail des salaires du côté de la demande. En d'autres termes, pour un même confort matériel il est de moins en moins nécessaire d'avoir un revenu exprimé en terme monétaire par un multiple élevé de celui du manœuvre. Le Conseiller d'État dont nous parlait Jean Fourastié, pour pouvoir se déplacer dans Paris et avoir une table correcte devait entretenir cinq à six personnes tant en personnel d'écurie que de maison. Il était donc de toute nécessité que son salaire pût nourrir non seulement sa famille, mais aussi ces cinq ou six personnes; donc, pour le seul chapitre

ansports et services domestiques il lui fallait au moins inq fois le salaire du manœuvre. En ce moment, au ontraire, une automobile, un réchaud à gaz, un chauf-age central, un frigidaire, un aspirateur et une machine laver lui permettront de n'avoir qu'une servante avec e même confort. Il en est aussi de bien d'autres postes u budget de Mme la Conseillère, si bien qu'avec un raitement quatre ou cinq fois aussi grand que celui u manœuvre elle peut s'estimer très heureuse. L'évolu-ion est encore plus poussée aux États-Unis, où un alaire double du salaire minimum représente quelque hose d'extrêmement confortable.

C'est donc le degré de développement industriel d'un ays qui fait demander aux intellectuels une somme noins forte exprimée en salaire minimum, et comme 'offre de situation à ces mêmes intellectuels rencontre de lus en plus de postulants, il est évident qu'il n'y a ucune raison pour qu'elle ne s'aligne pas sur cette lemande de moins en moins impérieuse.

Deux exemples particuliers illustreront cette tendance et aideront à mieux la faire comprendre. Si en U.R.S.S. es dirigeants du régime sont revenus à un éventail des salaires très élargi, c'est principalement parce que le niveau général de vie y est inférieur à celui de la plupart des pays d'Europe et particulièrement parce que l'effort consenti par la Russie en biens d'équipement porte con-currence aux biens de consommation durable qui aug-mentent le confort des particuliers et leur permettent de se passer de main-d'œuvre.

L'autre exemple est plus important encore parce qu'il donne lieu à plus de malentendus. L'on entend les braves bourgeois de 1950 se plaindre de la cherté des services, notamment des services domestiques, des coiffeurs, etc. (du tertiaire, pour prendre l'expression de M. Fourastié, c'est-à-dire de la production qui ne nécessite pas de fabrications de machines); ces mêmes bourgeois ne com-prennent pas que le prix de ces services n'est autre que

le revenu de ceux qui les fournissent. En d'autres termes, l'augmentation du prix de la main-d'œuvre par rapport au prix des marchandises ne fait que consacrer l'augmentation du standard de vie de toute une classe de la population. Là comme en d'autres domaines, il faut se méfier des mystiques de l'âge d'or que nous attribuons trop facilement au passé. Il ne suffit pas de savoir que le Conseiller d'État de 1810 gagnait plus que maintenant, il faudrait également analyser le livre de recettes de sa femme et surtout apprécier le pauvre niveau de vie de ses domestiques.

JACQUES DUMONTIER.

René Mayer devant la classe ouvrière

« La crise actuelle peut être surmontée avec du courage et un peu de continuité » a déclaré M. R. Mayer à l'Assemblée après avoir tracé un tableau peu encourageant de la situation économique de notre pays.

Combien de fois avons-nous réclamé ici même que l'on mette le pays devant la réalité, nos dirigeants s'y mettant d'abord, et que négligeant propagande et combine électorale ou partisane, soient enfin définies des mesures d'ensemble qui nous permettent de sortir de l'impasse dans laquelle nous sommes engagés depuis de nombreuses années.

Facilité, immobilisme n'était-ce pas les grandes qualités de la politique. Combien de fois n'avons-nous pas essayé de faire comprendre, non seulement notre légitime mécontentement, mais surtout l'angoisse qui nous étreignait à l'étude des faits.

Lorsqu'à côté de cette analyse de la situation d'ensemble nous évoquions celle particulière de la classe

ouvrière en criant au scandale nous étions alors accusés de vouloir précipiter l'inflation, de jouer avec des statistiques truquées, d'entretenir le mécontentement, de n'être capables que de revendiquer.

M. R. Mayer n'a malheureusement pas calmé nos craintes, ni fait naître des espoirs. Nous craignons que rien ne se fasse ou que ce soit fait sur le dos de la classe ouvrière. Sans doute nous demandera-t-on d'attendre pour pouvoir juger. Nous saurons bientôt ou veut aller le gouvernement puisque M. R. Mayer a affirmé que le gouvernement avait « choisi son chemin » et qu'il n'entendait pas se détourner de son but. Attendons donc quels seront le chemin et le but proposés. Dans l'attente des propositions gouvernementales le discours de M. R. Mayer a amené quelques remous dans la classe ouvrière. On a noté entre autres qu'il a été question « d'un effort fiscal supplémentaire équitablement réparti ». Il s'agit de s'entendre sur ce qui est une répartition équitable, et l'expérience n'est pas là pour créer la confiance.

Mais les travailleurs ont été surtout sensibles à la partie du discours traitant des salaires et des prix. Doit-on en discuter les chiffres ? Dans un précédent numéro, Bobin avait justifié la thèse syndicale par quelques statistiques d'ailleurs contestées par certains. Que dire alors des chiffres de M. R. Mayer qui, voulant comparer les coefficients des salaires et des prix, prend deux bases différentes en choisissant (et cela n'est pas tactiquement sans importance pour l'auditeur ou le lecteur qui ne demande qu'à être convaincu) la base la plus rapprochée, donc le coefficient le plus bas, pour les prix. Ce n'est pas sérieux lorsqu'on aborde une discussion sur l'orientation économique du pays au seuil de « l'année la plus cruciale pour la vie de l'Europe et du monde ».

Comment justifier une position quand on parle de prix au coefficient 120 ou 123 et de salaire à 406, la date de référence n'étant pas la même.

Comment pouvoir alors affirmer que le relèvement des salaires a été supérieur à l'augmentation des prix, le pouvoir d'achat ayant été maintenu et même augmenté. Mais quel pouvoir d'achat ? Par rapport à quelle date ?

Il ne s'agit pas de raconter d'histoire, ni de faire d'ailleurs du sentiment, il faut voir les faits. *Nombreux sont les travailleurs de la région parisienne dont le salaire varie entre 100 et 120 frs de l'heure.* Avez-vous quelquefois calculé que cela représente 17.300 à 20.000 frs par mois. Ce n'est plus là un jeu de statistiques, mais la réalité et qui est bien voisine de la misère. Il ne s'agit pas d'austérité a dit M. Mayer, mais avec dix-sept ou vingt billets de mille francs pour vivre un mois et le plus souvent avec femme et enfants (je n'oublie pas en plus les allocations familiales), c'est déjà plus que de l'austérité.

On a donné aux producteurs de blé, de betteraves, de lait, d'oléagineux, de vin, des satisfactions auxquelles eux-mêmes ne croyaient pas, n'aurait-on pas pu leur parler un peu du danger de l'inflation, des sacrifices à consentir. Nous crions attention! On ne leurre pas les gens indéfiniment. Mais diront certains, les travailleurs sont satisfaits; ils ne font plus grève. A ceux-là nous répondrons qu'un immense dégoût les saisit, ils en ont assez, ils se replient sur eux-mêmes, nos dirigeants ont en sept ans étouffé la flamme qui brillait si fort à la Libération. Le sentiment d'être exploités devient de plus en plus évident pour eux, et le discours de M. R. Mayer les confirme encore dans leur sentiment. Les travailleurs n'ont plus confiance; tout ce qui se fera comme tout ce qui s'est fait depuis sept ans on le leur fera supporter.

Mais cela n'a qu'un temps, l'explosion est obligatoire, mais alors brutale, dangereuse. Du courage, de la continuité, il est urgent d'en avoir à condition que ce soit au service de la Justice. Dans le vaste complexe international il s'agit de ne pas dédaigner cet état d'esprit; il est grave, car derrière cette bataille pour le pain quotidien imaginons-nous le sens et la valeur que peuvent avoir dans les masses populaires le mot « Démocratie » lorsque celle qu'on lui sert n'est faite que d'injustice.

CHARLES SAVOUILLAN.

AZIMUTS

'oi et science.

Théologie et sciences biologiques et anthropologiques, tel est le sujet que traite dans la *Revue diocésaine de 'ournai* (novembre, pp. 488-506) le P. Gonsette, commentant, ›ien sûr, *Humani Generis*. Il étudie d'abord les rapports géné-aux des deux disciplines, qui n'ont pas toujours la cordialité ouhaitable.

La science se développe parfois sous le signe de la hargne 'is-à-vis de la religion... Bien sûr, il s'agit souvent de doctrinaires ncompétents... Mais des savants authentiques eux-mêmes se lais-ent parfois entraîner à des exclusives injustifiées et qui font tort à a science elle-même. Il se rencontre aussi chez les savants une paro-lie de Saint-Office qui exerce une tyrannie hautaine et souvent ;rotesque (p. 489).

Le P. Gonsette donne des exemples de déclarations profé-'ées *ex cathedra* par des pontifes de la paléontologie, dont la science a mis une génération à se remettre. Mais la conciliation qu'il prône suppose chez la théologie aussi des torts vis-à-vis de la science.

La théologie, elle, s'est souvent développée sous le signe de la peur; et parce que plusieurs se servent indûment de données scienti-iques mal digérées ou mal établies pour attaquer la religion, les croyants donnent dans le panneau et, pour repousser l'irréligion, croient devoir tenir la science en suspicion ou en échec. Sous l'em-pire de cette crainte puérile, on a eu recours à tous les expédients imaginables pour se débarrasser de résultats scientifiques réels ou supposés.

D'où un *concordisme* d'abord souriant, puis éperdu, souvent touchant et d'ailleurs constamment en retard, s'efforçant avec une bonne volonté évidente de faire coïncider point par point les récits de la Genèse avec la dernière théorie scientifique à la mode.

D'où aussi une *prise en considération d'arguments frivoles* aux quels on opposait des réponses tout aussi superficielles. (...)

D'où encore *une ironie facile,* un peu amère d'ailleurs, qui s'a charne à relever les erreurs et les supercheries scientifiques pou jeter le discrédit sur la science comme telle; et l'on se gausse de poteries de Glozel et de la tiare de Saïtaphernès.

D'où finalement, quand tout le reste s'est avéré inutile, on imagin des *fins de non-recevoir* basées sur des hypothèses, possibles absolu ment, mais incontrôlables et étrangères à une saine mentalité théo logique, dans le genre de celle-ci émise jadis par E. Bertrand « Les débris fossiles sont des pierres figurées enfouies dans le so par Dieu, qui a voulu mettre ainsi plus d'harmonie dans ses œu vres, plus de correspondance entre les choses qui sont dans le eaux et sur la terre et celles qui doivent être sous la terre. »

Tout autre est l'état d'esprit recommandé par l'encyclique

Croire en l'homme, répond l'Église, c'est encore une façon d croire en Dieu; ce serait un singulier passe-temps que de vouloi faire honneur à l'artiste en dénigrant son œuvre; faire confiance ma raison, puisqu'elle n'est qu'une participation de la raison divine c'est faire confiance à Dieu. Saint Thomas remarque à propos d Job disputant avec Dieu qu'une pareille discussion peut paraîtr incongrue, étant donnée la situation respective des deux interlocu teurs, et il ne craint pas de répondre avec une tranquille audace « Il faut considérer que la vérité ne varie pas du fait de la variét des personnes. Lors donc que quelqu'un dit la vérité, il ne peut étr battu *quelle que soit la qualité de la personne* qui discute avec lui (sur Job, XIII, 2).

C'est pourquoi, déprécier l'œuvre de la raison dans le domain naturel et tenter d'échapper aux objections de la science en refu sant de prendre au sérieux ses procédés, n'est pas de bonne théo logie (492).

Pas plus que de jeter le discrédit sur les démarches de l science en postulant une intervention gratuite de Dieu dan le cours des choses.

Sans doute Dieu peut toujours introduire des mutations dans so œuvre, mais son intervention n'est pas arbitraire; elle ne se produ qu'à bon escient, comme indice et comme signe dont nous pouvon retrouver la raison... Saint Thomas est de ceux qui demandent a miracle ses lettres de créance et qui les soumettent à une solid critique. C'est à celui qui invoque le miracle qu'incombe la preuv Nous n'avons pas reçu la raison comme un jouet dont le savan chrétien peut s'amuser... (492).

Le P. Gonsette va traiter de l'évolution et du polygénisme; je le laisse à regret, pour aborder un sujet conjoint.

Foi et merveilles.

Si à sa gauche en effet, la foi chrétienne rencontre l'exigence rationaliste, aux arêtes tranchantes des scientifiques, elle doit prendre garde, sur sa droite, au goût du merveilleux, vivace en des esprits plus primitifs, ou plus féminins, nombreux même dans une Église qui se prévaut à juste titre d'une sobriété romaine, et même dans des civilisations techniquement évoluées, telles que la Gande-Bretagne, si l'on en croit une enquête sociologique menée par un M. Gorer, et dont le *Tablet* (22 sept., 193) présente quelques résultats à ses lecteurs :

Le credo majoritaire est actuellement l'astrologie : neuf personnes sur dix lisent les horoscopes, et quatre sur cinq en lisent plus d'un; les voyantes ont autant de clients que les pasteurs; et ce sont les mêmes : c'est la petite minorité qui va aux églises, qui fréquente aussi les diseuses de bonne aventure et lit les horoscopes.

Ce dernier point du diagnostic est inquiétant quelles que soient les circonstances atténuantes que lui vaut la crise actuelle.

Et je doute d'autant plus que cette maladie perde chez les catholiques de sa nocivité qu'elle y prend facilement des formes hallucinatoires, et où dominent des objets traditionnellement offert à l'imagination dévote. Il est curieux d'ailleurs que les révélations ne provoquent pas les courants dogmatiques, mais les renforcent de leurs eaux chargées d'alluvions. Un historien devrait, reconstituant l'évolution de ces phénomènes, nous dire à quelle date, et dans quel contexte sociologique et culturel les personnages angéliques familiers à l'Ancien Testament et au christianisme primitif laissent la scène au Christ souffrant, puis, avec une concurrence grandissante, à la Vierge.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de Fatima (oct. 1948), et de Konnersreuth (avril 1951). Une chronique récente et assez détaillée, dans *Geist und Leben* (oct., pp. 386-394) du jésuite Raitz von Frentz, explique sans recours au surnaturel les phénomènes présentés par Thérèse Neumann.

Fatima présente de meilleures garanties, encore que l'estampille hiérarchique n'interdise pas aux théologiens, gens méfiants de nature et de charisme, de poser des questions. Celle-là approuve simplement comme sans danger pour les fidèles qu'on localise le culte traditionnel de la Vierge, et qu'on en souligne tel aspect ou tel bienfait; celles-ci examinent la santé psychologique des voyants, et l'authenticité spirituelle des visions, en utilisant les conclusions de la science et les règles acceptées ou fixées par la tradition.

Quel que soit le rapport des révélations de Fatima à la crise actuelle et leur application, primitive ou interprétée, au problème posé par le communisme soviétique, on ne peut leur reprocher comme une nouveauté cette attention à l'histoire. La Sainte Vierge a été impliquée par les papes dans des événements aussi militaires que la victoire de Lépante ou le siège de Vienne; événements dont la liturgie garde la trace dans les fêtes du Rosaire, ou du Saint Nom de Marie. Mais une déduction, simpliste chez les uns, astucieuse chez d'autres, conclurait volontiers que les Sphères Célestes ont pris parti en bloc dans nos querelles politiques et idéologiques, où le vrai et le faux, le bien et le mal forment un imbroglio parfaitement sublunaire, comme dirait un péripatéticien. On se croit dès lors dispensé de tout effort de discernement, le plus difficile, comme on sait, et peut-être de tout autre effort.

En tout cas, la doctrine courante de l'Église est claire : saint Thomas refuse que la foi s'appuie sur « une révélation privée, s'il y en a, faite à quelque docteur ». Docteur, c'est, pour lui, un homme comme Chrysostome ou Augustin, dont il cite aussitôt des textes qui vont dans le même sens. Et il s'agit ici de révélation solide.

Le comportement pratique de l'Église à l'égard du merveilleux n'est pas moins réservé. Mgr Ottaviani, dont on sait l'autorité, a récemment dénoncé

l'engouement aveugle pour les faits merveilleux, visions, prophéties, apparitions, et la recrudescence de passion populaire pour de prétendus miracles, avec tous ces échauffements, qui expliquent la déviation du sens religieux comme tant d'autres perversions de l'histoire humaine.

Ni la foi chrétienne, donc, ni la prudence ecclésiale ne nous encouragent à porter beaucoup d'intérêt au caractère propre-

ıent merveilleux des apparitions, ni à des phénomènes secon-
aires dont l'interprétation spirituelle est d'ailleurs malaisée,
omme la météorologie sacrée de Fatima : soleil qui se tord,
oudre qui incendie le clocher.

Je sais bien, comme tout le monde, qu'on a jeté dans la
alance, en faveur de ce merveilleux, l'autorité du Saint-Père.
:t, sans doute, le fidèle est tenu de traiter avec respect toute
arole tombée des lèvres vénérables d'un pasteur à qui tout
appelle qu'il ne doit rien faire que de conforme à sa dignité
piritueile et qui a déjà donné maintes preuves de sa sollici-
ude pour le prestige du Souverain Pontife.

Mais à l'usage de mes lecteurs non rompus aux finesses du
raité des « lieux théologiques » — traité dont l'importance
pparaît, de plus en plus, capitale — et pour en consoler
uelques-uns, je crois pouvoir dire que la théologie s'est
fforcée dès longtemps de faire la théorie des comportements
ivers que doivent avoir les membres de l'Église à l'égard de
eux que l'Esprit-Saint a investis, pour les enseigner, soit
'une fonction permanente, soit d'un charisme provisoire. Il
a une échelle des valeurs doctrinales et des assentiments,
ın système de contrôle dont les apôtres ont établi les ins-
ances et les critères fondamentaux. Et l'on dirait que, pour
a commodité de la liberté chrétienne, l'Esprit-Saint ait pris
ɔeu à peu dans l'histoire l'habitude de ne pas confier aux
nêmes hommes les fonctions de base et les charismes les plus
surprenants. Heureuse division des pouvoirs, qui facilite la
subordination de ceux-ci à celles-là. En tout cas, même lors-
qu'il plaît à l'Esprit de Dieu d'ajouter, chez une seule per-
sonne, à la responsabilité la plus haute, le don le moins
exigé, l'Esprit n'oblige pas les chrétiens à accorder à la
réalité de celui-ci le même assentiment ni la même portée
qu'à celle-là. On comprend dès lors qu'un Jean XXII ait
tenu à distinguer ce qu'il proposait comme universitaire de
ce qu'il décidait comme pape.

Bref, les reflets merveilleux de Fatima sur le Vatican ne
mettent pas en jeu l'infaillibilité, non plus — quoi qu'en
aient dit des journaux, — non plus que la sainteté du Sou-
verain Pontife, dont l'avenir jugera, et sur d'autres données.

A.-Z. SERRAND.

PORTRAIT

ROBERT BRESSON

ou le chemin du classicisme

Le cinéma a maintenant ses auteurs. Il en a peu, mais ce sont eux qui l'ont élevé de l'état de machine extraordinaire à recréer la vie jusqu'à la dignité de septième art. Robert Bresson est l'un d'eux et l'un de ceux auxquels on peut le moins contester le titre d'auteur, titre très envié et très disputé parmi les artistes du film.

Il lui a suffi de trois œuvres, depuis 1943, pour prendre dans le cinéma français une place comparable à celle de René Clair et de Marcel Carné. Ce sont Les Anges du Péché, Les Dames du Bois de Boulogne, *et tout récemment* Le Journal d'un Curé de Campagne. *Trois films pour lesquels sa collaboration avec des personnalités littéraires aussi fortes que celles de Giraudoux, Cocteau et Bernanos, n'a pas fait dévier d'un pouce la rigoureuse conception qu'il s'est faite de l'œuvre filmée. Alors que Marcel Carné, qui n'en est pas moins grand pour autant, a élaboré son style en étroite correspondance avec l'univers poétique de Jacques Prévert, sans qu'il soit possible de toujours démêler dans les meilleurs de leurs films ce que l'un doit à l'autre, Bresson sort plus Bresson que jamais de sa collaboration avec des auteurs aussi différents que possible les uns des autres et qui semblent choisis à dessein parmi les plus redoutables.* Les Anges du Péché *n'ont pas plus de parenté esthétique avec*

ndine *ou* Électre *que* Les Dames du Bois de Boulogne *en ont avec* Les Enfants terribles *ou* La machine à rire. *Quant au* Journal d'un Curé de Campagne, *il est gageure la plus extraordinaire du cinéma contempo-in, la coquetterie la plus subtile de ce virtuose du style i parvient avec le texte même de Bernanos, en respec-nt au maximum la construction, le climat, la significa-n de l'œuvre originale, non pas à illustrer le roman Bernanos, ni à le traduire même élégamment, mais à faire un autre* Journal d'un Curé de Campagne, *à créer ritablement une œuvre différente, utilisant un tout tre langage, et que pourtant Bernanos n'aurait sans ute pas repoussée. Tout au plus aurait-il pu s'étonner, scandaliser peut-être, de la trouver si étrangère et si milière à la fois, comme un père considère parfois cer-ins de ses enfants dont l'autonomie l'irrite sans arriver lui faire oublier qu'ils sont du même sang.*

Cette sorte de performance rappelle notre classicisme nçais se jouant de ce vieux problème littéraire sur le-el ont pâli tous les bacheliers : l'imitation des Anciens. uvenons-nous de La Fontaine : « Mon imitation n'est is un esclavage », et de quel œil nous avons épié toutes s Iphigénies de la Grèce et leur ressemblance avec leur eur racinienne.

Robert Bresson est-il en train de conduire le cinéma ançais sur la voie étroite et haute du classicisme ? Trois ms, c'est encore un peu tôt pour en décider, mais dans cas de Bresson, qui n'a jamais réalisé d'œuvres de rconstances (le mot, à dessein fort vague, recouvrant utes les contingences, matérielles, alimentaires, politi-ues, diplomatiques, etc., qui peuvent peser sur la déter-ination d'un réalisateur), c'est assez pour l'espérer, et t espoir a un nom : il s'appelle le style.

On ne parle plus de Robert Bresson sans prononcer le ot de style (Henri Agel a même inventé à son sujet une lie formule : « Robert Bresson ou l'enfer du style »). ais ce style ne doit rien, comme celui de Carné par

exemple, à la splendeur des images, à la poésie savamment fabriquée des décors reconstitués avec un soin devenu légendaire, ou comme celui de René Clair à une forme d'esprit, à une manière à la fois satirique et tendre de contempler les choses et les gens. Il est le résultat d'un effort jamais relâché pour porter à leur plus haut degré de signification les visages, les décors, les dialogues, les sons et la succession des images d'un film. Il repose sur une construction d'une rigueur absolue : « La construction a la valeur d'une idée », dit Bresson qui sacrifie sans pitié tout ce qui pourrait ressembler à un morceau de bravoure cinématographique, à une complaisance injustifiée pour un effet sûr mais facile et s'attache à désolidariser le cinéma du mouvement extérieur, de « l'action », pour le mettre au service d'un autre type d'action purement intérieure celle-là. De style, il n'en est pas je crois dans tout le cinéma de plus concentré, de plus difficile, de plus dépouillé. Il n'en est peut-être pas non plus de plus riche, de plus inépuisable sous les apparences de la simplicité la plus trompeuse.

Je m'aperçois que je m'étais proposé un portrait *de Robert Bresson et que j'ai surtout parlé de son œuvre. N'est-ce pas le meilleur moyen de le connaître, après tout? Le style, c'est l'homme, et Bresson est l'homme de son style. Difficile, se livrant parcimonieusement, répugnant à la publicité, ne laissant jamais rien au hasard et à l'inspiration, il est généralement aussi redouté des interprètes et des techniciens que des journalistes. Cela n'exclut nullement de sa part une parfaite courtoisie. Qu'il exige ou qu'il refuse, c'est avec la même politesse distante qui ôte net toute envie de le contredire. Mais pourquoi lui en faire reproche? Il nous suffit qu'il produise beaucoup d'autres* Dames du Bois de Boulogne *et beaucoup d'autres* Journal d'un Curé de Campagne.

JANICK ARBOIS.

LETTRES ET LIVRES

Bulletin de Philosophie

Réflexion et mystère

Les possibilités d'accès de la pensée humaine au mystère religieux sont le thème principal de Romano Guardini dans ses essais, anciens mais récemment traduits, sur *Pascal* et de Gabriel Marcel dans *Le mystère de l'Être*. Bien que *La Philosophie de la Volonté* de Ricœur ne concerne pas directement cette question, ses préoccupations méthodologiques l'en rapprochent : il s'agit toujours de penser le mystère sans le dégrader en problème.

Fruit d'une rencontre personnelle, les réflexions de Guardini sur *Pascal*[1] sont très attachantes, car elles éclairent à la fois les orientations religieuses du *Mémorial* ou du *Mystère de Jésus* et celles qui nous sont devenues familières grâce au *Seigneur*. Kierkegaard préoccupait également Guardini lorsqu'il écrivait ce livre, si bien que celui-ci permet de comprendre ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans l'idée d'un Pascal précurseur de l'existentialisme. Si Gabriel Marcel refuse à l'heure actuelle le qualificatif d'existentialiste — même chrétien — il serait encore plus injuste d'enfermer Pascal dans cette catégorie philosophique, puisque ce qui le rapproche d'un Kierkegaard et d'un Nietzsche, c'est précisément d'être un penseur vigoureux mais indépendant des écoles philosophiques. Pourtant si on veut bien entendre l'existentialisme en un sens large, comme la prise de con-

1. Éd. du Seuil, 1951. Traducteurs : H. Engelmann et R. Givord (auxquels nous devions déjà la traduction d'un autre livre de Guardini : *L'Univers religieux de Dostoïevski*, éd. du Seuil, 1947).

science tragique de l'existence humaine, Pascal s'y rattache, lui qui s'est passionné pour le drame humain, pour ces déchirements internes où se marquent la grandeur et la misère conjointes de l'homme, pour cet affrontement douloureux d'une nature qui nous écrase de son immensité, de son indifférence, de sa contingence. Penser qui fait la grandeur de l'homme ne le délivre pas de cette angoisse devant le silence éternel des espaces infinis, car il est « infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti. Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? » Elle-même temporelle et contingente, la réflexion ne peut surmonter la temporalité et la contingence. Cette mise en situation de la pensée, si proche de Nietzsche, conduit Pascal à des conclusions très contemporaines : rien ne justifie l'existence humaine, l'homme qui prend conscience de sa condition entre dans le désespoir et c'est pourquoi nous fuyons d'ordinaire une réflexion dont nous avons peur.

Mais l'impuissance de la pensée n'est pas le dernier mot de Pascal, qui prétend bien éclairer le mystère de l'existence et le désarroi existentiel lui-même par une interprétation religieuse — ou plus exactement chrétienne. La doctrine du péché originel heurte notre esprit, mais « l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme »; il nous permet en effet de comprendre la situation tragique de la pensée humaine et même sa complaisance pour une obscurité qu'elle déclare insurmontable afin de ne pas avoir à accepter une clarté révélée. L'homme a cependant un sens, voulu par Dieu, et le christianisme nous livre ce sens en nous montrant en lui une créature déchue, égarée, dont seul le Christ peut restaurer la nature originelle. Cette nature n'est pas chez Pascal une catégorie biologique, naturaliste, mais une libre et personnelle relation à un Dieu qui n'est pas lui-même le concept philosophique de l'absolu, mais le Dieu vivant, rencontré dans l'histoire. Un même sens de la complexité inextricable de la question religieuse, du mystère divin et même de l'ambiguïté divine, du paradoxe et même du scandale de l'Incarnation apparentent Pascal et

ierkegaard. Romano Guardini rapproche l'argument du
ari et le paradoxe absolu, ainsi du reste que la preuve onto-
gique de saint Anselme. Il s'agit chaque fois d'un véritable
ouvement de l'âme qui abandonne le fini et se porte à la
encontre de Dieu dans un risque et une décision désespérés
ui sont les seuls accès possibles au Tout Autre. Mais tandis
ue la pensée de Kierkegaard se passionne pour son propre
néantissement dans le paradoxe, celle de Pascal cherche
intelligence de la foi. Pascal est plus théologien que Kier-
egaard. La volonté inexorable d'avoir raison, de combattre
: de vaincre avec laquelle il s'engage dans la controverse
héologique est d'ailleurs son drame le plus profond, ainsi
ue lui-même semble bien l'avoir compris, puisque dans les
erniers mois de sa vie sa foi délaisse les polémiques et entre
ans un silence dont Romano Guardini nous dit que lors-
u'on l'a compris on a compris Pascal.

Cette foi qui témoigne en silence est pour Gabriel Marcel
ı foi authentique, et cependant lui-même n'a jamais cessé de
arler de la foi depuis son projet de thèse en 1910 sur l'intel-
gibilité religieuse jusqu'au *Mystère de l'Être*[2] qui est encore
ne recherche sur la réflexion seconde et ses rapports avec
a foi. Ne soyons pas choqués par ce contraste : la réflexion
ur la foi n'est pas la foi, et la parole du philosophe ou du
héologien éclaire le silence du croyant.

Entre la réflexion et la foi l'accord n'est pas immédiat. La
éflexion primaire a un caractère négatif, elle met en ques-
ion, elle discute, elle détruit. Il s'agit de cette réflexion
orsque Gabriel Marcel nous dit que l'être est ce qui résiste
ı une entreprise de dissolution critique portant sur les don-
nées de l'expérience et les réduisant de proche en proche à
les éléments dénués de signification, de valeur. Or il semble
l'abord que rien ne résiste, pas même la foi. Deux person-
nages surtout dans le théâtre de Gabriel Marcel subissent ces

2. Aubier, éd. Montaigne, tome I : « Réflexion et Mystère », mars 1951; tome II : « Foi et Réalité », juin 1951. Les ouvrages philosophiques antérieurs de Gabriel Marcel sont : *Journal métaphysique*, N.R.F., 1927; *Être et Avoir*, Aubier, 1935; *Du refus à l'invocation*, N.R.F., 1940; *Homo Viator*, Aubier, 1944; *La Méiaphysique de Royce*, Aubier, 1945 (écrit en 1917); *Les hommes contre l'humain*, éd. de la Colombe, 1951.

assauts de la réflexion. Devant l'hypocrisie religieuse de s
père, Clarisse doute de sa vocation et même de sa foi — t
vrai *Palais de Sable*. Tout s'écroule également pour Claud
l'*Homme de Dieu*, quand sa femme remet en question
valeur chrétienne du pardon qu'il lui a accordé il y a vin
ans et sur lequel il a construit son idée de lui-même et
Dieu. La même exigence de sincérité écarte Claude et Cl
risse d'une foi qui n'est peut-être qu'une mauvaise foi.
la question de son père : « Tu pries. Qui pries-tu ? » Claris
ne répond rien et il est difficile de savoir si les derniers mo
de Claude : « Être connu tel qu'on est... » expriment un vo
ou une déception. Toutes les apparences témoignent chez l'
comme chez l'autre en faveur de ce qu'on nomme généra
ment une perte de la foi. En effet quelque chose est mort
eux : la foi conçue comme une possession intérieure q
viendrait du croyant et lui assurerait une parfaite sécuri
Mais cette confiance en soi-même n'est pas la foi et il fa
sans doute la perdre si on veut croire en Dieu et non
l'homme. Justement parce que tout semble perdu tout pe
être sauvé. Cette dialectique existentielle n'est d'ailleurs p
infaillible et nous ne pouvons pas savoir si l'épreuve de
réflexion a conduit Claude et Clarisse à une espéran
purifiée ou au nihilisme religieux. Tout ce que nous pouvo
dire, c'est que le chemin de la foi ne leur était pas fermé.

Si la réflexion critique n'a pas le dernier mot, c'est qu'el
même peut être réfléchie. Les arguments contre la foi
réduisent à deux : l'existence de Dieu ne figure pas
registre de l'expérience objective, la réalité du mal est inco
patible avec l'idée que nous nous faisons de Dieu. Ces de
arguments soumettent la foi et l'action divine au contrôle
la pensée objective, mais cet arbitrage ne serait légitime q
si la foi appartenait à l'ordre du savoir. Or la réflexi
seconde récuse l'idée fausse que la réflexion primaire
forme de la foi : c'est l'opinion religieuse qu'elle critiq
mais l'opinion religieuse n'est pas la foi. Une distincti
élaborée par Gabriel Marcel en 1932 et devenue classiq
permet de penser la foi non comme la solution — vraie
fausse — d'un *problème*, mais comme la participation act
à un *mystère* qui la transcende. Parce qu'elle est étrang
à l'ordre du savoir l'arbitrage de la foi par l'expérience
les catégories de la pensée objective n'a pas de sens : se

a foi comprend et juge la foi. Ce privilège est d'ailleurs celui l'une foi humble qui renonce elle-même à se traiter comme savoir. Le croyant est aussi exposé que l'athée au prestige de la réflexion primaire et la réflexion seconde doit les ramener l'un et l'autre à une foi qui transcende toute réflexion sur la foi. Plus important que la réflexion primaire ou que la réflexion seconde est ce mouvement de pensée qui conduit de l'une à l'autre — ou plutôt on pourrait dire que la réflexion seconde est ce mouvement même. Si la philosophie de Gabriel Marcel reprend souvent les mêmes thèmes, si elle revient constamment en arrière pour parcourir de nouveau le même chemin, c'est parce que l'essentiel est ce cheminement que le philosophe doit refaire sans cesse s'il veut que sa pensée reste en mouvement et garde le contact avec les expériences profondes au nom desquelles il parle.

L'idée d'un Esprit de Vérité, d'un milieu intelligible — déjà amorcée à plusieurs reprises mais particulièrement développée dans la première partie de cet ouvrage — permet à Gabriel Marcel de situer la foi dans l'ordre du vrai, non comme vérité donnée mais comme vérité donnante, non comme système de vérités mais comme foyer intelligible, non comme objet mais comme source de clarté. La foi chez Gabriel Marcel est comme l'Être chez Heidegger : on ne peut guère la penser, mais on peut penser à la foi et dans la foi; si elle n'est pas éclairée elle est éclairante. Cette idée d'un milieu intelligible n'a de sens que dans une philosophie de la participation, suspendue par la réflexion primaire et récupérée par la réflexion seconde. Gabriel Marcel a donc raison d'insister sur l'importance du *Palais de Sable* dans son itinéraire philosophique : cette pièce dans laquelle le conflit de la réflexion et de la foi est encore plus brutal que dans *Un homme de Dieu* est en même temps la prise de conscience par Gabriel Marcel de l'*intersubjectivité*. Qu'il s'agisse de la foi, de l'être aimé, de mon corps ou du sentir, la réflexion seconde ne pense le mystère que si elle renonce à l'opposition de l'immanence et de la transcendance, à la séparation des substances, à l'isolement des êtres pour accepter l'idée d'un milieu intersubjectif infiniment plus réel que les monades de la psychologie classique. Seule cette métaphysique du « nous sommes » confère à la foi son véritable sens : elle récuse le faux dilemme — certitude objective ou opinion subjective,

savoir ou état d'âme — et elle décrit la foi comme ouvertu disponibilité, accueil par rapport à un mystère qui transcen nos approches concrètes, mais que nous pouvons cependa concevoir à la fois comme une Présence susceptible de répo dre à notre invocation et comme une Lumière que l'att tation créatrice de la foi accueille et répand.

Bien que ces réflexions soient nourries de civilisation et vie chrétiennes, bien qu'elles aient conduit leur auteur catholicisme, leur caractère strictement philosophique d être souligné : l'invocation silencieuse à laquelle Gabr Marcel nous invite n'est pas tout à fait la foi en la Parole Dieu transmise au cours des siècles par la parole humair le Mystère de l'Être n'est pas le mystère du Christ mort ressuscité pour notre salut. Marqué par sa situation ori nelle d'incroyant qui croit à la foi des autres, soucieux maintenir un palier entre l'incroyance et la foi chrétienr Gabriel Marcel emprunte à celle-ci les éléments qu'u conscience religieuse peut assimiler sans adhérer à une Égli historique. Sa philosophie religieuse est de ce fait une positi instable qu'on peut tirer vers une théologie exclusiveme négative mais qui nous invite plutôt à son propre dépass ment vers une foi plus explicitement chrétienne — dont l'i telligence théologique gagnerait d'ailleurs beaucoup à s'in pirer de la réflexion seconde.

Paul Ricœur, disciple de Gabriel Marcel, mais aussi Jaspers et de Husserl, ne renonce pas davantage à pens le mystère et sa *Philosophie de la Volonté*[3] a recours à un méthode phénoménologique élargie et rendue attentive corps pour éclairer le mystère d'une liberté incarnée.

Le jeu de la réduction éidétique permet, selon le précep cartésien qui fut si favorable au développement de la scienc de « diviser les difficultés » et de n'aborder le réel que p secteurs étroitement délimités. C'est ainsi que ce premi tome de la *Philosophie de la Volonté* fait abstraction de

3. Aubier, éd. Montaigne, 1950; thèse de doctorat, la thèse co plémentaire était une traduction de Husserl, *Idées directrices po une phénoménologie*, N.R.F., 1950. Ricœur avait déjà publié *Karl Jaspers et la philosophie de l'existence* (en collaboration av Mikel Duffrenne), éd. du Seuil, 1947; *Gabriel Marcel et Karl Ja pers*, éd. du Temps Présent, 1948.

faute, c'est-à-dire du champ des passions et de la loi, et de la Transcendance, c'est-à-dire de la délivrance de la liberté aliénée par la faute. L'*éidétique* de la liberté définit une structure fondamentale dont la servitude et l'affranchissement ne sont que des modalités secondes, objet de l'*Empirique* et de la *Poétique* de la Volonté. Le premier tome, seul paru, de cette trilogie éveille un vif désir de lire l'ouvrage complet qui intéressera le théologien aussi bien que le philosophe.

L'idée qui domine la description dans ce premier tome est celle de la réciprocité du volontaire et de l'involontaire. Ricœur distingue — non selon le temps, mais selon le sens — trois moments du volontaire : décider, mouvoir, consentir. A chacun de ces moments correspond un sens de l'involontaire qui se répartit en valeur offerte au cours de la motivation, organe offert par la spontanéité corporelle, nécessité imposée par le caractère, l'inconscient, la vie. Chaque moment illustre donc à sa manière le paradoxe d'une liberté qui se lie à un involontaire et qui est de ce fait *une liberté seulement humaine*, une liberté qui doit toujours joindre l'action et la passion, l'initiative et la réceptivité. Pas plus que Sartre, Ricœur n'accepte de naturaliser la conscience, mais il attaque avec vigueur ce reste d'idéalisme par lequel Sartre lui attribue une transparence complète et une absolue possession de soi. C'est donc à Merleau-Ponty qu'il faut plutôt le comparer; la confrontation du volontaire et de l'involontaire évoque en effet la confrontation de l'irréfléchi et de la réflexion. Mais le sens de la tentative est inverse. C'est au profit de l'ambiguïté que Merleau-Ponty rend à la réflexion la conscience de sa vie irréfléchie, tandis que le rapprochement de l'involontaire et du volontaire se fait chez Ricœur au profit de l'intelligibilité.

Le parti de la conciliation qu'il adopte suppose que le volontaire et l'involontaire entrent tous les deux dans un même univers de discours. Or le dualisme d'entendement consacré par Descartes réserve au volontaire le langage du *Cogito* et réduit l'involontaire à la condition d'objet. Séparation séduisante, car l'involontaire c'est en définitive le corps et celui-ci nous est mieux connu comme objet empirique élaboré par les sciences expérimentales. La réflexion primaire succombe à la tentation d'objectiver le corps et l'involontaire, mais la réflexion seconde corrige son erreur et nous restitue le mystère du

corps propre, du corps sujet. L'influence de Gabriel Marce et de sa méditation sur l'être incarné est ici évidente, mais le mérite de Ricœur est d'en faire une application psycholo gique précise et détaillée. Chaque forme concrète de l'invo lontaire retrouve son intentionnalité et sa subjectivité : toute sont intégrées à l'expérence du *Cogito*, traitées comme *acte* et non comme *faits*. Ainsi Ricœur pense-t-il en première per sonne le besoin, l'habitude, le caractère et même l'incons cient, la vie : j'ai besoin de... j'ai l'habitude de... mon carac tère et, à la limite, mon inconscient, ma vie.

Grâce à cet élargissement du *Cogito* la réflexion se meu dans un même univers de discours, le discours sur la subjec tivité du *Cogito intégral*. Volontaire et involontaire ne son plus étrangers, mais se comprennent l'un par l'autre : c'es ainsi que la valeur ne prend tout son sens que comme moti possible d'un choix, c'est-à-dire par rapport à un projet qu cependant ne la constitue pas mais s'appuie sur elle. Dan ce rapport circulaire la lumière descend de la liberté sur l nature, de l'un sur le multiple; tandis que la psychologi naturaliste explique le volontaire comme complication de l'in volontaire, la psychologie phénoménologique comprend l'in volontaire par le volontaire. La réflexion seconde assum d'ailleurs la réflexion primaire en même temps qu'elle l dépasse. Autrement dit l'objectivation n'est pas puremen négative. L'involontaire est mieux connu empiriquement e la connaissance scientifique du psychisme a valeur de *dia gnostic*. Elle indique à la subjectivité des expériences à fair dans son propre registre. C'est ainsi par exemple que l caractérologie objective médiatise l'expérience intime de *mo* caractère, saisi en première personne. Ce rôle subordonn accordé à l'objectivation délivre la psychologie phénoméno logique de la gêne qu'elle éprouvait souvent à l'égard de l psychologie scientifique : elle peut s'en servir sans perdre ce contact sa pureté.

Le dualisme d'entendement semble ainsi réduit sous toute ses formes : dualisme des substances, dualisme des points d vue. Mais l'involontaire-sujet et le volontaire continuent s'affronter à l'intérieur du *Cogito* et leur liaison est seule ment paradoxale : le choix est attention à des motifs *et* sur gissement immotivé, le corps est organe *et* obstacle pour l motion volontaire, la liberté est rupture *et* consentement

ırtout la description pure est sans cesse entraînée — par ntroduction du corps dans la phénoménologie — sur le ter- in de l'existence concrète où la brisure prend forme de *ame*. Incitée à l'auto-position par un rêve de pureté et d'in- grité, la liberté refuse sa condition dépendante et la triple cessité qui la blesse en même temps qu'elle la nourrit : ractère, inconscient, vie. Mais l'ontologie paradoxale n'est ur Ricœur que l'envers d'une ontologie réconciliée. A ce fus de la nature dont l'idéalisme est l'expression philoso- nique la plus pure et « l'existentialisme noir » une forme rivée, il oppose le consentement dont l'enjeu est la réconci- ation pratique de la liberté et de la nature. Sans doute ce nsentement sera-t-il toujours en chemin et la conciliation ujours inachevée, mais la liberté dont nous parle Ricœur est pas inférieure à cette tâche, car c'est une liberté géné- use, une liberté qui ne s'éprouve pas comme chez Sartre ns l'angoisse du pouvoir vouloir, mais dans le courage du cider et du faire, une liberté qui ne se prétend pas créatrice elle-même et ne refuse pas le monde, mais vit d'accueil et dialogue. La même générosité anime la pensée de Ricœur lui permet de joindre paradoxalement « un appel à l'audace au risque, une éthique de la responsabilité et de l'engage- ent » à « une méditation apaisée sur les incoercibles exi- ences de notre condition corporelle et terrestre ».

La conclusion est sympathique et la méthode originale, ilisant à la fois l'éidétique husserlienne et la réflexion de abriel Marcel sur le mystère de l'être incarné. Mais aux fficultés classiques soulevées par l'introduction de l'exis- nce dans la description pure viennent s'ajouter des difficul- s spéciales provenant de l'abstraction de la faute. Comment phénoménologie existentielle peut-elle discerner dans le ncret ce qui est structure fondamentale du vouloir humain ce qui est défiguration par la faute ? Une certaine ambi- ıité subsiste, au moins dans cette première partie, en ce ıi concerne le vœu d'auto-position du *Cogito*. En tout cas, icœur nous montre bien que son appel au consentement est manté par une philosophie de la transcendance qui dépasse philosophie de la subjectivité. Il faut donc attendre pour ger que l'abstraction de la faute et de la transcendance ait é levée.

PIERRE COLIN.

Idées directrices pour une phénoménologie *de Husserl*

Par une curieuse rencontre, le texte original allemand des *Méditations cartésiennes* de Husserl, qui n'avaient été jusqu'ici publiées que dans leur traduction française [1], vient de paraître à La Haye [2] en tome I d'une importante collection : *Husserliana,* qui annonce pour les mois prochains d'autres inédits se rapportant tous aux *Ideen zu einer reinen Phänomenologie;* et c'est le livre I de ce même ouvrage, paru en 1913 et déjà traduit depuis assez longtemps en plusieurs langues (anglais, espagnol...), qui est, pour la première fois, intégralement présenté en français par P. Ricœur [3]. M. Ricœur a pris connaissance des manuscrits des *Archives Husserl* et les utilise souvent dans son excellente introduction et ses notes. Ainsi, bien que cette œuvre capitale ait attendu trente-sept ans avant d'être traduite en français, — au moment même où les textes allemands complémentaires vont être publiés on se réjouira déjà de pouvoir étudier sans difficulté linguistique ce livre à la fois touffu et complexe, tout en espérant que M. Ricœur ne tardera pas à nous donner également une version française des appendices ultérieurs au livre I et des livres II et III.

Les Idées directrices pour une phénoménologie sont, en

1. Trad. Peiffer-Levines. Paris, Vrin, 1931.

2. Chez M. Nijhoff, avec introduction de M. Strasser, professeur à la Faculté catholique de Nimègue. Tous ces volumes sont publiés sous la responsabilité de H. L. Van Breda, directeur des *Archives Husserl,* à Louvain. Les trois suivants, confiés à M. Walter-Biemel et Mme Biemel-Wetzel, contiendront les cinq leçons préparatoires de 1907 (*Die Idee dur Phänomenologie*) et avec une nouvelle édition, augmentée d'importants appendices, du l. I, des l. II et III, jusqu'ici inédits, des *Ideen.*

3. Paris, Gallimard, 1950.

Ief, une introduction générale (le titre allemand du L. I, en 913, était : *Allegemeine Einführung in die reine Phänomenologie*) à ce mouvement qui a radicalement renouvelé la philosophie contemporaine. Et ce n'est pas au hasard que cette aduction inaugure la collection de la « Bibliothèque de philosophie, dirigée par MM. Merleau-Ponty et J.-P. Sartre » : *a Phénoménologie de la perception,* du premier de ces uteurs, explique en introduction comment la phénoménologie e Husserl répond merveilleusement aux aspirations intellecuelles de notre temps. Car elle constitue moins un système u'un mouvement, une direction de pensée qui dépasse les ntinomies traditionnelles du réalisme et de l'idéalisme, de empirisme et du rationalisme; et par sa critique même du psychologisme » des faits de conscience, régnant au début e notre siècle, elle a donné une impulsion féconde à une néthode descriptive nouvelle, appliquée par P. Ricœur luiiême, dans sa thèse principale, aux phénomènes du volonaire et de l'involontaire, comme M. Merleau-Ponty l'avait éjà fait pour les problèmes de la perception, et J.-P. Sartre ans ses brillantes analyses qui forment la meilleure part de *L'Être et le Néant,* en particulier à propos de la connaissance l'autrui. Dès 1936, Sartre avait d'ailleurs proclamé l'imporance des *Ideen* en une formule incisive rappelée par la bande ublicitaire de l'ouvrage; et en 1939, les lecteurs de la *Nouelle Revue française* pouvaient apprendre de lui en quoi onsiste « une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionalité ». Certes, Husserl est bien, par la néthode phénoménologique, un des inspirateurs de l'existenialisme, attentif aux nuances concrètes des réalités vécues. La troisième section des *Idées directrices pour une phénoménologie* est riche d'exercices particuliers qui établissent le primat de la perception naïve sur la connaissance scientifique : es qualités dites secondes ne sont pas plus subjectives que les qualités premières, car c'est l'objet lui-même qui est visé, non seulement avec ses modes représentatifs tels que la couleur ou la grandeur, mais encore dans ses propriétés traditionnellement rattachées à l'affectivité du sujet : l'ustensilité d'une chose la définit comme telle et déclenche notre attitude pratique à son égard, tandis que c'est en elle-même, et non par une sorte de projection proustienne de notre sensibilité propre, qu'une femme est *aimable.* Ainsi le désir, la passion

— et telle est l'origine de la théorie sartrienne des émotions, — sont autant que l'intentionalité représentative des manières d'être, de découvrir le monde, et celui-ci est directement donné, en corrélation avec la conscience et non plus supposé comme l'hypothétique correspondant de « faits de conscience » enclos dans leur infrangible subjectivité. Tel est le sens de l'intentionalité husserlienne qui s'exprime par la formule : toute conscience est conscience-de-quelque-chose; elle vise et atteint immédiatement l'objet, tandis que l'intentionalité scolastique qui, par l'intermédiaire de Brentano a inspiré Husserl, note bien ce dynamisme de la connaissance qui tend vers son objet, mais s'arrête à l'objet mental, de même nature que l'acte intellectuel. Ainsi toute la philosophie traditionnelle est, selon la pittoresque formule de J.-P. Sartre, une philosophie alimentaire, digestive, qui dissout toutes choses dans la conscience, par un mystérieux processus *d'assimilation*. Au contraire, la phénoménologie est une discipline purement descriptive, qui retrouve dans le « phénomène », non pas l'apparence, mais tout ce qui se montre par soi-même, et sans médiation subjective, comme élément originaire et irréductible. Il n'y a donc pas à supposer, fût-ce comme une hypothétique et inaccessible « chose-en-soi », une doublure à ce monde directement visé par la conscience. Et réciproquement, il n'y a pas de contenu de conscience; celle-ci n'est pas le réceptacle de phénomènes subjectifs, mais une projection vers l'objet, un dynamisme qui la fait s'échapper perpétuellement à elle-même, et qui implique le refus de toute substantialité de la pensée. La conscience n'est donc pas un donné, une nature, mais une activité constitutive en perpétuel renouvellement : on reconnaît là les thèmes chers à la philosophie existentialiste. Et si l'on ajoute que quelques pages des *Idées directrices pour une phénoménologie* amorcent une phénoménologie de la temporalité qui a sans doute servi de point de départ aux analyses de Heidegger, on voit à quel point l'œuvre de Husserl a influencé la pensée contemporaine.

Mais la réduction phénoménologique, qui est la nouveauté des *Idées directrices pour une phénoménologie* par rapport aux *Recherches logiques*, ne s'arrête pas à l'étude des essences : pour les discriminer dans leur spécificité, il faut préciser les contours des autres « régions d'être », et s'élever des divers objets de l'intuition à une réflexion sur les actes eux-

êmes, en mettant entre parenthèses l'affirmation de l'exis-
nce.

Peut-on demander à une description d'apporter un fonde-
ent, sans outrepasser les limites de la phénoménologie ?
ependant le passage progressif de l'intentionalité psycholo-
que à la réflexion transcendantale ne va pas sans difficultés;
l'introduction et les notes de P. Ricœur aident à dégager
qui n'est parfois qu'un effort, approfondi ultérieurement,
our cerner les problèmes. Quant au vocabulaire technique,
ouvent obscur pour les non-spécialistes, un glossaire précise,
our près de trois cent cinquante termes, le sens propre à
usserl et l'équivalent adopté en français, tandis qu'un index
nalytique fort complet groupe les principaux thèmes; c'est
ire tout le service que rendra son excellente traduction [4].
nfin la difficulté d'interpréter une pensée complexe, en partie
xprimée dans des inédits, s'atténuera peu à peu par les
ublications des *Husserliana;* ne laisse-t-on pas espérer, après
es quatre volumes prêts, avec maints documents sur la vie
t l'enseignement de Husserl, l'édition d'un ensemble très
nportant de travaux datant de ses dernières années, et où,
elon la communication du P. Van Dreda au Congrès inter-
ational d'Amsterdam en 1948, le problème de Dieu, réduit
ans les *Idées directrices pour une phénoménologie,* à une
imple référence épistémologique, retrouverait une place fon-
lamentale dans la philosophie.

4. Quelques taches seraient à corriger (*voire même...*), quant à
'orthographe d'intention*n*alité, les interprètes de Husserl sont par-
agés, mais n'est-il pas préférable de l'écrire sur le modèle de *natio-
nalité,* etc. ?

Feu André Gide

André Gide a mis en scène sa « tragédie conjugale »

D'un drame banal, vulgaire et fort bourgeois malgré les apparences, celui de sa vie conjugale, Gide a voulu faire une tragédie. Cette ambition était à la hauteur de son talent et il y a, sur le plan artistique, admirablement réussi. Les soixante-dix pages qui composent *Et nunc manet in te* sont dans leur forme ce que Gide a peut-être écrit de plus pur et de plus éblouissant. Mais ces soixante-dix pages et les fragments du *Journal* qui les « illustrent », si l'on peut dire, ne sont qu'une partie de la tragédie. C'est la vie même de Gide, c'est « ce drame constant, latent, secret, essentiel » (p. 65) qui est son véritable chef-d'œuvre, celui dont il ne peut s'empêcher d'être satisfait. C'est cette œuvre-là que Gide nous invite à juger puisqu'il ne se contente pas d'utiliser les personnages ou événements de sa vie pour alimenter son œuvre, mais qu'il nous les présente sous forme de Journal et de confession, si l'on peut parler de confession devant ce monument d'orgueil et de satisfaction. Le « je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et n'aura pas d'imitateur » est un jeu d'enfant et l'orgueil de Rousseau une maladie pitoyable en regard de celui qui éclate ici! Quelle différence même avec les cris de détresse d'un Villon, d'un Verlaine, l'humilité lucide d'Oscar Wilde.

Il semble bien que Gide ait soigneusement *mis en scène* sa tragédie conjugale jusqu'à cette parution posthume qui en est le cinquième acte sur lequel, une fois morts les protagonistes, se baisse majestueusement le rideau. Ce n'est certes pas la pudeur qui retint Gide de faire plus tôt cette publication, mais il devait savourer, comme une perfection supplémen-

.re, l'idée que six mois après sa mort son « secret » défraie-
it les chroniques littéraires. Ce coup de théâtre, au sens
téral du mot, trahit l'auteur mieux que la plus sincère des
nfessions. Nous allons donc accéder à son désir et examiner
tragédie : Gide aime sa femme, Madeleine Gide aime son
ari. Mais ils n'ont pas sur cet amour réciproque les mêmes
nceptions.

Tel est du moins le postulat que nous propose Gide, en
mmençant par nous aveugler avec le scandale qu'il
compte de sa révélation étonnante, pour ne pas dire plus,
avouant non seulement son homosexualité — ce qui n'est
ie révélation pour personne — mais encore ce qu'il appelle
n inconscience : « Les désirs, pensais-je, sont le propre de
nomme; il m'était rassurant de ne pas admettre que la
nme en pût éprouver de semblables, ou seulement les fem-
es de « mauvaise vie ». Mais ne nous laissons pas prendre
piège que constitue le scandale de cette double anomalie
ez un homme de vingt ans et marié, tâchons de lire entre
s lignes de ce récit. Peut-être y retrouverons-nous une
rité plus banale, mais aussi plus universelle et plus
imaine. En vérité les goûts homosexuels de Gide ne sont
u'un *prétexte* — capital certes — à ce malentendu, et l'on
magine sans peine que n'eût été celui-ci, il en aurait surgi
autres entre ces deux époux dont l'un avoue ingénument :
Tout l'effort de mon amour n'était point tant de me rap-
rocher d'elle que de la rapprocher de cette figure idéale que
nventais », cependant que l'autre dit : « Je ne me reconnais
icun droit d'incliner en rien sa pensée, et m'en voudrais si
pouvais croire que par égard pour moi André n'écrit pas
xactement ce qu'il croit devoir écrire. »

La fatalité fait que deux êtres qui s'aiment seront séparés
ur eux-mêmes et vont s'acharner l'un après l'autre à se
tacher l'un de l'autre. La tragédie est nouée, il suffit que
iacun joue son rôle, c'est-à-dire n'oublie jamais le « soin de
gloire », aurait dit un héros cornélien ou même racinien.
'exposition est terminée. Le second acte commence avec le
ortrait de Mme Gide. Admirable portrait tracé par Gide
une main délicate, mais avec le souci de conserver à sa
mme son *rôle,* cette dignité tragique, cette raideur jusque
ns l'humilité dont il la pare avec une coquetterie rare. Il
st dans ce récit un leit-motiv qui le domine : c'est le « entre

nous aucune explication n'eut jamais lieu ». Il revient à chaque détour du drame et donne à l'ensemble cette noblesse de ton, cette retenue qui opèrent le passage du drame à la tragédie. C'est lui aussi, ce refus de « l'explication », qui, enfermant désespérément les deux protagonistes dans leur souffrance, les sépare chaque fois un peu plus, et leur enlevant toute possibilité de pardon les voue à la tragédie. Imaginez en effet les « explications » possibles. Une scène de ménage, quoi! avec larmes, cris, porte claquée et réconciliation. Nous serions en plein drame, plus, en pleine tragédie. Même l'acte III, l'affaire des lettres brûlées, se passe sans explication : « Durant une pleine semaine, je pleurai, je pleurai du matin au soir... je pleurai sans arrêt, sans chercher à rien lui dire que mes larmes, et toujours attendant d'elle un mot, un geste... mais elle continuait à s'occuper des menus soins de la maison, comme si de rien n'était, passant et repassant auprès de moi, indifférente et paraissant ne pas me voir », et dans le *Journal,* s'il est question de conversations à ce sujet, ce sont des « conversations coupées d'affreux *silences* et de sanglots, *mais graves et sans un mot d'accusation ou de reproche de part ni d'autre* ». Ce climat irrespirable, s'il est, du point de vue du metteur en scène de sa propre vie, d'une grande beauté tragique, n'en est pas moins inconciliable avec quelque forme d'amour que ce soit. Le drame conjugal d'André Gide n'est pas seulement dans : « ce que je crains qu'elle n'ait pu comprendre, c'est que précisément la force spirituelle de mon amour inhibât tout désir charnel », mais dans cette effrayante parole : « mon amour pour elle a dominé toute ma vie, *mais n'a rien supprimé de moi; y a seulement ajouté le conflit* ».

Qu'est-ce qu'un amour qui ne brûle rien, qui ne supprime rien, qui n'exige rien de lui-même ?

Pourtant dans cette admirable tragédie où les deux protagonistes semblent si parfaitement jouer leur rôle, où le ton ne s'abaisse jamais à la mesquinerie, à la vulgarité, il s'élève une fausse note. Par trois fois. C'est peu, mais c'est suffisant pour rendre suspect tout le reste, et en particulier douter de l'authenticité du portrait que Gide trace de sa femme. Par trois fois, sur le même sujet, Gide laisse percer un certain agacement et se laisse aller à juger mesquinement sa femme. C'est lorsqu'il s'agit de sa « dévotion ». Du coup nous ne

ommes plus dans la tragédie, le ton n'est plus le même. Il st persifleur, il flotte autour de ces passages une mauvaise oi gênante. (Je souligne à dessein les mots et expressions où e persiflage et cet agacement, qui détonnent tellement dans reste du récit, sont le plus sensibles). « C'est dans la religion qu'elle chercha *refuge* — comme il était naturel, car elle vait toujours été très pieuse — et dans une restauration de es idées et pratiques *bourgeoises* qui lui assurassent la sorte e *confort moral* dont sa fragilité avait si grand besoin » p. 45). « Me plaire, il n'y fallait plus songer, qu'importaient lès lors culture, musique, poésie. Elle désertait les sentiers ù elle eût risqué de me rejoindre, *s'enfonçait dans la dévoion.* »

Et dans cette page du *Journal* datée du 1er juillet 1926 où l constate « le lent progrès du catholicisme sur son âme, il ne semble assister à la marche d'une gangrène »; chaque not est une injure perfide, définitive et méchante : « *Quelle commodité, quel repos, quelle moindre fatigue lui propose cette piété dosée, ce menu à prix fixe pour les âmes qui ne peuvent pas beaucoup dépenser!* »

La seule chose que Gide ne pardonne pas à sa femme est aussi la seule qui nous fasse entrevoir un autre éclairage de la personnalité de Mme Gide et peut-être la clef que Gide s'est obstiné à ne pas utiliser. Il préfère de beaucoup, pour les nécessités de sa tragédie, ce personnage de femme résignée, muette et dont l'attitude répond à la sienne. S'il lui faut imaginer sa femme dans la seule attitude d'humilité qui soit vraie, c'est-à-dire devant Dieu, tout son édifice s'écroule. Elle n'est plus, comme il se plaît à l'écrire, Iphigénie ou Antigone, mais une sorte de carmélite dans le monde et cette seule idée l'irrite jusqu'à le faire changer de ton lorsqu'il parle de Madeleine. Il ne trouve pas de meilleur argument, pour protester contre ce qu'il considère comme une trahison, que le reproche si facile et fait si souvent aux contemplatifs : il parle de refuge, de confort, de repos comme ceux qui s'imaginent qu'une carmélite choisit après tout la solution de la facilité en se vouant à l'amour divin, le seul qui ne saurait décevoir. Il n'a pas compris — mais pouvait-il comprendre étant André Gide ? — que sa femme avait jugé, sans doute dès les premiers jours auxquels il fait allusion, non pas sa faiblesse qu'elle lui aurait peut-être pardonné s'il l'avait haïe

ou même regrettée, mais sa satisfaction de lui-même, et savait qu'elle ne pouvait rien contre cet orgueil, sinon lui montrer silencieusement ce qu'était le véritable amour : un renoncement total à soi et un renoncement même à l'amour. Avec un étonnement naïf il décrit dans les pages qui sont peut-être parmi ses plus belles, cet « ébranchement » qu'elle opère sur elle-même, renonçant chaque jour à un peu d'elle-même, cependant que son mari se désole, sans comprendre qu'elle lui donnait ainsi la seule preuve d'un amour qui pût en quelque sorte compenser la caricature qu'il avait baptisée du même nom.

Il est pitoyable de voir comment cet apôtre de la sincérité se posant tout de même la seule question qui vient à l'esprit en lisant cet étrange récit : « De quoi donc est fait notre amour ? » (p. 63) ne trouve pour y répondre, lui si clair, si précis, si habile à démêler les nœuds psychologiques, que des mots vagues qui trahissent son aveuglement et son ignorance de la vraie nature de l'amour : « Je ne sais quoi d'immatériel, d'harmonieux, de radieux qu'il faut bien nommer âme et qu'importe le mot ? » A cette question, s'il avait été lucide et sincère, il eût dû répondre : « Notre amour est fait de l'amour que me porte ma femme et de celui que je me porte et dont elle est le témoin. » Il sent bien que c'est la seule ombre à sa tragédie, les rôles n'y sont pas identiques quelque soin qu'il en ait pris. L'amour de sa femme risque d'apparaître plus pur et plus vrai que le sien, tout « désincarné » qu'il soit, et de faire apparaître que si la vie de Mme Gide a été une tragédie, celle de son mari a peut-être été une assez vilaine comédie. Mais ce n'est pas à ses lecteurs, c'est peut-être à lui-même que Gide jouait cette comédie.

JANICK ARBOIS.

L'envers du journal de Gide, Tunis 1942-1943, par François Derais, Henri Rambaud. Paris, Le Nouveau Portique, 1951.

Dans *Journal 1942-1949* André Gide parle longuement et lurement d'un certain Victor, fils d' « hôtes charmants qui 'hébergent » dans leur villa de Sidi-Bou-Saïd, puis dans leur appartement de Tunis. Le lecteur s'étonne du rôle que joue cet insupportable gamin de quinze ans dans la vie quotidienne d'un homme comme André Gide; on ne voit vraiment pas pourquoi celui-ci raconte à la postérité les faits et gestes de ce garçon buté, malpoli, « empoisonnant », etc. Ce portrait peu flatteur a ému le modèle; Victor, qui s'appelle François, a écrit, à son tour, un journal qu'André Gide a lu et dont il n'a pas désapprouvé la publication (mais, étant ce qu'il était, l'aurait-il pu ?).

Si Victor eut si peu d'amitié pour André Gide, c'est qu'André Gide en avait manifesté un peu trop pour François.

Il était bon de montrer « l'envers du journal de Gide ». Peut-être n'était-il pas indispensable d'écrire le journal de François, qui profite de l'occasion pour nous raconter ses petites histoires, assouvir une vieille rancune contre sa grand' mère, cette « punaise de sacristie » et s'exhiber en oubliant que, jusqu'à ce jour, son principal mérite fut d'avoir été Victor. Disons simplement : en présence de ce garçon singulièrement averti et même un peu plus qu'averti, dans ce milieu de bourgeois où l'on jouait avec ostentation les affranchis, le vieil immoraliste avait de bonnes raisons de se croire en famille.

Mais l'essentiel n'est pas là. Ce que dit André Gide dans son journal a un envers, ce qu'il ne dit pas. Peut-être est-ce d'ailleurs la loi du genre, mais il faut le savoir, et s'il est impossible de dire « toute la vérité » on ne doit pas avoir la prétention de dire « rien que la vérité ». Cette leçon, Henri Rambaud l'a tirée dans une centaine de pages de vraie critique, si importantes que nous ne pouvons y voir une introduction au journal de François : il semble plutôt que ce dernier les accompagne à titre de documents photographiques.

Il y a là des analyses sur le rôle de la biographie en histoire littéraire sur « le devoir d'indiscrétion », sur la sincérité et « l'art d'omettre », qui dépassent le cas Gide en l'éclairant. Henri Rambaud a longuement étudié La Rochefoucauld et Stendhal : il sait exprimer avec précision les nuances de l'âme, la transfiguration du souvenir par le désir, les ruses de la conscience moralisante, les silences de Gide et les faux jours du journal. Sans effort, mais par simple effet de l'honnêteté, il est objectif sans être neutre. Il parle sans complaisance des misères d'André Gide et, pourtant, à aucun moment, le lecteur n'oublie sa grandeur.

Avec les *Études sur le temps humain*, de M. Georges Poulet (Plon, 1950), cet essai représente, au delà des « séparatismes » universitaires et journalistiques, un retour à ce genre sans nom qui mêle la psychologie, l'histoire, la philosophie dans la connaissance de l'homme. L'auteur des *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes* eût reconnu dans ces pages les qualités d'esprit et de style qu'il aimait.

HENRI GOUHIER.

LES LIVRES EN VIE

Budget économique et capital national, par J. Dumontier.

Il est inutile de présenter aux lecteurs de la revue notre ami Jacques Dumontier. Ils ont lu ses articles et savent bien que sa collaboration est un des éléments de qualité et de sérieux dans l'information et dans le jugement qui dans son domaine, le domaine économique, manque à bien des publications, sinon à la plupart.

Mais nous nous devons de leur signaler son dernier livre, *Budget économique et Capital national*, qui vient de paraître aux Presses Universitaires de France.

Ce livre est le troisième et fait en quelque sorte le pont

entre les articles d'information économique que nos lecteurs ont trouvés dans ces colonnes et les deux premiers ouvrages de Dumontier, *Équilibre physique, Équilibre biologique, Équilibre économique,* paru en 1949, et l'*Observation économique,* paru en 1950.

Le premier de ces livres comportait l'étude d'un problème particulier de méthodologie scientifique : la transposition plus ou moins réussie de la physique à la biologie, de la biologie à l'économie politique, ou plutôt à certaines théories économiques, d'un mot qui ne gagne pas en clarté à cette transposition.

Le deuxième, paru en 1950, l'*Observation économique,* est un véritable traité pratique de cette méthode économique dont nos lecteurs connaissent par maints articles les résultats.

Le dernier, par contre, est consacré à l'étude d'un problème concret, la mise au point d'un budget économique dans différents pays du monde et en particulier en France.

Une telle étude aurait pu être austère et destinée à des spécialistes. Elle a su, sans perdre en rien sa valeur technique de premier plan, rester attrayante et à la portée du profane. Plus même, elle constitue un document de premier ordre sur l'histoire de l'économie de différents pays du monde, et notamment sur notre histoire économique dans ces dernières années. Et nous n'avons pas besoin de dire que faire de l'histoire économique c'est apporter à l'histoire tout court des documents d'autant plus importants qu'ils sont plus facilement méconnus ou négligés par les historiens de métier. Ici les documents sont d'autant plus vivants qu'on sent bien que l'auteur a participé à cette histoire, et d'ailleurs en lisant les publications de Dumontier, on ne peut s'empêcher de penser que ce qui fait leur intérêt et leur qualité, c'est qu'elles sont l'œuvre d'un homme qui n'est pas simplement un observateur, un théoricien ou un enseigneur, mais qui est aussi un homme habitué au maniement réel, à la gestion concrète de ces problèmes, à des postes ou des responsabilités sont à prendre et où il sait les prendre.

HENRI MULLER.

Les ennemis naturels

Hans, par Michel Boutron (Éd. Segep).
La puissance du jour, par Vercors (Albin Michel).
La Marée, par José-Maria Gironella (Flammarion).
La mauvaise carte, par Michel Braspart (Albin Michel).
L'épreuve du feu, par Léon Oleggini (Éd. de Lutèce).
La procession, par Paul Cazayus (Julliard).
La mort en face, par Emmanuel Roblès (Le Seuil).

Il n'est pas aisé de dire si le roman de Michel Boutron apporte un complément au *Silence de la mer.* Werner von Ebrennac s'entendait bien mieux avec les Français dont il partageait le toit. Il n'avait pas eu à abattre un soldat russe enrôlé dans la Wermacht. Nous ne l'avons pas connu prisonnier de guerre, humilié par des travaux paysans et des maîtres rancuniers. Si nos deux héros sont musiciens, c'est là ce qu'ils ont de strictement commun. Celui de Vercors est plus noble; celui de Boutron, plus humain. Sans qu'on voie nettement en quoi la noblesse de l'un complèterait l'humanité de l'autre. Et réciproquement. Après tout, c'est le signe que *Hans,* quoique premier roman, porte ses qualités en lui-même : psychologie, poésie, chaleur. C'est aussi la preuve qu'il ne pose pas de question : la mort même du héros rentre dans la solution harmonieuse du problème.

De Vercors, voici la suite aux *Armes de la nuit* : Pierre Cange qui, au camp d'Hochswörth, avait perdu sa qualité d'homme en sacrifiant un compagnon mourant, va laborieusement retrouver sa dignité par des actes qui sont en marge de la vie légale. Il n'est pas de cette race — innombrable — que la vie roule comme vague, polit et arrondit comme galets, et qui sont satisfaits, semble-t-il, de ne satisfaire personne. Ces derniers ne tuent pas plus qu'ils n'épargnent. Ils vivent — et cela concorde exactement à leur effort banal, quotidien, inutile. Le monde de Vercors n'est pas celui des hommes tels qu'ils sont. Mais celui des hommes tels qu'ils pourraient être.

ls qu'ils seront, plus tard, si l'énorme espérance qu'attise uteur ne ment pas... *La Puissance du Jour* : quelle réplique x « armes de la nuit »! Quelle trouée d'optimisme, aussi! ercors croit (avec une simplicité moins primaire qu'on n'a) qu'il est un esprit de la résistance que les pleutres n'ont s encore porté en terre. Il a raison. On doit conseiller la cture de ce dernier récit à ceux qui en doutent.

Images de violence, encore, avec *La Marée*. La citation de int Luc, qui sert d'exergue au roman, laisserait entendre te, à l'instar de ces ouvriers écrasés sous la tour qu'ils tissaient a Siloé, les Allemands de Berlin ne furent pas appés par punition en 1945, ou, du moins, qu'ils ont davange souffert sans avoir davantage péché. Qui s'érigerait ge d'une nation ? On peut affirmer cependant que, collectiement, l'Allemagne d'Hitler a conçu le génocide. On peut nstater que José-Maria Gironella lui-même (qui est espagnol) chargé ses principaux protagonistes d'un crime multiforme - qui va de l'orgueil de la race au sadisme, en passant par la xure : nous lui devons une peinture, un peu incohérente, du aganisme nazi. C'est la part de vérité de l'ouvrage. Le reste nporte peu.

Comme il importe peu que Michel Braspart ait noirci plus ue de raison sa *Mauvaise Carte*. « Ce qui fait souffrir, c'est a vie... » A l'abri de cette remarque d'Anouilh, il n'était pas npossible de construire un roman noir. Il était même possible le le faire juste, la vraie vie étant assez noire, les « salauds » tant assez quotidiens et la lâcheté monnaie assez courante. Bien qu'ayant forcé les traits du petit collaborateur, du brasseur d'affaires et du narrateur, Michel Braspart a réussi à ouder toutes ses caricatures dans un ensemble suffisamment vivant pour que la crédibilité importe peu.

Il serait aussi vain de poser le problème de la vraisemblance à propos du roman de Léon Oleggini, *L'Epreuve du feu*. Ce village où le clan des enfants s'élève contre celui des pères, ce « mas du diable », fantasmagorique et tragique, ce couple qui meurt dans les flammes, en une étreinte pacifiée : quoi de plus inconcevable, bien qu'on nous prévienne qu'il s'agit là, en réalité, d'un drame particulier à l'époque qui vit le procès des J3 ? Invraisemblance, certes. Mais non point faux : Oleggini a su bâtir de ces matériaux irréels une histoire vraie, une histoire possible. Le sujet en était épineux, renouvelant

ces *Amitiés particulières* de Roger Pierrefite, dont on n'a pas tout dit. *L'Épreuve du feu* met en relief — et c'est peut-être sa plus forte originalité — l'incompatibilité entre les générations, faisant en quelque sorte des fils les ennemis naturels des pères, et vice-versa.

On trouvera d'autres ennemis naturels dans *La Procession*, de Paul Cazayus. L'enfance s'y affronte avec les bêtes, les plantes, le ciel. Il y a là une incontestable poésie. Elle ne paraît pas suffire à soutenir une intrigue trop mince. Tandis que la poésie en deux tons — sang et or — qui gonfle les trois destins de *La Mort en face* permet de dire qu'Emmanuel Roblès a écrit là un de ses meilleurs livres. Trois nouvelles, trois héros : Macias, Miguel, Sacal. Un seul problème : celui de la vie et de la mort. C'est Maurice Nadaud, je crois, qui a comparé ces personnages aux *justes* de Camus. Chacun d'eux, en effet, devant la mort, pourrait répéter l'aveu de Kaliavev : «En mourant, je serai exact au rendez-vous que j'ai pris avec ceux que j'aime, mes frères qui pensent à moi en ce moment. »

MAURICE CHAVARDÈS.

Les pères mangeront leurs fils... (Cherchant qui dévorer, par Luc Estang. Éd. du Seuil.

Je ne sais pas s'il existe un autre romancier que Luc Estang pour continuer, en temps de rupture, jusqu'aux langages, jusqu'aux sujets, la tradition romanesque la plus française qui soit et pour cela universelle. Et pour la continuer avec ce résultat d'être un très bon romancier, peut-être grand, sûrement de tout premier plan. Il n'y a rien de surprenant ni d'actuel dans *Cherchant qui dévorer*. De surprenant, toutefois, il y a la rupture avec le roman dont il est la suite, et d'actuel, une volonté de frapper sec, dur, sans trop de précautions. Mais Luc Estang ne semble ressentir à aucun moment le violent embarras d'un roman français épuisé de psychologisme et brusquement maladroit devant de

nouvelles formes importées d'Amérique. Pas davantage il ne s'inquiète de garder le contact avec les événements du siècle. *Les Stigmates*, si vous vous en souvenez, c'était l'ennui par étouffement, c'était une mécanique romanesque emballée et qui finissait dans une sorte de surenchère. *Cherchant qui dévorer*, c'est le contrôle le plus complet exercé sur la même matière, sans excepter aucune liberté ni surtout cette supériorité souveraine de l'écrivain sur les mots. Tous les atouts dans la même main. Et l'ironie en plus. Ce n'est pas là un travail d'artisan, mais d'ingénieur. Le ton est double, passant dans anicroche du soin extrême de l'écriture à la dureté rugueuse d'un expressionnisme qui répond à toutes les demandes. Mais, entre ces joliesses de langage et ces verdeurs de situation, qui pourrait ne pas buter sur l'unité du sens? Les pères ont commis des fautes, ce sont les fils qui payent. Là est le désespoir. Antoine, Élie, Paule, Sosthène saignent dans leur corps ou dans leur âme de devoir la vie à des mères ou des pères qui n'ont songé d'abord qu'à eux-mêmes et qui continuent, puisqu'ils défendent leur honorabilité ou leur confort par un mensonge. Ce mensonge, à peine leur fait-il mauvaise conscience. Aux fils, il dramatise le début de la vie. Les voici enfermés dans l'Institution Saint-Wandrille, ou dans un château à la fin de sa noblesse, ou dans une famille à la fin de son calme; les voici heurtant trop tôt la vitre trouble de l'innocence, et bien obligés de la briser. C'est sans doute parce que la faute qu'ils ont à payer est une faute charnelle que toute leur vie est peinte avec la couleur noire du dégoût de la chair.

Un tempérament de romancier, l'expression n'ose plus guère se faire écrire. Mais comment appeler, chez Luc Estang, ce don et cette jouissance de l'épaisseur, cette impatience de créer, de fouiller dans la création. Quant à la noirceur du livre, c'est beaucoup de mal et un peu de bien, beaucoup de chair et un peu d'esprit : la proportion est exacte.

Sous l'engrais des Prix, cent romans viennent de pousser. *Cherchant qui dévorer* a ceci d'évident qu'il n'a pas même taille. Peut-être est-ce le seul roman adulte de la saison.

GABRIEL VENAISSIN.

August Strindberg

Les historiens d'August Strindberg distinguent volontiers trois manières dans son œuvre, correspondant à trois périodes dans sa vie : romantique, naturaliste et mystique. *Le Père* représente en 1887 la première pièce selon la seconde formule unissant une esthétique réaliste à une vision pessimiste du monde où la misogynie prend les proportions d'un mythe cosmique et transforme le conflit des sexes en une « haine de races ».

Le Père fut joué à Paris en 1893 sur la scène de la Maison de l'Œuvre; Antoine avait déjà joué *Mademoiselle Julie* puis *Les Créanciers* au Théâtre libre. Ces trois pièces se trouvent aujourd'hui au répertoire du Théâtre Charles de Rochefort. La première est certainement moins « forte » que les deux autres, mais elle les annonce et on ne peut vraiment connaître Strindberg sans commencer par elle. Il faut donc remercier Mme Mary Grand de ces courageuses représentations; l'œuvre est sans doute trop marquée par son époque pour attirer le grand public d'une autre époque; mais on ne peut aimer vraiment le théâtre sans s'intéresser à son histoire et la présentation que M. Jean Deschamps donne de *Père* nous permet de mieux comprendre l'art du dramaturge suédois.

Celui-ci a indiqué en passant le drame qui aurait pu être celui de *Père* : une jeune fille fut poussée vers un homme par un amour qui signifiait surtout l'éveil en elle de l'instinct maternel; de cette confusion des sentiments naît un malaise quand cet homme devient son mari et, pendant dix-sept ans, un sourd conflit représente dans leur union à peu près le rôle que joue un complexe inconscient dans le développement d'une personnalité : tout éclate et se dévoile à l'occasion d'un désaccord sur l'éducation de leur fille. La mère a trouvé dans son enfant ce que son amour cherchait : le mari n'existe plus;

ılheureusement il reste le père : le problème est alors d'éli-
ıner le père.

La manière dont Laure élimine le père est si profondément
nomiaque qu'elle substitue à ce drame de la vie domestique
drame cosmique. La maternité est un fait biologique et
storique : la paternité combine simplement une qualifica-
n juridique à un acte de foi. Pour arrêter son mari au mo-
ent où il revendique ses droits juridiques, Laure vise l'acte
foi. Ce « subterfuge diabolique », comme dit Camille Pou-
yre dans son étude des *Dramaturges exotiques* (2e série,
26), permet à Strindberg de projeter l'histoire particulière
Laure et de son mari dans une vision du monde où la
nme est le principe du mal et, comme telle, représente le
xe fort; d'autre part, elle lui permet aussi d'introduire l'idée
ıe cette force a pour arme une puissance purement psychi-
ıe, la suggestion.

Le Père présente, je crois, le premier cas de « meurtre psy-
ıique » dans le théâtre de Strindberg. On trouvera sur cette
ıctrine d'intéressantes citations dans le chapitre de *Fron-
ères du théâtre* (Éditions du Pavois, 1946) que M. Paul
rnold consacre au grand Suédois. Le Théâtre Charles de
ochefort en montre l'application : le doute que Laure glisse
ıns l'âme de son mari agit à la façon d'un poison; le mal-
eureux devient fou, mais, dans la camisole de force, il reste
ssez lucide pour exprimer la philosophie de Strindberg en
ıaudissant toutes les femmes, sa mère, sa fidèle nourrice,
es maîtresses, sa fille même...

Strindberg n'a pas encore atteint la maîtrise qui fera des
réanciers un chef-d'œuvre; les défauts de *Père* sont évi-
ents : pour illustrer des vues sur le sexe faible il ne faudrait
as choisir précisément ce qu'il y a de plus faible parmi les
ıprésentants du dit sexe; Laure ne trouve devant elle qu'un
auvre homme, de sorte que la tâche est trop facile; la sug-
estion meurtrière agit trop vite pour ressembler à une puis-
ance magique; la poésie du mal ne donne pas toujours à la
iolence cette dimension surnaturelle qui fait la tragédie et
ui crée l'espace spirituel d'œuvres comme *La Danse de
ort*.

Dans son numéro du 1er novembre 1919, *La Nouvelle Revue
rançaise* présentait, entre l'article de Jacques Copeau sur

La réouverture du Vieux-Colombier et le second cahier de *La symphonie pastorale* d'André Gide, *Donogoo-Tonka, ou les miracles de la science*, conte cinématographique de Jules Romains. Nous sommes au temps du « muet »; il s'agit d'un conte sans dialogue, d'un jeu d'images mobiles accompagné de textes encadrés qui « seront projetés sur l'écran ». Yves Le Trouhadec, professeur au Collège de France, ne peut être élu à l'Institut, car une perle enrichit « son ouvrage capital » : « Dans sa volumineuse *Géographie de l'Amérique du Sud*..., M. Le Trouhadec donne d'abondants détails sur la ville de *Donogoo-Tonka*, ainsi que sur la région aurifère dont elle forme le centre. Le seul malheur est que la ville de *Donogoo-Tonka* n'a jamais existé. » Un *fatum* d'opéra-bouffe met Lamendin, l'un des célèbres *Copains*, sur le chemin du géographe : *Donogoo-Tonka* n'existe que dans « l'ouvrage capital » du professeur ? Faisons comme si ce « possible » jouissait de l'existence réelle et celle-ci lui sera donnée. Une énorme affaire financière est mise en route pour exploiter les richesses de la région de Donogoo-Tonka; une publicité mondiale y conduit des colonnes d'aventuriers, jusqu'au jour où, dans un lieu désert, une équipe lassée par une recherche vaine, plante un poteau et où les victimes de Lamendin « en manière de dérision, baptisent leur campement du nom de la ville introuvable ». L'imaginaire a créé le réel, l'erreur est devenue vérité. Le peuple de Donogoo-Tonka élèvera plus tard un temple à l'Erreur scientifique.

Ce conte cinématographique ne vit jamais l'écran, si l'on peut dire. En 1930, M. Jules Romains l'a transformé en une espèce de féerie burlesque et moderne qui permit à Louis Jouvet de faire jouer la machinerie du Théâtre Pigalle et de nous en montrer toutes les ressources. Disons tout de suite que le « canular » métaphysique avait trouvé sa forme parfaite dans le conte cinématographique, que le dialogue épaississit sensiblement le « canular » et que la présence réelle des acteurs cache en partie la dimension métaphysique : la dernière scene perd même toute saveur.

On signera sans aucune réserve tous les éloges qui ont été adressés a la Comédie-Française, à M. Jean Meyer, metteur en scène et interprète de Lamendin, à M. Waklévitch qui a su unir réalisme et fantaisie dans ses vingt-trois décors, aux machinistes qui, sans la machinerie du Théâtre Pigalle, font

eux et plus vite, aux acteurs et surtout à l'étonnant ban-
ier véreux de M. Louis Seigner... La perfection même de
spectacle pose une question : est-ce là, en vérité, la mission
la maison ? *Donogoo-Tonka* venant après *Les Caves du*
atican, n'est-ce pas un peu inquiétant ? La Comédie-Fran-
ise deviendrait-elle une espèce de Châtelet pour auteurs de
N.R.F. ?

Nous savons bien que sa mission n'est pas uniquement de
uer les classiques d'hier. En même temps que l'on donne
Bourgeois gentilhomme une présentation digne de Molière,
est bon de chercher, parmi les œuvres contemporaines,
lles qui méritent de survivre aux actualités, il est normal
se tourner vers M. Jules Romains. Si l'excellente soirée de
onogoo mêle à notre plaisir une certaine déception, c'est
ie nous attendions plutôt *Cromedeyre-le-Vieil*.

HENRI GOUHIER.

CINÉMA

Du rose au noir :
Le Voyage en Amérique *et* Deux sous de violettes

On critique souvent le parti pris de pessimisme et de noir-
eur qui préside au choix des sujets dans les films français
l'atmosphère, mais on peut rarement citer l'exemple d'un
ilm réussi qui fasse de ses personnages une peinture flat-
euse. C'est le cas du *Voyage en Amérique* qu'Henri Lavorel
réalisé d'après un scénario de Roland Laudenbach. Une
onvention littéraire bien antérieure à la naissance du cinéma
xige qu'on ne montre les personnages de la bourgeoisie pro-
inciale que sous leur jour le plus sombre : avarice, étroitesse
l'esprit, mesquinerie des sentiments et bassesse voilée d'hypo-
crisie et de pharisaïsme. Tout cela existe, en province comme
ailleurs. Mais ne montrer *que cela* est un point de vue aussi

partial que celui qui consiste, comme l'ont fait nos auteurs, à ne montrer que le bon côté des choses : la douceur de vivre, l'amour conjugal, le calme et le charme d'une maison au milieu d'un jardin, l'atmosphère tranquille d'une petite ville où tout le monde se connaît. Ils l'ont fait d'ailleurs sans souci édifiant, sans que le rose de leur film tourne à la fadeur, sur le ton de l'ironie amusée, avec beaucoup de finesse et de justesse.

Le Voyage en Amérique est un film sans histoire : les gens heureux n'en ont pas. M. et Mme Fournier vivent heureux dans leur petite ville de Garancière. Il est directeur de banque et va pêcher à la ligne en canotier, le dimanche après-midi. Elle est encore jolie, chante à ravir le soir après le dîner et s'occupe de son jardin. La bonne, Marie, est acariâtre et fidèle, comme il se doit, le jardinier bucolique et taciturne. M. Fournier, qui aime ses habitudes, n'approuve guère les innovations du maire amateur d'urbanisme. Mme Fournier fera le mariage de la jeune fille du patronage qui prend des leçons de chant et du jeune garagiste (Claude Laydu) qui rêve d'aventures. Mme Fournier, comme beaucoup de femmes de son âge et de son milieu, s'ennuie pourtant un peu. Elle aussi rêve d'une aventure qui soit à la mesure de ses goûts. L'occasion s'en présente, et ce sera le prétexte du film. Sa fille a épousé un officier américain et vit aux États-Unis. Mme Fournier a décidé de passer l'océan pour aller la voir. Son mari, qu'une telle entreprise effraie, usera de mille ruses pour éviter le voyage. Ils partiront quand même et reviendront finir leur vie à Garancière en égrenant leurs souvenirs : « Heureux qui comme Ulysse... »

De l'Amérique, on ne nous montre rien. Les auteurs ont voulu avant tout faire le portrait de deux bourgeois de province. La sympathie qu'ils portent à leurs personnages transparaît sans cesse. Il existe aussi des vertus bourgeoises, et cette sympathie est fondée sur une observation juste. Le film procède par touches jamais appuyées et souvent ironiques. Peinture impressionniste tout en nuances et qui n'est pas sans charmes. La musique de Francis Poulenc, spirituelle et plaisante, sert avec beaucoup de finesse toutes les intentions du film.

Le rôle principal du film a été confié à l'acteur qui semblait le plus susceptible par son talent et sa personnalité d'y faire

ıerveille : Pierre Fresnay. Il nous a pourtant déçu (sans ›ute à cause de l'admiration que nous lui portons) en com-›sant à l'excès son personnage au point de perdre une de ›s principales qualités : le naturel. Sa femme, Yvonne Prin-›mps, est une Mme Fournier juste aussi maniérée que l'exi-›eait le personnage et qui, bien sûr, chante comme l'on sait.

Film mineur sans doute, *Le Voyage en Amérique* est une ›uvre légère et réussie pleine de charme et de nuances.

Pour marquer mieux l'originalité du film de Lavorel, il ıffit de citer celui que vient de réaliser Anouilh : *Deux sous e violettes*, sur lequel nous ne nous étendrons pas longue-ıent. Par mépris sans doute du cinéma et de son public, ıouilh (ou plutôt sa femme Monelle Valentin, auteur du scé-ario) a choisi de construire un mélodrame parfaitement con-›rme aux règles du genre, avec toute la convention et l'invrai-›mblance que cela comporte. On retrouve d'ailleurs dans ce ıélodrame un des thèmes majeurs d'Anouilh : le personnage auvre et pur aux prises avec la bassesse et la lâcheté du ›onde qui l'entoure. Mais, en passant de la scène à l'écran, ı peinture de cette bassesse et de cette lâcheté devient d'un ıéalisme outrancier dans l'ignoble qui trahit complètement ı vérité humaine du sujet et même sa crédibilité.

Nous savons bien qu'une jeune fille pauvre, seule et jolie, st l'objet de tous les chantages de la part des hommes qui la ésirent. Mais quand on nous a montré *tous* les hommes u'elle rencontre essayer de la séduire et de la violer sur-le-hamp, nous commençons à ne plus croire à l'histoire.

Nous savons que la misère est atroce. Mais quand un réali-ıteur ne manque jamais d'agrémenter une scène où perce ın peu d'espoir d'une image aussi symbolique que celle du eau à ordures qu'on vide dans une poubelle, nous commen-ons à ne plus croire à ses symboles.

Sans doute pourrait-on nous opposer la pureté du person-ıage principal, sa lutte pour mener une vie décente, l'amour ıu'elle porte à sa mère (selon les règles du mélodrame) et voici l'*happy end*) son mariage *in extremis* avec un honnête garçon. Mais nous ne pouvons croire à tant de blancheur ›pposée à tant de noirceur, parce que nous ne croyons pas un nstant au film.

JEAN-PIERRE CHARTIER.

A NOS AMIS

Depuis plusieurs mois je n'ai pas fait appel à votre dévouement et à votre attachement à la Revue. Si je m'étais tu, c'est que je préparais cet appel du mois de décembre. L'an dernier *La Vie Intellectuelle* offrait un numéro gratuit à quiconque en faisait la demande. Cette année elle offre un abonnement de trois mois à un prix fort réduit étant données les augmentations récentes.

Faites connaître cette offre autour de vous et recrutez le plus grand nombre possible d'abonnés de trois mois. Le mois de décembre est une période excellente pour ces souscriptions. De plus, il faut absolument faire connaître la Revue. La campagne de l'an dernier nous aurait permis d'équilibrer le budget de *La Vie Intellectuelle* si les augmentations ne s'étaient mises à pleuvoir de tous côtés : prix du papier — prix d'impression — frais généraux par suite de l'augmentation des salaires — menaces d'augmentation des tarifs postaux, etc. Aussi la Revue a-t-elle été obligée d'augmenter, à son grand regret, le prix de l'abonnement. Il faut que nous ayons cette année, comme l'année passée, cinq cents abonnés supplémentaires. Pour nous y aider trouvez-nous des milliers de souscripteurs pour trois mois. Utilisez les tracts que vous trouverez joints à ce numéro. Demandez-en d'autres si ceux-là ne suffisent pas. Enfin le P. Chartier et moi sommes à votre disposition pour aller parler de la Revue dans les villes où vous organiserez une réunion. Nous avons répondu avec empressement à ceux qui nous ont déjà demandé de venir.

A cet appel je joins une suggestion : le 1er janvier est l'époque des cadeaux. Pourquoi ne pas abonner en cadeau de nouvel an, vos meilleurs amis ?

Mais cette suggestion ne doit pas vous écarter du but principal : *Trouver pendant ce mois de décembre des milliers d'abonnés de trois mois à* La Vie Intellectuelle.

A.-J. MAYDIEU.

LA VIE INTELLECTUELLE

XIXe ANNÉE — JANVIER 1951 A DÉCEMBRE 1951

TABLES

I. — TABLE DES ARTICLES SUIVANT L'ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

. I. : Paix aux hommes de bonne volonté	1	1-4
D. : L'esprit de démission	2	1-4
D. : Scission communiste en Italie	3	1-4
D. : O Nuit bienheureuse	4	1-4
D. . Débat amical sur l'amour des ennemis.....	4	134-138
D. : Leçon aux bavards impétinents	5	1-4
D. : Mac Ghee et les otages	6	1-4
D. : Les élections	7	1-4
D. : La vérité difficile	12	1-4
A.-J. MAYDIEU : Chrétiens en France 1951 : Suggestions de travail	8-9	1-32
. I. : Apostolat des laïcs et Ordre social	10	1-6
D. : Maisons des hommes, Maison de Dieu	11	1-3
AGEL (H.) : Le prêtre à l'écran	1	130-143
D. : Spiritualité du cinéma	8-9	45-60
ALAIN (R.) : Jeunesse allemande. Jeunesse européenne	2	29-57
ID. : Jeunesse allemande. Jeunesse européenne (*suite* à une enquête)	7	29-40
ANTIN (P.) : ... cet inconnu	5	91-92
ARBOIS (J.) : Robert Bresson ou le chemin du clasissisme	12	110-112
BARTH (M.) : Visage actuel de Berlin	8-9	68-76
ID. : Le festival de Berlin : essai de bilan	11	55-67
BAUCHET (P.) : Les incidences économiques du réarmement	1	93-96
ID. : Psychologie américaine et politique internationale	3	80-83
ID. : Réarmement et indépendance	4	104-110
ID. : Réarmement et économies européennes	12	79-83
BAZOILLES (L.) : Des idées contre des dollars.....	11	92-94

BEGOUEN (comte) : Document : Testament d'un anthropologue	5	121-152
BÉTHUNE (C.). : La grande bataille de l'alcool	1	96-100
ID. : Propos sur une nomination	5	89-91
B. BOBIN : L'évolution du coût de la vie	10	85-89
BUTTIN (P.) : La crise marocaine	6	22-51
CHARTIER (J.-P.) : Chronique du cinéma....	(dans chaque numéro)	
CHARTIER (R.-C.) : « Dieu, pourquoi faire ? »	7	73-79
CHASTAING (M.) : Romanciers du prochain	10	38-51
CHAVARDÈS (M.) : Danielle Rolland ou le mauvais œil	1	112-126
ID. : Romans et couronnes	2	128-130
ID. : Grandeurs et frontières du surréalisme	6	91-104
ID. : Pharmacopée romanesque	5	107-111
ID. : Jeu de Dames	6	115-119
ID. : Justice et violence	11	133-137
ID. : La paix exaltée	8-9	113-116
ID. : Les ennemis naturels	12	134-136
CHEYRON (R.) : Communauté atlantique et Pacte atlantique	3	78-80
ID. : Une minorité syndicale	6	72-75
CHIFFLOT (T.-G.) : Saint Thomas n'a-t-il rien à nous dire ?	7	4-29
COLIN (P.) : Bulletin de philosophie	12	113-121
CONGAR (Y.) : « Dieu a besoin des hommes », réflexions d'un théologien	5	4-23
ID. : Marie, l'Église et le Christ	10	6-23
ID. : Marie, l'Église et le Christ (*suite*)	11	67-89
COUTIN (G.) : Problèmes agricoles français	4	113-114
CREACH (J.) : Les effectifs atlantiques	7	98-100
ID. : Détente en Corée	8-9	80-82
CRUBELLIER (M.) : Livres d'histoire	11	121-131
ID. : Graham Greene : La tragédie de la pitié	12	57-78
DANSETTE (A.) : De l'affaire Dreyfus à la question scolaire	10	23-38
DUBARLE (D.) : Matérialisme scientifique et foi religieuse (*suite*)	1	4-25
ID. : Connaissance de l'homme	7	116-123
DUMONTIER (J.) : L'économie française à la veille du réarmement	4	65-75
ID. : Amérique, quand tu nous tiens	3	74-78
ID. : Le problème social est mal posé	4	22-40
ID. : Les salaires et les prix	7	83-85
ID. : L'échelle mobile des salaires	11	49-55
ID. : L'éventail des salaires	12	99-102
DUVERGER (M.) : Parti unique fasciste. Parti unique communiste	8-9	32-45
ESPÉRET (G.) : Le Code du travail dans les territoires d'outre-mer	7	90-92

ON (B.) : L'Angleterre et l'Europe	1	78-80
: Données et inconnues de la situation internationale	2	90-93
: De Kaesong à San Francisco... et retour	10	71-73
: Que veulent les bevanistes	12	88-90
: Défense de la diplomatie artisanale	12	84
NTAINE (A.). : Le congrès de Varsovie	1	87-90
AGUIER (E. DE) : La situation actuelle de l'Église allemande	2	19-29
ISCH (A.) : Les élections allemandes	1	90-93
: Le réarmement allemand	2	97-99
: Les maladies diplomatiques de notre temps	3	41-54
: Cogestion en France	5	82-84
: Rupture avec l'Est	7	96-98
: Le socialisme international change de peau	8-9	82-85
: Difficultés de l'armée européenne	10	73-76
: Vers l'unité allemande	11	94-96
CONSAC (H.) : Quelques romanciers allemands	2	124-128
. : Barcelone 1951	5	79-82
ERMAIN (P.) : Espoirs humains devant la science	8-9	60-68
IRARD (H.) : L'Université internationale d'été d'Ustaritz	11	106-108
OUHIER (H.) : Chronique du théâtre	(dans chaque numéro)	
. : Jouvet	10	103-108
. DU P. : Auto-Stop	8-9	93-96
RAIL (A.) : Bulletin biblique	3	112-124
RIFFON (J.) : Menaces contre la Sécurité sociale	8-9	85-89
RIFEO (V.) : Emigration européenne	12	48-56
ROS (M.) : Le Festival de Berlin-Est	10	76-80
UERRAND (R.) : Le réalisme magique des peintres d'Haïti	1	103-105
UYON (B.) : Le testament d'André Gide : Thésée	6	51-67
IAMON (L.) : Indépendances nationales et paix du monde	12	26-47
IARDOUIN (L.) : Problèmes religieux en Yougoslavie	6	71-78
IATTORI : Le départ de Mac Arthur et le Japon	6	85-87
IEER (F.) : Faiblesse de Dieu	2	4-15
IOURDIN (G.) : L'expérience ouvrière de Simone Weil	7	63-73
ATREILLE (A.) : Assemblée plénière de l'épiscopat français	5	71-75
LEBRUN-KÉRIS (G.) : L'Inde et le Communisme	4	40-60
LICHNEROWICZ (A.) : Un colloque sur les machines « cerveaux »	4	124-128
ID. : La bombe Peron	5	86-89
LIGNIÈRES (J. DE) : Maxence Van der Meersch, romancier de l'inquiétude	5	41-53
LIVIO (R.) : Survivants d'Europe	1	44-65
LONCHAMPT (J.) : Arnold Schoenberg	8-9	104-110

LUZY (G.) : Vers un Maroc neuf	4	120-12
ID. : Rencontres franco-tunisiennes	12	93-97
MARTEL (P.-A.) : Menaces contre l'équipement d'outre-mer	1	83-85
ID. : L'Inde devant l'orage	2	93-97
ID. : Une décision française au Viet-Nam	3	69-74
ID. : L'Anglais et le Noir	5	65-71
ID. : Un enjeu électoral, le collège unique	6	97-99
ID. : Que peut-on faire au Viet-Nam ?	7	92-96
ID. : Pie XII et les missions	8-9	76-80
ID. : Autour du préjugé de race	10	91-95
ID. : Difficultés anglaises en Afrique	11	98-10
ID. : Les procès de Grand-Bassam	12	97-99
MAX-JACOB : Récit de ma conversion	3	54-66
ID. : Lettres sur l'art d'écrire	3	66-69
MAYDIEU (A.-J.) : La défense des États-Unis en Europe	1	80-85
ID. : Un livre d'Étienne Gilson	5	102-10
ID. : Maxime Chastaing ou la recherche du prochain	6	105-11
ID. : Aux Rencontres Internationales de Genève	11	103-10
MAZERY (A. DES) : Lettre à un homme de cinquante ans	6	67-72
MOELLER (C.) : Et le Verbe s'est fait chair	12	4-25
MOUTON (J.) : Charles Du Bos, d'A.-M. Gouhier	10	119-12
MULLER (H.) : La répartition qui vient	3	87-91
ID. : « Tableau politique des partis en France »	6	91-94
ID. : Les élections et la réforme de l'État	7	79-83
ID. : Les premiers pas d'une législature	10	83-85
ID. : « Le Monde » de notre temps	10	89-91
ID. : Le respect de l'électeur	11	89-92
ID. : Histoire religieuse, d'A. Dansette	11	131-13
NANTET (J.) : Les rencontres de Strasbourg	1	85-87
ID. : La diplomatie du Moyen-Orient devant la Chine communiste	3	83-87
ID. : Iran et pétrole	6	78-82
ID. : Une analyse politique des élections	8-9	89-93
ID. : Tour d'horizon au Moyen-Orient	10	59-66
ID. : Suez n'est pas Abadan	11	100-10
NATHAN-CHAPOTOT : Droits et devoirs des nations à l'égard des réfugiés	1	25-44
NEF (J.) : La guerre prépare-t-elle la paix ?	3	24-41
NOBÉCOURT (J.) : Martin Niemöller et la paix	4	78-91
ORION : La grève pilote des transports parisiens	5	75-79
PALANQUE (R.). : Les rapports de l'Église et de l'État dans la France contemporaine	4	4-22
PARÈS (R.) : La politique du logement	5	23-41
ID. : Le chemin de fer est-il bien géré ?	7	85-90
ID. : Problèmes majeurs du financement de la construction	10	51-59

BAUD (H.) : Constance d'André Gide	4	138-142
A. P. : « Wende oder Ende », de W. Jansen	7	123-124
AMEY (P.-R.). : Les possibilités chrétiennes des artistes incroyants	3	4-24
: Débat sur l'art non figuratif	7	40-63
: La querelle de l'Art Sacré	11	3-49
LET (H.) : Les origines de *Rerum Novarum*	6	4-22
: La Semaine sociale de Montpellier	10	66-71
TIER (G.) : Démission du Travaillisme	6	82-85
: Les élections britanniques	12	85-87
NAULT (J.). : Petite chronique européenne	6	94-97
OUILLAN (C.) : Transfert de main-d'œuvre	4	110-113
: Hausse des prix et conventions collectives	6	75-78
WOEBEL (J.) : La nouvelle crise tchécoslovaque	4	114-120
: Les élections anglaises	10	80-83
RETAN (P.) : Marc Chagall, juif et russe	2	112-116
: L'artiste en face de la société	4	145-149
: Jean Dubuffet ou le mur ironique	5	111-113
: « Situation de l'art moderne »	6	113-115
: Toulouse-Lautrec	8-9	110-113
RRAND (A.-Z.) : Azimuts	(dans chaque numéro)	
: Un roman autrichien : *Le huitième jour*, de Friedrich Heer	2	15-19
: Les journées universitaires de Rome	5	53-59
RINMANN (J.) : Grandeur d'Ernst Wiechert	2	57-75
UX (R. DE) : Les manuscrits de la mer Morte et les origines chrétiennes	6	60-71
NAISSIN (G.) : Mezz Mezzrow ou la rage de mourir au monde	2	99-102
. : *To be or not to be*	2	130-132
. : Lettre à un homme de beaucoup d'ironie et de peu de foi	3	91-97
. : Herman Melville et le paradis	3	105-109
. : Le suicide du roman	4	149-153
. : Il y a insolence et insolence	5	84-86
. : « La propagande politique », de J.-M. Donach	6	119-121
. : Jean Cayrol et la création de l'homme	7	108-116
. : Expansionnisme intellectuel	8-9	116-120
. : Livres en vie	10	121-126
. : Les livres en vie	11	137-139
. : Victor Serge	11	116-121
IATTE (A.) : La politique chinoise	1	75-78
. : Mac Arthur disgracié	5	59-65
. : Mac Arthur (*suite*)	6	87-89
. : États-Unis et Vatican	11	108-109
OOGHT (Dom DE) : Un livre qui vient à son heure : *Vraie et fausse Réforme dans l'Église*, de Y. Congar	10	108-115
RINAT (R.) : Une exposition d'Art sacré	1	100-103
. : Tendances de l'art contemporain	2	116-124

ID. : L'art dans le monde d'aujourd'hui 3 109-111
ID. : Un faux problème : Art ou témoignage 4 142-145
ID. : Henri Laurens 5 99-102
ID. : Liberté, prends garde ! 6 89-91
ID. : A propos d'Henri Laurens 6 111-113
ID. : Courage et foi 10 115-116
ID. : L'Art et la police 12 90-92

ANONYMES :

Dialogue : Pour une France cohérente dans la crise mondiale 2 75-90
New-York Time : Réflexions après Ottawa 11 96-98
DOCUMENT : Le courant missionnaire en France 1 143-160
ID. : La situation de l'Église en Pologne 2 143-160
ID. : Rapport de l'A.C.J.F. 1950 ..... 3 131-160
ID. : Le fascisme aux États-Unis 4 131-152
ID. : La Confédération Française des Travailleurs Chrétiens et la Confédération Internationale des Syndicats Libres 7 137-152
ID. : Réponses à l'article : Les chrétiens n'ont-ils rien à dire ? 8-9 129-149
ID. : En Chine communiste, promotion du laïcat chrétien 10 131-148
ID. : En Chine communiste, promotion du laïcat chrétien (*suite*). Lettre à la direction : Que faire au Viet-Nam, par Mgr Le-Ho-Tu, vicaire apostolique de Phat-Diem 11 144-168

II. — TABLE BIBLIOGRAPHIQUE

BULLETINS BIBLIOGRAPHIQUES

LIVRES DE SCIENCE : DUBARLE (D.) : 1 116
BULLETIN BIBLIQUE : GRAIL (A.) 3 111
CONNAISSANCE DE L'HOMME : DUBARLE (D.) 7 116
LIVRES D'HISTOIRE : CRUBELLIER (M.) 11 121
BULLETIN DE PHILOSOPHIE : COLIN (P.) et LEWIS (S.) 12 113

ALBÉRÈS (R.-M.) : L'aventure intellectuelle du XXe siècle 11 137
ARASCO (Celou) : Les joies de la Tulipe 5 107
ARNAUD (Georges) : Le Salaire de la Peur 5 107
AUDIBERTI : Le Maître de Milan 5 107

BAY (André) : L'École des vacances 5 107
BAZIN (Hervé) : La mort du petit cheval 2 130
BECKETT (Samuel) : Murphy 4 149

AISE (Véronique) : Le jour des Rois 6 115
ANCHOT (Maurice) : Thomas l'Obscur (nouvelle version) 4 149
UCHET (H.) : L'Introduction à une philosophie de l'individu 7 120
OUTRON (Michel) : Hans 12 134
ASPART (Michel) : La mauvaise carte 12 134
RICE-PARAIN : La mort de Socrate 4 149
USH (Vannevar) : Modern arms and free men 1 122

AILLEUX (Rolland) : Saint-Genès où la vie brève..... 4 149
ASSOU (Jean) : Situation de l'art moderne 6 115
AZAYUS (Paul) : La procession 12 137
HABRIER (Agnès) : Au vent de l'hiver 6 115
OLIN (Paul) : Les Jeux sauvages 2 128
OMMÈNE (Marie-Anne) : Joconde 6 115
ONGAR (Y.) : Vraie et fausse Réforme dans l'Église... 10 108
ORMEAU (Nelly) : L'art de François Mauriac 8-9 113
ROCE (Benedetto) : Un philosophe chez les poètes..... 11 138

ANSETTE (A.) : Histoire religieuse de la France contemporaine de la Révolution à la IIIe République. 11 131
ERAIS (François) et RAMBAUD (Henri) : L'envers du journal de Gide 12 131
OMENACH (J.-M.) : La propagande politique 6 119
UHAMEL (Georges) : Le voyage de Patrice Périot.... 8-9 113
UMONT (René) : Voyages en France d'un agronome.. 11 136
UMONTIER (Jacques) : Budget économique et capital national 12 132
DURAS (Marguerite) : Un barrage contre le Pacifique.. 6 115

ESTANG (Luc) : Les pères mangeront leurs fils 12 136

FAURE (Élie) : Un médecin chez les peintres 10 121
FOLLIET (J.) : L'avènement de Prométhée 5 104

GAUTHIER (E.) : Un siècle d'indigence 5 106
ID. : La dure existence des paysans et des paysannes.. 5 106
GAY-LUSSAC (Bruno) : Une gorgée de poison 5 107
GILSON (Étienne) : L'École des Muses 5 102
GIRONELLA (José Maria) : La marée 12 134
GOUHIER (Marie-Anne) : Charles du Bos 10 119
GREEN (Julien) : Journal 11 133
GROUSSARD (Serge) : La Femme sans passé..... 2 128
GUARDINI (Romano) : Essais sur Pascal (trad. par H. Engelmann et R. Givord) 12 113
GUARESCHI (Giovanni) : Le petit monde de Don Camillo. 10 124
GUITTON (J.) : Essai sur l'amour humain 5 105

HELMS-LIESENHOFF (K. H.) : Gretchen sans uniforme.. 2 124
HOOG (Armand) : L'Accident 4 149
HOURDIN (G.) : Balzac, romancier des passions 11 133

JANSEN (prof. W.) : Wende oder Ende	7	123
JENS (Walter) : Le monde des Accusés	2	124
LEMARCHAND (Jacques) : Geneviève	4	149
LOWRY (Malcolm) : Au-dessous du volcan	4	149
LUPPÉ (Robert DE) : Albert Camus	11	133
MAGNY (C.-E.) : Histoire du roman français depuis 1912.	8-9	116
MARCEL (Gabriel) : Le mystère de l'Être	12	113
ID. : La littérature	8-9	116
MAURIAC (François) : La Pierre d'achoppement	8-9	113
MELVILLE (Herman) : A bord d'un navire de guerre	10	123
MOLAINE (Pierre) : Les Orgues de l'Enfer	2	128
MONTANELLI (Indro) : Ici ne reposent pas	1	124
MOUNIER (E.) : Les certitudes difficiles	11	133
NANCAY (Gilles) : Maguelonne	5	107
NOURRISSIER (E.) : L'homme humilié	1	123
OLEGGINI (Léon) : L'épreuve du feu	12	134
PEYREBONNE (Micheline) : Leur sale pitié	2	130
PEZERIL (Daniel) : Rue Notre-Dame	5	107
PLIEVIER (Théodor) : Les Requins	2	124
PRATOLINI (Vasco) : Chronique des pauvres Amants	1	124
REY-HERME (P.-A.) : L'Enfant et son devenir	10	125
RICŒUR (P.) : La philosophie de la volonté	12	113
RICHTER (Hans Werner) : Les Vaincus	2	124
ROBLES (Emmanuel) : La mort en face	12	134
ROLAND (Danielle) : La place au Paradis	6	115
ROUSSEAU-BELLIER : Mon petit ciel	2	130
SILONE (Ignazio) : Fontamara	1	124
SIMON (Pierre-Henri) : Procès du héros	8-9	116
SPERBER (Manès) : Plus profond que l'abîme	5	107
STÉPHANE (Roger) : Le militant sans parti	10	122
VERCORS : La puissance du jour	12	134
VERDOT (Guy) : Je ne suis pas d'ici	2	130
VINCENT (Raymonde) : Les noces du matin	6	115
ZUNDEL (M.) : L'homme passe l'homme	7	122

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant :* G. CHIFFLOT.
D. L., 4e trimestre 1951. — Imprimeur, n° 653.
N.M.P.P.